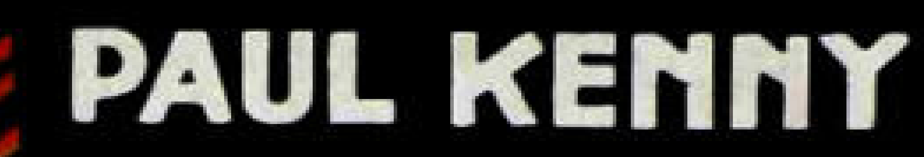
ESPIONNAGE



LIGNES DE FORCE

Editions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE I

En un éclair, Erwin Baxter comprit qu'il était perdu.

Hagard, il recula d'un pas, se trouva le dos au mur, plaqua ses mains contre le béton humide et froid. Un long frisson le traversa tandis que sa gorge se serrait comme sous l'étreinte d'un foulard de soie.

- Du calme, Erwin, dit un des deux types, les poings enfoncés dans les poches de son imperméable. Si vous êtes compréhensif, tout ira bien.

Le rictus doucereux qui soulignait ces paroles ne fit qu'accroître l'épouvante de Baxter. L'ingénieur devinait où on voulait le conduire, et comment cela finirait.

Il tourna brusquement la tête vers la fenêtre, songeant à sauter du 34e étage pour échapper aux deux colosses. Mais la croisée était fermée.

- Non, Erwin, reprit le type sans élever la voix. Il n'y a pas d'issue. Mais pourquoi redoutez-vous tellement une petite conversation ?

Il fit un signe à son acolyte, un simple battement de cils.

L'autre n'attendait que ça. Il s'ébranla comme un camion.

Baxter, la tête rejetée en arrière, griffa le mur, les yeux agrandis, fasciné par l'approche de son adversaire. Comme un enfant, il leva un bras devant son visage, en un geste instinctif de défense, mais son poignet fut happé au vol et rabattu en arrière.

- Mets-lui les bracelets, enjoignit Mac Kinnon à son collègue Mallory, sans bouger lui-même d'une semelle.

La porte du bureau s'ouvrit et une jeune femme portant des lunettes apparut dans l'encadrement. Voyant Baxter aux prises avec un inconnu, elle fut saisie, ouvrit la bouche pour lâcher un cri. Mac Kinnon bondit vers elle et lui appliqua sur la figure une patte large comme un battoir tandis que, de son autre bras, il clouait sur place l'infortunée secrétaire.

- Relaxez-vous, miss, conseilla-t-il du même ton calme. Ceci est une affaire strictement privée. Dites à votre patron que nous emmenons Baxter pour une petite balade à la campagne. Il comprendra.

Puis il relâcha si subitement son étreinte que la jeune femme vacilla. Il dut la rattraper pour l'empêcher de trébucher. Tremblante comme une feuille, elle s'efforça de rajuster ses lunettes.

Entre-temps, Mallory avait flanqué une solide paire de claques à Baxter, car il craignait que celui-ci s'évanouisse.

- Mais... mais... bégaya la fille, dont le rouge à lèvres s'était comiquement étalé sous la pression de la main de Mac Kinnon.

- Décampe, Baby, fit ce dernier en rouvrant la porte.

D'une poussée au creux des reins, il expédia la dactylo à l'extérieur de la pièce et ajouta :

- Fais ce qu'on te dit et ne te préoccupe pas du reste. Puis, se tournant vers Baxter

- En route, et pas de singeries, hein !

Pour renforcer son avertissement, il écrasa de son talon les orteils de l'ingénieur et lui donna sous les côtes un coup de ses deux doigts raidis.

« Han... » lâcha Baxter, grimaçant, avant de tituber sous l'impulsion énergique que lui communiquait Mallory.

Les deux hommes poussèrent leur prisonnier dans le couloir de l'Elins Corporation, jusqu'à la sortie débouchant devant les ascenseurs.

Ils descendirent d'une traite les 34 étages. En face du porche du gratte-ciel stationnait une longue et puissante limousine noire qui démarra avant même que Mac Kinnon eût achevé de refermer la portière.

A demi écrasé par ses gardes du corps, moralement effondré, Baxter fixait d'un air morne le tapis de caoutchouc entre ses pieds.

Tout s'était déroulé comme dans un cauchemar. Il l'avait pressenti le matin même, qu'une catastrophe planait sur sa tête. Et quand un des deux individus avait exhibé son insigne du F. B. I., Erwin Baxter avait compris d'emblée que les jeux étaient faits. Le piège avait été très habilement tendu.

- Vous ne regardez pas le paysage ? railla Mac Kinnon. Profitez-en pendant que vous en avez encore l'occasion : elle ne se représentera pas de sitôt.

Pour la première fois, Baxter sortit de son mutisme. Il dévisagea son interlocuteur et dit, accablé :

- Ça va... Ne vous fichez pas de moi. Je le sais, que vous êtes les plus forts.

Mac Kinnon n'insista pas.

Dans le fond, il n'était pas mauvais bougre et, en un sens, Baxter lui faisait plutôt pitié. Si tous les malfaiteurs se laissaient arrêter aussi facilement, le métier de policier deviendrait une sinécure... Une vraie chiffe molle, ce suspect.

Les chiffres lumineux d'une enseigne donnant l'heure et la température ambiante indiquaient, à mi-hauteur d'un édifice, qu'il était neuf heures vingt-trois.

- Hey, Mac, émit Mallory d'une voix nasillarde. Je mangerais volontiers quelque chose. Si nous allions prendre un café, quand nous aurons livré ce particulier?

Okay, accepta pesamment l'autre détective.

Il inséra, presque de force, une cigarette entre les lèvres de Baxter, lui présenta la flamme d'un briquet.

- Etiez-vous depuis longtemps aux States ? s'informa-t-il, détaché.

- Depuis trois ans.

- Et avant, où habitiez-vous?

- En Allemagne, à Francfort-sur-Main.

- Je connais, dit Mallory, laconique.

La Chevrolet vira pour s'engager dans la 14° Rue puis, au bout de quelques « blocks », dans la 3° Avenue.

Peu après, elle pénétra dans un garage, gravit une rampe en spirale et s'immobilisa finalement au 4° niveau.

Mac Kinnon fit descendre le prisonnier et le mena aux ascenseurs. Mallory les ayant rejoints, ils s'enfournèrent dans une cabine, montèrent encore cinq étages, empruntèrent un large couloir et aboutirent devant une porte au panneau de verre craquelé. Ils entrèrent sans frapper.

- Hello, Mac, salua l'occupant de la pièce, un homme d'une quarantaine d'années installé à un bureau dont la tablette était constituée par une vitre d'un doigt d'épaisseur.

Son visage rasé de près eût pu servir la publicité d'une marque d'after shave. On l'eût dit taillé dans du marbre, avec des lèvres minces, des maxillaires saillants et des yeux enfoncés sous les arcades sourcilières. Ses cheveux bruns, souples, atténuaient par leur coiffure la rigidité presque minérale de sa physionomie, laquelle reflétait fidèlement son caractère.

Buck Curran, s'il n'avait été un agent exemplaire du F. B. I., aurait eu toutes les qualités requises pour faire un dangereux gangster. Intelligent, lucide, indéchiffrable quand il le voulait, il était aussi doté d'excellents réflexes et totalement dépourvu de sensiblerie.

Les deux G-Men poussèrent Erwin Baxter devant lui.

- Voilà le client, dit Mac Kinnon, une main sur l'épaule de l'intéressé. On devra bien le nourrir, car il est un peu nouille.

- ... et son moral n'est pas bon, enchaîna Mallory.

- Je vais m'occuper de lui, promit Curran. Revenez dans une heure. Il ne lui en faudra pas tant pour remplir sa déposition, je présume.

- Nous allons déjeuner, stipula Mac Kinnon. Ne nous cherchez pas dans le building, éventuellement.

Curran acquiesça de la tête. Les deux agents fédéraux sortirent, refermèrent la porte.

Alors Buck Curran se leva ; avant de débarrasser Baxter de ses bracelets, il entreprit de le fouiller complètement, déposa un à un sur son bureau les objets qu'il retira des poches du détenu.

Le contenu du portefeuille retint spécialement son attention. Parmi d'autres cartes et papiers, il préleva une petite enveloppe, examina ce qu'elle renfermait, la mit à part.

Erwin Baxter, nerveux et inquiet, sentit se contracter son estomac. Curran le laissa encore mariner dans son anxiété pendant deux ou trois minutes avant de lui adresser la parole.

Enfin, il lui avança un siège, l'invita à s'asseoir, revint s'installer à son bureau et appuya sur un des boutons du clavier de l'interphone.

- Apportez-moi le dossier A. G. 54, demanda-t-il. Et un projecteur pour microfilms.

Puis, s'adressant à Baxter, il déclara tranquillement :

- Vous êtes accusé d'entrée illégale aux États-Unis, de crime contre la sécurité de la nation et de divulgation de secrets au profit d'une puissance étrangère. Avant que votre cas soit soumis au District Attorney, il vous est loisible de contester les faits.

Affaissé, les épaules rondes et la tête basse, l'ingénieur articula :

- A quoi bon me défendre ? Rien de ce que vous venez de dire n'est vrai, mais vous ne me croirez pas.

- Essayez toujours, suggéra Curran. C'est votre droit. Mais je vous préviens que nier purement et simplement ne servirait à rien. Les éléments qui ont été réunis contre vous sont apparemment irréfutables et, si vous voulez mon opinion, vous auriez tout intérêt à passer aux aveux dès maintenant. Néanmoins, si vous préférez attendre l'inculpation officielle du magistrat, et ne répondre qu'en présence de votre défenseur, libre à vous.

- Mon défenseur ? fit Baxter en relevant la tête. Je n'ai pas d'argent à jeter par les fenêtres, ma femme et mes gosses doivent vivre.

- Il ne vous rapportait pas gros, ce trafic?

- Quel trafic ?

- Allons, ne commencez pas à...

Buck Curran s'interrompit car la porte venait de s'ouvrir, livrant passage à deux employés dont l'un portait un dossier et l'autre le projecteur.

Ils déposèrent chacun, sur le bureau, ce qu'ils tenaient, puis s'esquivèrent sans avoir prononcé un mot ou jeté un regard à Baxter.

Curran poursuivit :

- Écoutez, Baxter, ne perdons pas de temps. A qui vendiez-vous les schémas des nouveaux ordinateurs dont vous avez photographié les plans dans les bureaux d'étude de l'Elins Corporation?

L'ingénieur, abasourdi, fronça les sourcils.

- Moi, je photographie des schémas ? Proféra-t-il.

Curran fixa sur lui un regard acéré.

- Vous ne vous en sortirez pas en niant l'évidence, je vous le rappelle, émit-il d'une voix froide. A qui deviez-vous remettre les microfilms qui sont dans cette enveloppe?

Il la tint entre le pouce et l'index, à la hauteur de son visage, tout en épiant Baxter. Celui-ci, hébété, considéra le petit rectangle de papier blanc et ne desserra pas les lèvres.

Curran, les traits figés, laissa tomber l'enveloppe sur la tablette de verre. Il se leva pour mettre le projecteur en service, en braqua l'objectif vers l'écran qui était fixé à la cloison opposée. Ensuite, il inséra précautionneusement dans le chariot coulissant une pellicule qu'il avait prélevée, la fit glisser devant la source lumineuse. Une image floue apparut sur l'écran, mais un rapide réglage la rendit plus nette : elle représentait un ensemble de circuits électroniques.

- C'est quoi, à votre avis? questionna Curran.

Baxter, qui s'était détourné pour observer l'écran, contemplait avec stupeur le dessin projeté. Sa respiration s'accéléra.

- Alors, insista l'enquêteur du F. B. I. Persistez-vous à faire l'innocent ? Je ne l'ai pas escamoté, moi, ce microfilm. Il était dans votre poche !

Il épiait les moindres frémissements du visage maigre et terreux de l'ingénieur, dont le front se couvrait d'un voile de sueur.

Erwin Baxter, faisant un effort désespéré pour décontracter sa gorge, parvint à marmonner :

- Quelqu'un m'a remis cette enveloppe ce matin à la gare de Grand Central. Moi, je n'ai jamais pris de photos, jamais.

- Dites-moi qui vous a refilé ce pli, invita Curran, sceptique.

- C'était un homme que je voyais pour la première fois.., un inconnu.

Curran devint acerbe. Se croisant les bras, il gronda :

- Votre système est idiot, Baxter. Peut-être allez-vous prétendre aussi que vous ignoriez ce que contenait cette pochette ? Et que vous l'avez empochée distraitement, pour faire plaisir au type qui vous la tendait ? Pour qui me prenez-vous ?

L'ingénieur se redressa un peu. Il tenta visiblement de se ressaisir. Humectant ses lèvres trop sèches, il affermit sa voix :

- Je réalise parfaitement que ce n'est pas croyable, inspecteur, mais je vous jure sur la Bible que j'ignorais absolument de quoi il s'agissait. Voilà ce qui s'est produit : ce matin, vers sept heures, on m'a téléphoné. L'homme qui se trouvait au bout du fil m'a déclaré

qu'il était fonctionnaire à Washington et qu'il avait un pli à faire parvenir d'urgence à Mr Donago, mon directeur. Devant prendre le train avant l'heure d'ouverture des bureaux de l'Elins Corporation, il m'a demandé de venir près du guichet des renseignements, à huit heures, dans le hall de la gare de Grand Central.

Curran le couvant des yeux avec une incrédulité totale, Baxter débita plus vite :

- Je lui ai fait remarquer que, ne le connaissant pas, il me serait difficile de le joindre. Ne vous inquiétez pas, me rétorqua-t-il, moi je vous connais, et c'est d'ailleurs pourquoi je vous ai choisi : la chose est urgente et confidentielle... J'ai fini par accepter. A la gare, un homme d'une trentaine d'années, très bien vêtu et muni d'une élégante valise, s'est approché de moi et s'est présenté sous le nom de Duke Howard. Il m'a remis l'enveloppe en me remerciant chaudement pour le service que je lui rendais. Ensuite, il est parti vers les quais.

Baxter reprit haleine, surveillé par l’œil sourcilleux de Curran, puis il acheva son récit :

- D'ordinaire, Mr Donago n'arrive pas au bureau avant dix heures du matin, et c'est pourquoi j'avais toujours ce pli dans mon portefeuille quand vos agents sont venus m'arrêter. Voilà exactement comment les choses se sont passées, je ne puis rien vous dire de plus.

Indéniablement, Baxter avait raconté son histoire avec les plus grandes apparences de sincérité, sans hésitation, sans donner l'impression qu'il l'inventait au fur et à mesure. Mais peut-être l'avait-il préparée depuis longtemps?

Curran joignit ses mains sous son menton et s'accouda sur la tablette de son bureau.

- Ce n'est pas mal combiné, reconnut-il avec un brin de sarcasme. Mais si vous avez la conscience en paix, si vous êtes de bonne foi, pourquoi avez-vous si peur ? Il n'y a pas de raison.

- Si, affirma Baxter.

Depuis le début de l'entrevue, Curran avait le sentiment qu'il y avait une certaine dose d'étrangeté dans cette affaire, et la réponse

du prévenu ne le surprit qu'à demi. Il n'en laissa rien paraître et bougonna, vindicatif :

- Un innocent ne doit pas avoir peur. Ses allégations sont vérifiées, même si elles semblent fantaisistes. Mais vous deviez vous attendre à ce qu'on vous arrête, non ?

- Plus ou moins, avoua Baxter. Mais certainement pas pour une question de pli à transmettre à mon directeur.

Curran tiqua. A quoi le détenu faisait-il donc allusion ?

- Finissons-en, dit le policier fédéral. Continuerez-vous de vous cramponner à cette version ? Si oui, je déclenche des recherches et nous saurons très vite si vous m'avez menti, au sujet de ce dénommé Howard. Fournissez-moi le maximum d'indications sur cet individu.

Baxter exprima son pessimisme par un haussement d'épaules désabusé.

- Quoi que je fasse, je ne m'en sortirai pas, déclara-t-il. Ces films m'accusent et je ne peux rien prouver. Le piège a été correctement tendu.

- Quel piège ? maugréa Curran. Oseriez-vous insinuer que la police...

- Oh non! s'écria Baxter. Le coup vient d'ailleurs, je le sais.

- Et d'où vient-il, selon vous?

- Mais... de Moscou, naturellement.

Curran n'y était plus.

La veille au soir, un appel téléphonique anonyme avait informé le Headquarter du F. B. I. à New York qu'un certain Erwin Baxter, ingénieur attaché au bureau d'étude de l'Elins Corporation, avait frauduleusement photographié les plans d'un ordinateur d'avant-garde que la firme venait de livrer au Centre de Recherches de la Navy. Le correspondant avait ajouté que Baxter se déferait des clichés en les expédiant par la poste, le lendemain, midi, lorsqu'il quitterait les locaux de l'entreprise.

Par mesure de précaution, on avait envoyé Mac Kinnon et Mallory au siège de l'Elins et, d'emblée, Baxter avait perdu son sang-froid comme s'il était réellement coupable. Et maintenant, il invoquait une machination montée par les Soviets?

- Pourquoi tenterait-on de vous mettre une sale histoire sur les bras ? s'informa Curran, intrigué.

Le prisonnier secoua la tête, soupira.

- Croyez-vous qu'ils me pardonneront jamais d'avoir filé à l'Ouest ? persifla-t-il.

- Ah bon? fit Curran. Car vous venez de l'autre côté du Rideau de fer, en plus ? Mais quelle est votre nationalité d'origine, en définitive?

- Je suis allemand de l'Est.

Curran, s'avisant que cet interrogatoire prenait une curieuse tournure, s'arma de patience. Il dit sur un ton moins agressif :

- A la suite de quoi êtes-vous venu vous installer aux U. S. A., Baxter ? Partons depuis le début.

L'ingénieur ne se fit pas prier :

- Je suis un spécialiste de la télécommande par radar de canons antiaériens. Cela m'a valu d'être envoyé à Kharkov, où les Russes ont construit une usine ultra-moderne pour la fabrication d'ordinateurs à rendement élevé. J'ai été attaché là-bas à un laboratoire de mise au point de l'appareillage électronique, pendant cinq ans. Bien noté, j'ai fini par obtenir un permis de voyage, pour des vacances en Tchécoslovaquie. Là-bas, j'ai rencontré des compatriotes adversaires du communisme et, grâce à eux, j'ai pu passer en Autriche, puis en Allemagne fédérale où, à l'aide de faux papiers, j'ai pu obtenir un visa d'entrée pour les États-Unis, en raison de mes capacités professionnelles. Mais j'ai toujours vécu dans la crainte que les Russes retrouvent ma trace.

Curran constata in petto que le problème changeait d'aspect à vue d’œil. Dans quel but le dénonciateur anonyme avait-il livré au F. B. I. un ingénieur qualifié qui avait travaillé dans une usine soviétique où l'on construisait des machines électroniques de première importance ?

- Un instant, dit le fonctionnaire, méditatif. Pendant votre séjour en U. R. S. S., vous êtes-vous rendu compte si les Russes utilisaient, pour la fabrication de leurs ordinateurs, des techniques ou des procédés d'origine américaine ?

Baxter approuva :

- Bien sûr, que je m'en suis rendu compte ! J'étais aux premières loges, en quelque sorte. A diverses reprises, on m'a soumis des agrandissements photographiques pour me demander si ces renseignements - des équations ou des schémas de câblage - étaient valables. Je connais trop bien ce domaine pour me tromper : il m'est facile de déceler l'origine d'un document de travail. Chaque pays a son style, une façon de former les caractères et de présenter une formule. Certains de ces agrandissements reproduisaient indiscutablement des graphiques américains.

Une légère excitation commençait à s'emparer de Curran en dépit de sa longue expérience. Le contre-espionnage industriel, et particulièrement en matière de calculatrices électroniques, était sa spécialité. C'était la raison pour laquelle on lui avait déféré Baxter.

Il posa une question qui allait au-delà de la mésaventure de l'ingénieur :

- Ne vous rappelleriez-vous pas, par hasard, les références que portaient les documents photographiés, ou tout au moins certains d'entre eux ? En général, nos firmes placent un numéro de code, pour classification, dans le coin supérieur gauche, comme vous devez le savoir.

Baxter eut une mimique perplexe, se gratta la tête.

- Cela remonte loin, fit-il valoir. D'ordinaire, je n'y prenais même pas garde.

- Faites un effort. Si vous me donniez une indication utile, votre position s'en trouverait améliorée.

Au bout d'un temps, Baxter déclara :

- Non, les références, je ne pourrais pas vous les citer, mais il y a tout de même une chose dont je me souviens, parce que je l'ai vue à diverses reprises. Quelques-uns des clichés portaient la mention Projet Blunt.

Buck Curran parut se solidifier de la tête aux pieds, comme s'il venait d'être frappé par des rayons paralysants. Seules ses lèvres bougèrent.

- Qu'est-ce que vous dites ? demanda-t-il avec une telle neutralité qu'elle en devenait inquiétante.

Baxter, sans trop savoir pourquoi, reprit peur. Le masque de pierre du policier le glaçait.

Il répéta, décontenancé :

- Ils... Ils étaient marqués Projet Blunt, à ce qu'il me semble.

Brusquement, Curran se leva. Pour une fois, il oublia le règlement qui prescrit aux agents fédéraux de ne pas fumer quand ils sont en service commandé : il alluma une True, aspira coup sur coup trois bouffées.

La révélation de Baxter avait produit sur lui l'effet d'un coup de matraque. Si l'ingénieur n'avait pas menti (et pourquoi, grands dieux ! l'eût-il fait ?) cela signifiait que les Russes étaient au courant d'un des plus grands secrets de la Défense des États-Unis.

Sur tout le territoire américain, une vingtaine de personnes à peine connaissaient l'existence des projets Blunt. Parmi elles, cinq ou six experts savaient exactement ce qu'ils contenaient.

Et voilà que cet olibrius tombé du ciel avouait que plusieurs plans se rapportant à ces projets lui avaient été communiqués.

A Kharkov !

CHAPITRE II

Mac Kinnon et Mallory, convenablement restaurés, revinrent dans le bureau alors que Buck Curran hésitait encore sur le parti à prendre.

Leur apparition mit un terme à ses tergiversations.

- Vous tombez à pic, leur annonça-t-il, les deux mains dans les poches. Je viens d'apprendre des nouvelles fort intéressantes. Baxter m'a révélé une fuite tellement sensationnelle que j'en arrive à me demander s'il ne se livre pas à une manœuvre d'intoxication. Nous allons en avoir le cœur net.

Les deux Fédéraux comprirent à demi-mot. Ils ôtèrent leur imperméable et leur feutre, puis ils se postèrent de part et d'autre du prisonnier. Ce dernier se recroquevilla instinctivement sur sa chaise, son cœur battant à un rythme précipité.

Curran alluma une lampe de bureau à projecteur en acier poli, braqua le faisceau lumineux sur la figure de Baxter, se campa en face de lui.

- Attention, prévint-il d'une voix dure. Si vous ne me dites pas la vérité, vous sortirez d'ici sur une civière. Mac, donnez-lui un échantillon de ce qui l'attend s'il ne répond pas sur-le-champ à mes questions.

Mac Kinnon empoigna les cheveux de l'ingénieur, lui tira violemment la tête en arrière et lui décerna un petit crochet très sec sur le maxillaire inférieur. L'impact, sans être excessivement brutal, fut cependant suffisant pour que Baxtar sentît se répandre un goût de sang dans sa bouche.

- A quelle heure vous a-t-on téléphoné ce matin ? grinça Curran.

- A sept heures, haleta le détenu, relâché entre-temps par Mac Kinnon.

- La voix de votre correspondant ne vous a-t-elle pas semblé familière?

- Non, je ne l'avais jamais entendue.

- Répétez ce qu'on vous a dit.

- Qu'on voulait me rencontrer à Grand Central, au guichet des renseignements, pour me remettre un pli destiné à Mr Donago.

- Et ça vous a paru tout naturel ? Vous avez accepté tout de suite ?

- Non... J'ai demandé à mon interlocuteur pourquoi il ne jetait pas son enveloppe dans une boîte aux lettres, mais il m'a répondu qu'elle ne pouvait pas être confiée à la Poste, parce qu'elle contenait un document trop précieux.

- Quel est le nom de l'usine où vous avez travaillé à Kharkov ?

- Combinat Komarov.

- Où est-elle située?

Curran le savait, mais il voulait tester la sincérité de Baxter. Celui-ci déclara sans hésiter :

- Dans la banlieue est de la ville, sur la route de Tchugujev. C'était exact.

- Quel est le signalement de l'homme qui vous a contacté à Grand Central?

- Hum... Grand... mince... vêtu d'un manteau gris.

- Deux millions d'hommes, à New York, ont ces caractéristiques. Précisez.

Baxter resta silencieux. Une véritable panique s'empara de lui quand il réalisa qu'il était bel et bien incapable de décrire mieux le mystérieux Howard.

Ses mains se crispèrent, se nouèrent nerveusement.

Curran éclata :

- Vous ne pouvez pas fournir de signalement parce que cet individu n'existe pas ! Vous l'avez inventé de toutes pièces ! Comment vous y prenez-vous pour photographier les plans de l'Elins ?

- Ce n'est pas vrai, bégaya Baxter d'une voix chevrotante. Je n'ai jamais...

- Allez-y, Mac, invita Curran.

Mallory, de sa poigne herculéenne, souleva l'ingénieur et le tint debout, comme une cible. Mac Kinnon décerna au prisonnier une série d'épouvantables gifles, à la volée.

La tête de Baxter oscillait de droite à gauche, au gré des coups, ses cheveux tressautaient à chaque claque qu'encaissaient ses joues hâves. Il lâcha un gémissement et ses genoux plièrent, mais Mallory le maintint debout comme il eût tenu un pantin. Finalement, il le laissa s'effondrer sur sa chaise, face au projecteur.

- Avouez que vous n'avez vu personne à Grand Central, reprit Curran, catégorique. Avouez ou on vous casse la mâchoire.

Prostré, Baxter secoua les épaules, puis il redressa la tête et geignit pitoyablement :

- Mais puisque je vous jure que je l'ai vu.

- Comment étaient ses mains ? Longues ? Épaisses ?

- Je n'en sais rien... Il portait des gants, des gants de cuir noir.

Curran soupira. Il ne fallait pas escompter une vérification des empreintes sur l'enveloppe.

Implacable, il poursuivit :

- Ses yeux ?. Ses cheveux ?

A nouveau, Baxter fit un effort de mémoire, et soudain il se rappela :

- Il avait des yeux gris-bleu, des cheveux clairs, blonds.
- Pas de cicatrice ou de signe particulier ? Ses dents... En avait-il en or ?
- Non! clama Baxter, désespéré. Je ne l'ai vu que pendant quelques secondes, dans une foule. Il avait à peu près ma taille.
- Et sa voix ? N'avait-elle rien de spécial ?
Les yeux dans le vague, l'ingénieur entrouvrit la bouche. Un infime détail venait de lui revenir à l'esprit et il comprenait pourquoi il n'y avait pas songé plus tôt.
- Oui, oui, c'est bien ça, marmonna-t-il. Il avait un léger accent. Je ne l'avais pas remarqué au moment même, parce que cet accent, il est pareil au mien !
Curran ne douta pas de la validité de cette indication. De fait, à moins d'y faire très attention, on ne repère pas aisément chez un interlocuteur un accent identique au sien. En l'occurrence, il s'agissait donc d'un accent germanique...
Or, le personnage qui avait dénoncé Baxter au téléphone, la veille, avait également les inflexions de voix d'un ressortissant allemand.
- Quand avez-vous quitté l'U. R. S. S.? questionna Curran.
- En 1949.
- Qu'y faisiez-vous, exactement ?
- J'étais affecté à l'étude des « mémoires électromagnétiques et des circuits d'interrogation. C'était à peu près le même travail que celui que j'assume à l'Elins Corporation.
- A cette époque, les Russes avaient-ils, à l'usine Komarov, une avance sur nous dans ce domaine ?
Baxter se détendit un peu. Il se sentait plus sûr de lui sur le terrain des questions techniques. Il toussota pour s'éclaircir la voix et répondit de façon moins fébrile :
- En 1949, on en était à peu près au même niveau, en Russie et ici. Mais comme nous avions connaissance de vos travaux de recherche, les progrès, là-bas, étaient rapides. Il n'est pas exclu qu'à l'heure actuelle, les Russes aient acquis une certaine avance, car ils ont bénéficié de renseignements que les Américains ne possèdent pas. Leur service d'espionnage leur a communiqué des découvertes

françaises, des études théoriques très poussées qui, faute de crédits, n'ont pas reçu d'applications matérielles en France.

Curran eut du mal à masquer le choc que lui causaient ces révélations. Elles témoignaient de la parfaite bonne foi de Baker, pour l'excellente raison qu'à trois heures de l'après-midi, Curran en personne devait aller accueillir à Kennedy Airport un agent des Services Spéciaux français qui apportait en Amérique des documents relatifs à des études de cet ordre !

Son attitude se modifia. Il exhiba son paquet de cigarettes, en offrit une à l'ingénieur puis, distraitement, à Mac Kinnon et Mallory qui, du reste, la refusèrent.

Il lui fallait au moins quelques secondes pour dégager le sens des informations qu'il venait de recueillir.

S'adressant aux deux détectives, il leur déclara :

- Vous allez effectuer immédiatement une démarche, tous les deux. Vous allez vous rendre à l'Elins et demander une entrevue avec Mr Donago. Expliquez-lui que de graves accusations pèsent sur Baxter, lequel a été mis en état d'arrestation. Informez-vous alors auprès de Donago de quelle manière sont protégés ses documents techniques importants : où il les range, les noms des employés qui peuvent y avoir accès, ceux des ingénieurs qui coopèrent à leur élaboration, etc. Et laissez-lui entendre que, tant que cette affaire ne sera pas élucidée, l'Elins risque de ne plus recevoir des commandes gouvernementales, le F. B. I. étant prêt à se mettre en travers.

- Okay, Buck, fit Mac Kinnon tout en décrochant son imper du portemanteau.

- Munissez-vous de ces microfilms, et demandez s'ils reproduisent des éléments d'ordinateurs utilisés par la Défense nationale.

Curran tenait quand même à s'assurer que ces photos avaient une réelle valeur, sur le plan de la sécurité.

Après cet interrogatoire, il était plus perplexe que jamais.

Pourquoi un inconnu avait-il jugé bon de fourrer dans les bras du F. B. I. un homme tel que Baxter, susceptible de divulguer des informations extraordinaires et d'ouvrir de stupéfiantes perspectives à la Police Fédérale ?

C'était bien la première fois qu'on faisait un cadeau aussi superbe au F. B. I.

Les deux G-Men quittèrent la pièce, et Baxter les vit partir avec soulagement. A tort ou à raison, Curran lui inspirait moins de frayeur que ces deux brutes. Il tira sur sa cigarette à petits coups précipités, sans aspirer la fumée.

Curran s'assit sur son bureau. Les jambes ballantes, il contempla l'ingénieur d'un air pensif.

- Où habitez-vous, Baxter ?

- A Brooklyn, 22 Pineapple Street.

Si on l'avait appelé à sept heures, il avait eu le temps de s'habiller et de se rendre à la gare de Grand Central dans le délai voulu.

Curran avança :

- Quel intérêt des gens mal intentionnés auraient-ils à vous faire mettre derrière des barreaux, selon vous ?

L'interpellé s'agita sur sa chaise. Il croisa et décroisa ses jambes, fit un geste avec sa cigarette.

- Une vengeance, supputa-t-il. Ils ont le bras long, à Moscou. Vous pensez bien qu'ils ne m'ont pas pardonné d'être filé de l'autre côté de l'Atlantique.

- D'accord, mais cette vengeance me paraît tardive et... assez mesquine. Je me demande, moi, pourquoi ils ne vous ont pas tué. Vous en saviez trop, précisément, et votre trahison méritait une sanction plus radicale.

Baxter parut frappé par cet argument.

Depuis qu'il vivait aux États-Unis, il avait été obsédé par le souci de passer inaperçu, espérant avec ferveur qu'on l'oublierait, mais continuellement hanté par la crainte d'être poursuivi. Pourtant, il n'avait jamais cru qu'on attenterait à ses jours : on se dispute les spécialistes hautement qualifiés, on les rapatrie éventuellement de force, mais on ne les supprime pas. Du moins, c'est ce qu'il s'était toujours dit, peut-être pour se rassurer.

Il regarda Curran.

- Ils espèrent sans doute me faire expulser, supposa-t-il. Cette histoire de photos que j'aurais prises clandestinement, vous finirez

par constater qu'elle ne tient pas debout. Mais vous aurez appris entre-temps que je suis entré aux États-Unis avec de faux papiers : c'est plus qu'il n'en faut..

Curran fit une moue.

Non, il devait y avoir sous roche quelque chose de plus complexe, une astuce quelconque dont Baxter faisait les frais.

Ou le F. B. I....

- J'ai rarement vu une affaire aussi louche que la vôtre, Baxter, émit le détective. Elle comporte deux volets : votre cas personnel et les faits préoccupants que vous m'avez signalés. Si vous m'avez dit vrai, vous n'avez aucune raison de vous opposer à une épreuve qui ne saurait tourner à votre désavantage. Je veux parler du sérum de vérité, le pentothal. Je dois souligner que des aveux recueillis de la sorte n'ont pas, en soi, une valeur juridique, mais que les enquêteurs ont la ressource de les exploiter pour se procurer des preuves, le cas échéant. Que décidez-vous?

- Je suis d'accord, accepta spontanément Baxter.

Son attitude montra qu'il accueillait cette proposition avec soulagement. Quel meilleur gage eût-il pu donner de sa sincérité ?

Par l'interphone, Curran s'informa si le docteur Haylow était dans l'immeuble. On lui répondit que oui et il fut mis en communication avec le praticien. Il exprima son intention de lui amener un suspect, pour une injection de sérum, avec l'agrément de l'intéressé. Haylow lui dit qu'il pouvait venir séance tenante.

Baxter et le prisonnier empruntèrent un des ascenseurs afin de descendre au sous-sol. Des couloirs brillamment éclairés par des tubes luminescents s'étiraient à cet étage inférieur, bordés de portes d'acier qui fermaient des cachots.

Un gardien, en uniforme de la police municipale, le colt sur la cuisse, faisait les cent pas.

Il dédia un battement de paupières à l'agent, du F. B. I. et gratifia Baxter d'un regard méprisant lorsque les deux hommes le croisèrent.

Après quelques minutes de marche dans ce dédale, ceux-ci aboutirent devant une porte dont la surface d'un blanc laqué s'ornait d'une croix rouge. Curran ouvrit, céda le passage à l'ingénieur.

Le docteur Haylow (un homme au teint couperosé, aux cheveux grisonnants soigneusement coiffés avec une raie sur le côté, portant des lunettes cerclées d'or) serra la main de Curran et fixa Baxter d'un œil indécis. Puis il invita ce dernier, assez sèchement, à retirer sa veste et à s'asseoir sur une table d'examen.

Baxter obéit, releva la manche de chemise de son bras gauche, tendit celui-ci pour que le médecin pût lui placer un garrot au-dessus du coude.

Le docteur attendit que la veine eût gonflé, puis il injecta lentement une dose du produit tranquillisant. Après quoi le sujet dut s'allonger sur la couche.

Haylow éteignit alors la lumière, ne laissant pour tout éclairage qu'une lampe de faible intensité, voilée aux trois quarts par un carré dg tissu opaque. Il consulta sa montre, murmura à l'adresse de Curran :

- Désirez-vous que j'assiste à l'interrogatoire ou préférez-vous que je m'en aille?

- Il est inutile que vous restiez, Sam, dit son collègue avec amabilité. Revenez dans une petite heure par exemple.

Il n'avait fait aucune allusion aux projets Blunt devant Mallory et Mac Kinnon, et il préférait que le docteur n'eût pas connaissance, lui non plus, d'une fuite qui affectait l'un des éléments essentiels de la protection des États-Unis contre une attaque nucléaire.

- Bon, j'ai compris, grommela le médecin en ôtant sa blouse. Si je n'étais pas là quand votre client s'endormira, bouclez-le et remettez la clé au factionnaire. A tout à l'heure.

- A bientôt, Sam.

Curran demeura en tête à tête avec l'ingénieur. Celui-ci, envahi par une douce somnolence, se sentait parfaitement calme, apaisé.

Curran se mit à lui parler d'une voix ronronnante. Il ne posa pas de questions, se contenta d'évoquer des banalités. Progressivement, il remonta le cours du temps, aborda enfin la rencontre de Grand Central.

Il s'efforça d'abord d'obtenir des détails sur des points secondaires : par où Baxter était entré dans le hall de la gare, quelle

heure indiquait la célèbre grande horloge, si des gens patientaient devant le comptoir des renseignements, et ainsi de suite.

Baxter apporta des précisions acceptables sur tous ces points. Peu à peu, il se remémorait de petits indices, ajoutait un trait de-ci de-là. Lorsqu'il fut question de Howard, il raconta comment l'entrevue s'était déroulée, mentionna la valise que portait le voyageur. Celle-ci était pourvue d'une étiquette, attachée à la poignée, montrant sur une de ses faces les chutes du Niagara.

L'entretien se poursuivit pendant plus d'une demi-heure. Curran, les nerfs à bout à force de juguler son impatience, essayait de conserver le ton monocorde impersonnel qui incite une personne en état semi-hypnotique à exprimer des choses dont elle ne se souvient pas, ou qu'elle veut dissimuler, quand elle est en état de veille.

En fait, l'agent du F. B. I. n'était guère plus avancé, Baxter ayant confirmé, avec plus de prolixité, ce qu'il avait déjà dit antérieurement. Il en ressortait, d'une façon claire comme de l'eau de roche, qu'il avait bel et bien été victime d'une machination et que ses déclarations allaient faire du bruit au Pentagone.

Mais puisque l'objectif du soi-disant Howard avait été de provoquer l'internement de Baxter, Curran résolut de prendre un des plus grands risques de sa carrière pour élucider les mobiles de cet énigmatique bonhomme.

Quand il vit que l'ingénieur sombrait dans un sommeil réparateur, il l'abandonna, ferma soigneusement à clé la porte de l'infirmerie, remit la clé à la sentinelle et remonta au neuvième étage.

Dans son bureau, il appuya sur une touche de l'interphone, prononça :

- Hey, Katz... Un nommé Erwin Baxter est enfermé à l'infirmerie. Il dort en ce moment. Le docteur Haylow vous avisera de son réveil. Vous libérerez ce type à cinq heures de l'après-midi et vous le prendrez en filature. Vous vous arrangerez avec Norwood pour ne pas le quitter d'une semelle : il faudra le surveiller jour et nuit. S'il se disposait à filer à l'étranger, interceptez-le et ramenez-le ici. Autrement, laissez courir... Compris ?

- Oui, Chief, répondit son correspondant.

- So long!

Curran enfonça une autre touche du clavier :
- Collins ? Quand Mac Kinnon et Mallory rentreront, dites-leur qu'ils fassent leur rapport verbal sur mon magnétophone. Je dois m'absenter mais je repasserai au bureau dans la soirée.
- Entendu.
Curran se rendit aux lavabos, se lava les mains, brossa sommairement son complet bleu, tendit la peau de sa joue pour voir s'il n'avait pas besoin d'un coup de rasoir électrique. Non, il était encore présentable.
Revenu dans son bureau, il inséra son colt calibre 38 dans son holster, puis il prit son imperméable et se coiffa d'un feutre dont il rabattit le bord sur son front. Pas de doute, avec son faciès granitique, il avait autant l'allure d'un gangster que d'un agent du gouvernement, et bien des gens eussent été très étonnés d'apprendre que, chez lui, son plus agréable passe-temps consistait à jouer au train électrique avec son fils Bob, âgé de dix ans, sous le regard tendrement ironique de Matie, sa femme.
A bord de sa voiture, il prit le chemin de l'aéroport.
Parvenu à l'échangeur qui divise le trafic et l'oriente vers les « terminals » des différentes compagnies, il emprunta la route qui menait, entre autres, à la gare en forme de dôme de la T. W. A.
Dans le hall, c'était la cohue.
Curran consulta le tableau des arrivées, vit que les passagers en provenance de Paris arriveraient par la Gate 3. Dans une vingtaine de minutes, aucun retard n'étant signalé.
Curran se mêla à la foule qui circulait dans le vaste hall futuriste en forme de conque, aux lignes courbes, avec ses interminables rangées de sièges disposées concentriquement sur trois niveaux.
Il reconnut des hommes de son service, probablement à l'affût d'un individu recherché, qui déambulaient d'une boutique à l'autre. Eux l'aperçurent également, mais ils restèrent aussi inexpressifs que s'il avait été transparent.
Par les immenses baies vitrées, Curran vit un Constellation blanc à bande bleue venir se placer le long d'un des tunnels surélevés. Lorsque le mastodonte s'immobilisa, des couloirs télescopiques

vinrent, comme des ventouses, s'appliquer sur sa coque autour des deux issues de la carlingue.

Alors Curran se mit en marche vers la porte 3.

Quelques minutes plus tard, les premiers voyageurs apparurent, lestés de caméras, de sacs et de manteaux. Puis le flot gonfla.

Parmi les gens qui foulaient l'épais tapis rouge surgit un homme d'une taille supérieure à la moyenne, bien charpenté, au visage sérieux. Une gabardine repliée sur le bras, il tenait de l'autre main une mallette noire extra-plate. Tout en avançant d'un pas tranquille, il promenait un regard distrait sur les personnes qui étaient venues attendre un parent ou un ami; il repéra de loin l'agent fédéral dont on lui avait donné la description.

Pareillement, Curran identifia d'emblée le voyageur qu'il devait accueillir et dont il devait assurer la protection pendant quelques heures.

Les deux hommes allèrent à la rencontre l'un de l'autre.

- Buck Curran... Soyez le bienvenu.

Le passager rejeta sa gabardine sur son épaule pour serrer vigoureusement la main tendue.

- Francis Coplan. Heureux de vous voir. Sans un mot de plus, ils se dirigèrent vers la sortie.

CHAPITRE III

Par l'autoroute à grand, trafic qui relie, via le Tri-Borough Bridge et ses échangeurs géants, le faubourg de Queens à l'île de Manhattan, Curran regagna le cœur de New York.

Le trajet devait durer trois quarts d'heure, à condition qu'il n'y eût pas d'encombrements.

Les deux hommes se mirent à converser, question de rompre la glace. Après quelques propos décousus sur la pluie et le beau temps, ils en vinrent à évoquer les documents que Coplan venait livrer aux États-Unis aux termes d'un accord conclu peu auparavant avec la France.

- Combien de temps comptez-vous séjourner aux States ? s'enquit Curran.

- Une quinzaine de jours, au maximum. Je dois contacter des gens, à New York et Washington, pour rassembler les licences que votre pays nous offre en contrepartie de nos études.

- Bon, dit Curran. Je ne sais pas ce que vous faites d'ordinaire au 2ème Bureau, mais si vous êtes affecté au contre-espionnage pour ce qui concerne l'Informatique, je vous plains. Ici, c'est mon job, et je vous garantis que je mérite mon salaire !

De petites rides apparurent au coin des yeux de Coplan tandis qu'une lueur de gaieté scintillait dans ses prunelles grises.

- Vous, au moins, vous touchez pour cela des appointements plantureux, souligna-t-il. Tandis que nous...

- Oui, d'accord, convint l'Américain. Je sais qu'on exige beaucoup de vous, en France et que la vie n'y est pas facile. En comparaison, j'aurais tort de me plaindre, évidemment. Mais il n'empêche que ces fichus ordinateurs ne feraient pas mal de se défendre eux-mêmes, puisqu'on les dit capables de tout ! Qu'est-ce qu'ils nous donnent comme maux de tête.

- Vous fauche-t-on beaucoup de renseignements ?

- Ça n'arrête pas. Nous sommes perpétuellement sur la brèche. Le monde a un besoin croissant de cerveaux électroniques mais leur fabrication revient très cher et il faut investir des capitaux énormes, pendant des années, avant de pouvoir sortir une machine qui, tout en étant bonne, ne sera pas nécessairement rentable. D'ailleurs, en France, vous en savez quelque chose... Alors, comme nous sommes largement les premiers dans le monde, on vient se documenter chez nous. C'est normal, en un sens, mais cela nous occasionne un sacré boulot !

- Que visent principalement les espions ? Les secrets de construction ou, plus directement, les résultats que fournissent vos ordinateurs après traitement des données ? En Europe, il n'y a pas longtemps, j'ai eu à m'occuper d'un réseau qui cherchait ses informations dans la mémoire de machines utilisées par la défense antiaérienne.

- Tiens ? fit Curran. Eh bien, ici, les agents de l'étranger jouent aussi sur tous les tableaux : on nous dérobe des pièces détachées, on photocopie des schémas, des plans, on pille nos brevets, nos procédés industriels de fabrication en série. Rien n'échappe à la curiosité de ces messieurs.

- Sans vouloir vous vexer, je crois que la C. I. A. ou la N. S. A. ne sont pas inactives non plus, glissa Coplan, mezzo noce.

Curran réprima un sourire.

- Ça, je ne suis pas forcé de le savoir, émit-il. A propos, êtes-vous ingénieur ?

- Oui.

- Comme moi. Mais je regrette bien d'avoir décroché un diplôme de l'Université de Columbia. Cela m'a valu d'être versé dans cette branche du contre-espionnage, la pire de toutes, le casse-tête intégral ! Nous avons été bien inspirés, vous et moi, quand nous nous sommes embarqués dans cette voie !

- Question de tempérament, dit Coplan. Préféreriez-vous travailler dans une usine ?

- Non... Seulement, par une ironie du sort, c'est justement dans des usines et des laboratoires que je passe ma vie, moi qui aspirais d'en découdre avec des malfaiteurs !

Coplan rit sans contrainte.

- Nous sommes vraiment logés à la même enseigne, constata-t-il. Mon séjour ici va se dérouler dans des bureaux d'étude et non dans les night-clubs fréquentés par la pègre, ce qui serait nettement plus distrayant, à mon avis.

La voiture atteignait l'échangeur de Manhattan. Devant opter pour l'une des nombreuses voies d'éclatement, Curran demanda :

- A quel hôtel avez-vous réservé une chambre ?

- Au Park Sheraton.

- Désirez-vous y passer d'abord?

- Non. En premier lieu, j'aimerais me débarrasser de cet « attaché-case ».

- Comme vous voudrez.

Curran engagea sa voiture sur la rampe qui descendait vers la voie en bordure de l'East River. Un pâle soleil embrumé nimbait

d'une clarté laiteuse, sur la gauche, le parc de Wards Island.
Environ trois kilomètres plus loin, alors que Coplan et son cicérone roulaient toujours en direction sud à la lisière du fleuve, en contrebas, des installations industrielles et une enfilade de gratte-ciel enveloppés d'une fine brume se profilèrent à l'issue d'une courbe.
- Etiez-vous déjà venu à New York? s'informa Curran.
- Oui, bien sûr. Plusieurs fois.
- La ville vous plaît ?
- Oui et non.
Curran plissa les lèvres, amer.
- Personne n'aime cette ville, avoua-t-il. Surtout pas ceux qui doivent y vivre. Chacun de ses habitants souhaite de déguerpir ailleurs.
- Pourtant, dans l'ensemble, Manhattan est fascinant, corrigea Coplan. Je ne déteste pas m'y promener, prendre un bain de foule aux alentours de Times Square, lécher les vitrines de la 6° Avenue...
- Hé ! fit Curran. Vous êtes comme les vieux new-yorkais, vous continuez de l'appeler la 6° bien qu'elle ait changé de nom de puis une quinzaine d'années.
- Oui, je sais, mais c'est plus commode et moins prétentieux que « L'Avenue des Amériques »...
Poursuivant sa course vers Downtown, la limousine passa devant la haute façade miroitante du building des Nations Unies, puis devant des installations portuaires d'une affreuse laideur; elle vira enfin dans la 14° Rue, une artère large comme un boulevard, très commerçante, aux larges trottoirs couverts de monde.
Curran trouva un emplacement où il pouvait se garer, à proximité d'un édifice dont le bas était occupé par des magasins.
- C'est là, indiqua-t-il du menton avant de descendre.
Les deux hommes marchèrent jusqu'à l'entrée, un passage intérieur bordé de boutiques généreusement illuminées, empruntèrent l'un des quatre ascenseurs placés côte à côte.
Au douzième étage, ils suivirent un couloir et aboutirent devant une porte pourvue d'un écriteau : « E. A. Bradford ». Curran appuya sur un bouton, ce qui libéra le battant, et le détective mit une main contre le dos de Coplan pour le faire entrer.

Derrière une balustrade, une fille ravissante tapait à la machine. Une coiffure étonnante de perfection maintenait ses bouclettes blondes autour de son visage éblouissant. Sa bouche molle, à la lippe boudeuse, devait plus à son dessin qu'au maquillage rose nacré qui s'étalait sur ses lèvres une sensualité qu'on eût pu qualifier d'abusive. Elle avait en outre de grands yeux bleus limpides, rehaussés par de longs cils assombris au crayon brun, qui semblaient quémander comme une faveur qu'on voulût bien commettre avec elle un attentat aux bonnes mœurs. Le galbe indécent de sa poitrine, épousé par un fin lainage jaune paille, n'était pas de nature à démentir cette invite.

Inconsciemment, Coplan s'immobilisa pour contempler cette attrayante créature, mais il ne put s'attarder car Curran, déjà, ouvrait sans façon le portillon de la petite barrière et avançait en disant :

Hello, Myra... Eddie nous attend.

La secrétaire, tout en continuent de mastiquer son chewing-gum, fit un léger signe de tête en direction de la cloison, puis ses doigts se remirent .à voltiger sur le clavier.

Les deux visiteurs pénétrèrent dans le bureau directorial, meublé avec la plus grande sobriété : deux fauteuils modernes recouverts de similicuir beige clair, un bureau en arc de cercle flanqué d'un chariot de verre supportant trois téléphones ivoire et un enregistreur pour la dictée, un meuble-classeur près de la fenêtre.

Le seul occupant de la pièce était un homme entre deux âges, de corpulence moyenne, plutôt laid : il avait le faciès lourd, un nez charnu et piqueté, des cheveux châtains qui se faisaient rares.

Il ne se leva pas pour accueillir les arrivants.

- Eddie, voici M. Coplan, présenta le policier fédéral à son collègue de Washington.

Ce dernier déplaça le cigare qui était fiché au coin de ses lèvres et tendit la main, large ouverte, au-dessus de son bureau.

- Content de vous connaître, articula-t-il. Un cigare ?

- Non, merci, dit Coplan.

Puis, posant la mallette devant son interlocuteur, il ajouta :

- Et voici la marchandise... Pour le contrôle, consultez le répertoire des documents : il est inséré dans le dossier N° 1.

Bradford, opinant du chef, amena devant lui la boîte noire et saisit la clé que lui tendait l'émissaire français.

- Thanks, grimaça-t-il, gêné par la fumée qu'il produisait.

Il se livra à une vérification minutieuse des feuillets numérotés, apostillés chacun d'un cachet officiel dans la marge, que renfermaient plusieurs chemises cartonnées.

Curran et Coplan s'installèrent dans les fauteuils, la mine indifférente, attendant la fin de cet examen superflu, mais obligatoire.

Au bout d'une dizaine de minutes, Bradford releva là tête et ses traits reflétèrent une satisfaction de pure forme.

- Tout est correct, approuva-t-il. Avez-vous une décharge à me faire signer ?

- Oui. La voici.

Sourcils froncés, l'envoyé de Washington parcourut le texte du récépissé, confronta encore les références citées avec celles du répertoire, apposa finalement sa signature au bas et restitua le papier à Coplan, qui le plia pour l'empocher.

Bradford referma les serrures de la mallette et dit à Curran :

- Je partirai de New York dans deux heures. N'avez-vous pas d'autres pièces à transmettre au Head Office ?

- Non, pas aujourd'hui. Incidemment, il se pourrait que je doive me rendre à Washington un de ces jours. J'ai une singulière affaire sur les bras en ce moment.

- Qui n'en a pas, persifla Bradford. Est-ce que je peux vous offrir un drink ?

Curran jeta un coup d’œil à sa montre-bracelet, épia Coplan. Ce dernier ayant esquissé un refus, l'agent spécial déclara :

- Non, Eddie. Nous devons filer.

- Okay, fit Bradford, placide. Au revoir, monsieur Coplan. Salut, Buck !

Ses visiteurs sortirent du bureau.

A la dérobée, Coplan décocha un coup d’œil à l'époustouflante secrétaire. Celle-ci l'examina de haut en bas, d'un air profondément intrigué, si bien que Francis se demanda si quelque chose clochait dans sa tenue et qu'il accéléra le pas.

La blonde explosive agrippa le bras de Curran lorsque, fermant la marche, il passa près d'elle. L'obligeant à se pencher, elle questionna :

- Ce gars, c'est un frère jumeau de Gary Cooper ?

Je crois bien que oui, affirma Curran, impavide. N'en rêvez pas trop, Myra. By-bye !

Sur quoi, sans laisser à la fille le temps de reprendre ses esprits, il rejoignit Coplan dans le couloir. Assenant une tape cordiale sur l'omoplate de Francis, il lui glissa

Myra trouve que vous ressemblez à Gary Cooper. Je vous signale, à tout hasard, que son service prend fin à six heures.

- Merci, dit Coplan. Ne serait-elle pas la sœur de Marilyn Monroe ?

- Vérifiez vous-même, suggéra Curran, mi-figue, mi-raisin.

De bonne humeur, les deux hommes redescendirent dans la rue.

- Avez-vous un programme pour votre soirée ? s'informa le détective, dont la sympathie envers son collègue étranger s'accroissait sans raison apparente..

- Non, rien de particulier, avoua Francis.

- Dans ce cas, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas au bureau ? Je n'y resterai que quelques minutes et puis vous viendrez dîner chez moi, à la fortune du pot.

- Volontiers, dit Francis. Mais je passerai un coup de fil à mon hôtel, pour qu'ils n'annulent pas la réservation.

Buck Curran, satisfait, s'installa au volant. Il se faufila dans la circulation et, ayant repris le chemin du G. G. de District du F. B. I., il relança leur conversation antérieure en abordant, notamment, le problème de la coopération des services de contre-espionnage des nations de l'OTAN.

- Tout ça n'est pas encore au point, remarqua-t-il. En Europe, quel que soit le domaine, il vous faut un temps fou pour coordonner vos efforts.

Coplan partageait cette opinion. Il savait mieux que personne à quelles difficultés se heurtait la construction d'une Europe unie, et plus particulièrement sur les plans des services spéciaux, où un vieux nationalisme contrecarrait les tentatives d'harmonisation.

- Nous progressons cependant, déclara-t-il. J'ai déjà rempli des missions la main dans la main avec l'Intelligence Service et avec le Bundesnachrichtendienst de l'Allemagne fédérale, mais il faudra encore bien des pourparlers pour forger un outil communautaire pleinement efficace.

- A ce propos-là, je suis actuellement branché sur une affaire qui, à certains égards, touche votre pays, confia Curran. Pas plus tard que ce matin, j'ai appris de la bouche d'un suspect que des renseignements relatifs à l'Informatique vous avaient été dérobés par des agents de l'Est.

- Quand ça ?

Curran amorça un virage, évita un taxi, puis répondit

- Oh, cela doit remonter à trois ou quatre ans, mais il est permis de supposer que le petit jeu n'a pas cessé depuis.

Coplan alluma une Gitane.

- Vous m'intéressez prodigieusement, émit-il après avoir soufflé de la fumée. Pouvez-vous me révéler dans quelles circonstances vous avez fait cette découverte ?

- D'une manière tout à fait inattendue, et même très bizarre, figurez-vous. Voici, en résumé, ce qui s'est produit...

Il relata comment un coup de téléphone anonyme avait provoqué l'audition d'un certain Erwin Baxter, un Allemand de l'Est qui avait choisi la liberté, et ce que l'interrogatoire avait amené au jour concernant des recherches fondamentales poursuivies en France, recherches dont les résultats étaient parvenus à Moscou.

Curran alla même jusqu'à reconnaître que des projets américains a top secret », se rapportant aussi aux ordinateurs, avaient également été transmis de l'autre côté du Rideau de fer, et que ceci n'allait pas manquer de susciter un fameux remue-ménage dans les hautes sphères de Washington.

- L'énigme à élucider tout d'abord, conclut l'agent fédéral au moment où ils arrivaient en vue de leur destination, c'est la raison pour laquelle on nous a jeté ce type en pâture.

- Oui, c'est plutôt curieux, concéda Coplan. Dans son for intérieur, il jugea cependant que les déclarations de Baxter ne devaient être considérées qu'avec la plus grande circonspection. En

matière de Renseignement, quand quelqu'un vous tend une perche, c'est plus souvent pour vous noyer que pour vous tirer de l'eau.

Curran, avisant un emplacement le long du trottoir, préféra garer sa voiture dans la rue plutôt que d'emprunter la rampe du parking intérieur. Les deux hommes pénétrèrent à pied dans les locaux froids et austères de la Police fédérale.

L'agent spécial emmena son invité au neuvième étage et le fit entrer dans son bureau.

Un homme était vautré dans le fauteuil, les deux pieds posés sur la table. Voyant que Curran était accompagné d'un inconnu, il adopta une posture plus correcte, quoique sans se presser.

- Hey, Collins, salua Curran. Mallory et Mac Kinnon sont-ils rentrés ?

- Yeah, affirma Collins avec un flegme supérieur. Leur rapport est enregistré. Quand vous l'aurez entendu, vous me direz si je peux rentrer chez moi.

- Filez tout de suite. Il n'y aura rien de sensationnel dans ce compte rendu : leur démarche n'était qu'une mission d'information. A demain.

- Bonsoir, fit Collins en n'accordant qu'un regard imprécis à Coplan. Puis, prenant appui des deux mains sur les accoudoirs de son siège, il se leva d'un élan et gagna la porte.

Curran expliqua

- Il s'agit du rapport des deux enquêteurs que j'ai envoyés cet après-midi à l'Elins Corporation, la firme où travaille Erwin Baxter. Cette raison sociale est l'abrégé de « Electronic Instruments ». C'est une grosse boîte qui a déjà livré plusieurs ordinateurs pour divers départements gouvernementaux.

Il enfonça une touche. Après quelques secondes de bruit de fond, la voix de Mac Kinnon résonna si fort que Curran dut réduire immédiatement le volume de la reproduction.

« Mac Kinnon et Mallory. Avons contacté Mr Donago, de l'Elins, à onze heures trente. Les études et les calculs de circuits, de même que les schémas et les plans définitifs ayant un caractère confidentiel, sont enfermés tous les soirs dans un coffre-fort spécial

dont deux personnes possèdent la clé : l'ingénieur en chef Melrose et le directeur, Donago. »

Il y eut un raclement de gorge, puis la même voix poursuivit :

« Pendant les heures de travail, les ingénieurs Baxter et Melrose ont librement accès à ce coffre, qui se trouve dans le bureau d'étude même. La secrétaire Molly Saunders, qui prélève parfois certains documents pour les communiquer à Donago, les rapporte avant la fermeture quotidienne du « safe ». Au total, quatre personnes ont donc la faculté de manipuler librement les pièces les plus secrètes. Selon Donago, les microfilms saisis sur Baxter représentent des schémas d'une importance capitale, qui sont la propriété exclusive de l'Elins! »

Nouveau silence.

Coplan regardait par la fenêtre tout eu attendant la suite. Curran, le front plissé, se demanda s'il avait bien fait de laisser le champ libre à Baxter, après tout.

« Mr Donago est très désireux de coopérer au maximum avec le F. B. I. pour que soit éclaircie au plus vite cette très déplaisante affaire. L'arrestation de Baxter l'affecte beaucoup parce que, dit-il, c'est un ingénieur de première force dont le comportement, dans la maison, a toujours été exemplaire. Donago ne voit d'ailleurs pas comment Baxter aurait pu photographier ces schémas puisqu'il n'est jamais seul, mais il ne s'explique pas davantage comment quelqu'un d'autre a pu le faire. A son avis, il est cependant exclu qu'une personne étrangère au service de recherche ait pris ces clichés. Dix-huit novembre, seize heures quinze. Mac Kinnon et Mallory on duty. Terminé.:

Curran Curran appuya sur le bouton marqué « Stop », puis il se tourna vers Coplan.

- Et voilà, conclut-il. Pourtant, je mettrais ma main à couper que Baxter est innocent.

Copian, avec une mimique perplexe, hocha la tête.

- Si on a voulu le compromettre, on a aussi dû prévoir que vous alliez étudier de près comment les choses se passent dans les locaux d'étude de cette firme, supputa-t-il. Que comptez-vous faire de Baxter ?

Curran fit une moue, soupira :

- J'ai joué un coup de poker, avoua-t-il. Je l'ai remis en liberté. Sous surveillance, bien entendu. Si ce type a vraiment été victime d'une manœuvre, cela va sérieusement dérouter ceux qui l'ont montée. J'espère qu'ils auront une réaction.

Coplan se gratta le cou.

Il aurait aimé avoir une entrevue avec Baxter, lui demander quelques précisions sur les renseignements d'origine française que possédaient les techniciens de Kharkov.

- Vous serez bien embêté si votre client vous glisse entre les doigts, dit-il à Curran. Innocent ou pas, il trimbalait du matériel classifié.

- Ouais, grogna le détective, c'est indiscutable, mais il s'est soumis de son plein gré à l'épreuve du sérum de vérité, et ses déclarations n'ont pas varié. Je suis persuadé que l'individu désigné sous le nom d'Howard existe.

Chassant de son esprit ses soucis professionnels, il reprit sur un ton plus allègre :

- Fini pour aujourd'hui. Servez-vous de mon appareil pour téléphoner au Sheraton. Excusez-moi un instant, je vais aux toilettes...

A l'instant précis où Coplan tendait la main vers le combiné, le ronfleur du téléphone vibra. Francis faillit décrocher, mais il laissa à Curran le soin de recevoir la communication. L'Américain revint sur ses pas, souleva le combiné, s'annonça d'une voix neutre.

Aussitôt après, l'écouteur se mit à résonner au point qu'on eût pu entendre dans toute la pièce ce que disait le correspondant, encore que ses paroles fussent déformées par sa véhémence. Il débita d'une traite son message et, quand il eut terminé, Curran ne répliqua que d'un mot :

- J'arrive.

Il raccrocha ensuite d'un geste sec, releva la tête et fixa Coplan.

- Avez-vous compris? s'enquit-il. Erwin Baxter vient de se faire descendre à Brooklyn, alors qu'il rentrait chez lui. Venez-vous avec moi là-bas ?

- Pour sûr, dit Coplan.

CHAPITRE IV

La Ford, pilotée de main experte, descendit la 3e Avenue et s'engagea dans le quartier minable de la Bowery, avec ses maisons abandonnées, ses devantures aux vitres couvertes d'un doigt de poussière, fermées par des grilles rouillées en losanges, avec ses ignobles clochards et ses mendiantes saoules, assis ou couchés sur les trottoirs. Le dépotoir de New York, l'abîme où venaient croupir, avant de mourir, tous les déchets d'humanité qu'avait écrasés la gigantesque métropole.

Le spectacle lamentable de ces édifices branlants et de ces épaves qui avaient atteint les derniers degrés de l'avilissement se prolongea sur plusieurs centaines de mètres, jusqu'à Park Row, où Curran se mit en devoir de rallier la branche de l'échangeur qui accédait au Brooklyn Bridge.

Quelques minutes plus tard, la Ford roula sur le tablier de l'énorme pont, suspendu entre ses piliers par de nombreux câbles et dominant de très haut les eaux de l'East River. En contrebas, des ferry-boats illuminés comme des paquebots glissaient sur les flots noirs en traçant un long sillage d'écume

- Pardonnez-moi, dit Curran. J'aurais peut-être mieux fait de ne pas vous inviter à dîner ce soir. Ça s'annonce plutôt mal, comme soirée de détente.

- Pas du tout, opposa Francis. Elle m'intéresse, cette histoire. Je craindrais plutôt de vous encombrer, mais puisque vous m'avez offert de vous suivre, je ne vous lâche pas. De plus, si Baxter est mort, vous ne serez pas retenu longtemps.

- Sans doute, mais ce meurtre va me valoir des désagréments. Je dois reconnaître que je porte une lourde responsabilité dans la disparition de ce pauvre type.

- Oui et non, dit Coplan. Peut-être pourrait-on vous faire un grief de l'avoir relaxé un peu trop vite, mais s'il était innocent, il aurait bien

fallu finir par-là. La question, maintenant, est de savoir pourquoi on l'a assassiné.

Curran ne dit plus rien.

La Ford pénétra dans Brooklyn en quittant le pont par l'échangeur qui débouche sur Middagh Street, à quelques blocs de la rue où habitait Baxter.

Au tournant de Pineapple Street, Coplan s'étonna de ne voir aucun attroupement et il en fit la remarque.

- Le corps aura déjà été enlevé par une ambulance, avança Curran. En principe, dans un cas comme celui-ci, l'affaire est du ressort de la police municipale, et elle agit avec célérité pour que le trafic soit perturbé le moins possible.

Il arrêta sa voiture dans Henry Street, à quelques mètres du coin. Tous deux descendirent et marchèrent vers l'endroit où le correspondant avait fixé rendez-vous.

Surgissant brusquement devant eux, un personnage athlétique leur barra la route.

- Hey, Katz, fit Curran sans s'émouvoir. Comment se fait-il que vous ne soyez pas intervenu ?

Le géant regarda son chef, puis l'homme qui l'accompagnait, et son visage exprima un vif ébahissement.

- Geel s'exclama-t-il. Qu'est-ce que vous faites ici, Cop?

Coplan fut, lui aussi, assez épaté de se retrouver si soudainement en présence de son excellent camarade Katz, avec lequel il avait opéré à Anvers quelques mois plus tôt pour le compte de l'OTAN (Voir "Équipe spéciale").

Quant à Curran, il ne s'étonna pas moins de voir le G-Man et l'émissaire de Paris se congratuler chaleureusement.

- Heureux de vous voir dans votre milieu naturel, Katz, dit Francis avec un amusement rétrospectif, en se souvenant de leur équipée en Belgique et à Hambourg. Il semble que vous soyez complètement remis de votre blessure..

- Bah... Je l'avais déjà oubliée, assura l'agent du F. B. I. avec un sourire de catcheur. Mais vous voyez : pour ce qui est des embêtements, on est toujours servis !

En deux mots, Curran fut mis au courant de leurs relations antérieures, après quoi il revint tout de suite au meurtre de Baxter

- Alors, Katz, racontez-moi ce que vous avez vu.

Des gens passaient, ne se doutant pas que la rue avait été le théâtre d'une tragédie une demi-heure auparavant.

A mi-voix, Katz expliqua :

Baxter avait pris l'I. R. T. et il était descendu à la station de Clark Street, à cinq minutes d'ici. J'étais sur ses talons à une distance d'une trentaine de mètres. Quand il a tourné le coin de la rue, j'ai accéléré, et c'est à ce moment précis que j'ai entendu deux coups de feu. J'ai franchi en courant les quelques mètres qui me séparaient de l'angle. Baxter s'était effondré contre la façade que vous voyez là-bas, juste avant la vitrine du magasin de radios. J'ai vu un homme qui sautait dans une bagnole alignée près du trottoir, mais je n'ai même pas eu le loisir de dégainer car la voiture a démarré sur les chapeaux de roues, et il y avait des piétons entre elle et moi. La seule chose que j'ai pu faire, c'est de noter le numéro de la plaque, puis je me suis précipité vers Baxter en même temps que d'autres passants. Il était déjà mort : une balle dans la tête et une dans le thorax. Je me suis esquivé dès que les cops se sont amenés et je vous ai appelé illico d'une cabine.

- Bon, dit Curran. Mais l'assassin ? Avez-vous relevé son signalement ? Katz eut une mimique dubitative.

- J'ai dû regarder trop de choses à la fois. Il m'a semblé que le type était de taille moyenne et brun de cheveux : c'est à peu près tout ce que je peux vous dire. Rappelez-vous que je ne l'ai vu que de dos.

- Et la voiture ? De quelle marque ?

- Une berline à quatre portes Buick Skylark de couleur grise, récita Katz. Quant au numéro, il y a beaucoup de chances qu'il soit faux.

- Je le crains, dit Curran. Donnez-le-moi quand même.

Katz extirpa un carnet de sa poche, l'ouvrit et le tendit à son supérieur.

- Ouais... État de Maryland, marmonna Curran. On vérifiera, par acquit de conscience. Le corps est à la morgue de Brooklyn sans

doute ?

- On l'y a emmené il y a un quart d'heure, confirma Katz, tout en rempochant son carnet.

Curran médita quelques secondes, puis déclara :

- Le meurtrier attendait donc Baxter dans les parages de son domicile... Voilà qui est assez singulier. Enfin, espérons que la Police municipale aura recueilli d'autres témoignages. Nous n'interviendrons officiellement que demain, quand elle aura plus ou moins déblayé le terrain. Vous, Katz, vous irez en fin de matinée voir les inspecteurs de l'Homicid Squad qui ont pris l'affaire en charge, et vous demanderez qu'on vous remette les projectiles qui auront été extraits du cadavre. Vous me les apporterez au bureau...

Curran s'avisa qu'un changement s'opérait dans la physionomie de son subordonné. Katz fixait quelque chose, au loin et son attitude reflétait l'attention aiguisée d'un chien de chasse à l'arrêt.

Curran et Coplan s'abstinrent de tourner leur regard vers ce qu'il observait.

- Qu'y a-t-il ? s'informa Curran, entre ses dents.

- Bougez pas, dit Katz. Je n'en crois pas mes yeux.

Il continua d'épier le manège d'un individu qui marchait lentement, la tête penchée, le long de la bordure du trottoir. Il avait l'air d'être en quête d'un objet perdu et explorait le caniveau.

Katz parla :

- Je parierais que l'assassin de Baxter se balade là-bas. La silhouette est tout à fait identique.

Curran et Coplan durent se maîtriser pour ne pas pivoter sur eux-mêmes.

- Non, je ne me trompe pas, reprit Katz. Et tenez-vous bien : la Buick est là également, mais avec une nouvelle immatriculation.

- Ne les perdez pas de vue, articula Curran, les traits immobiles. Je vais chercher la Ford et je vous embarquerai au passage.

Les trois hommes se serrèrent la main, comme des amis qui se séparent.

Katz et Coplan s'engagèrent d'un pas nonchalant dans Pineapple Street en paraissant s'intéresser aux étalages.

L'inconnu que guettait Katz était arrivé à l'endroit où, précédemment, il avait bondi dans la voiture de ses complices. La Buick l'avait dépassé et elle bifurquait dans l'avenue qui longe les docks. Peut-être n'accomplissait-elle qu'un tour du pâté de maisons pour revenir cueillir ensuite le meurtrier de Baxter.

- Il est drôlement gonflé, murmura Katz en s'attardant devant une paire de chaussures exposée dans une vitrine. Le corps de sa victime n'est pas encore froid et il ose revenir sur les lieux.

- Il a dû perdre un objet compromettant, sans quoi il ne prendrait pas ce risque, marmonna Coplan. Imaginez sa trouille si les flics municipaux ont mis la main dessus.

- Je me demande s'il ne serait pas prudent de lui tomber sur le paletot pendant que la Buick est hors de vue.

- Ne faites rien sans l'accord de Curran. Il va rappliquer.

De fait, la Ford virait précisément dans Pineapple Street et elle les rattrapait.

- C'est bien le type en question, affirma Katz avec certitude. Non, l'occasion est trop belle, je ne veux pas lui laisser une chance de décamper.

D'instinct, Coplan voulut le retenir, mais il n'en fit rien, estimant que son rôle de spectateur ne l'autorisait pas à se mêler des initiatives d'un agent du F. B. I.

Katz prit rapidement de l'avance et s'approcha du meurtrier tout en regardant ailleurs. Lorsqu'il fut parvenu près de lui, il l'empoigna brusquement et le ceintura.

Mais alors, avec une soudaineté inouïe, le bandit exécuta un mouvement de bascule et, saisissant Katz par le col de son veston, il projeta la lourde masse du détective sur le sol. A peine venait-il de le terrasser qu'il plongea la main dans l'échancrure de ses revers pour attraper son automatique logé dans un holster.

Il n'eut cependant pas le temps de sortir son arme car, prompt comme l'éclair, Coplan avait dégainé son G. P. et avait tiré, comprenant que la vie de Katz ne tenait qu'à un fil. Malgré les bruits de la circulation, la détonation retentit avec force.

Or, à cet instant précis, la Buick apparut à son tour à l'angle de Pineapple Street. Elle accéléra brutalement, doubla la Ford de

Curran et, alors que l'adversaire de Katz se pliait en deux en se tenant l'abdomen à deux mains, une rafale de mitraillette aspergea les façades.

Mais Katz, ayant aperçu la berline alors qu'il tentait de se relever, s'était raplati instantanément. Coplan, voyant cela et comprenant qu'une menace surgissait dans son dos, s'était jeté à plat ventre sans coup férir.

Des gens fuirent en hurlant. Katz, mettant un genou à terre, ajusta la Buick et tira trois balles de suite. Coplan les yeux à ras du sol, distingua la cible qu'il visait et, pointant aussitôt son pistolet dans la même direction, pressa plusieurs fois la détente. Ses coups de feu se confondirent avec ceux de Curran qui, ayant pulvérisé son propre pare-brise, faisait tonner son colt pour abattre les occupants de la Buick qui le précédaient.

L'assassin présumé de Baxter s'était affalé de tout son long sur le trottoir. Katz n'avait eu que le temps de rouler sur lui-même pour éviter les roues de la puissante berline qui voulait l'écraser.

La mitraillette entra de nouveau en action, crachant deux giclées successives; l'une balaya le pavement, l'autre fut dirigée vers la Ford d'où partaient sans relâche des projectiles. Des balles arrachèrent des étincelles en ricochant sur le dallage. Et puis, la Buick emportée par sa lancée grimpa sur le trottoir, alla percuter une devanture dans un grand fracas de verre brisé.

La Ford de Curran vint emboutir l'arrière du véhicule et le coinça définitivement tandis qu'un nuage de fumée et une senteur âcre de poudre brûlée se répandaient sur la scène.

Un silence mortel s'abattit dans la rue.

Coplan, redoutant une ultime traîtrise de la part des agresseurs, épia les alentours avant de se relever. Au milieu de la chaussée, Katz, apparemment convaincu que les opérations étaient terminées, se remettait sur pied.

La sirène d'un navire qui remontait le fleuve beugla lugubrement puis des coups de sifflet d'agents de police s'élevèrent en divers points, aux environs.

Son pistolet toujours dans la main, Coplan se redressa. Il fit un signe rassurant à Katz, encore armé lui aussi. Tous deux, prêts à

tirer au moindre signe suspect, convergèrent vers la Buick. Mais, simultanément, ils jetèrent un coup d'œil à l'intérieur de la Ford, et ils ne purent s'empêcher de tressaillir.

La face de Curran était devenue cireuse. Une balle lui avait troué la gorge et du sang coulait sur le devant de sa chemise. Le G-Man avait une main appuyée sur le volant; l'autre pendait, inerte, ayant laissé tomber le colt.

Curran était mort, de toute évidence.

Francis éprouva au creux de lui-même une étrange crispation. Il ressentait à la fois de la stupeur, de la pitié et de la révolte. Il lui semblait qu'il connaissait Curran depuis fort longtemps et qu'il était totalement impensable d'admettre que cet homme ne vivait plus. De l'autre côté de la voiture, Katz articula d'une voix sombre :

- Il a son compte, le pauvre vieux.

- Ouais... Fini, dit Coplan.

Puis, tourmenté, il alla voir où en étaient les passagers de la Buick.

Ceux-ci étaient deux, l'un affalé sur le volant, l'autre écroulé sur la banquette arrière, les doigts encore crispés sur sa mitraillette.

Eux aussi, avaient leur compte.

Débouchant des deux extrémités de la rue, des cops arrivaient au pas de course. Des fenêtres s'étaient ouvertes, des badauds affluaient. La sirène d'une voiture de patrouille hulula à quelques blocs de là.

Vers neuf heures du soir, Katz et Coplan rentrèrent au Headquarter du F. B. I.

Ils furent reçus par le gradé qui, cette nuit-là, assumait la permanence, un nommé Spalding, une sorte de bouledogue au faciès grossier, large de carrure.

Il considéra Coplan sans la moindre aménité pendant que Katz lui expliquait qu'il était l'émissaire de Paris et pourquoi celui-ci s'était trouvé sur les lieux de l'échauffourée, à Brooklyn.

En dépit de ces déclarations, Spalding témoigna à Coplan une hostilité non déguisée, comme s'il lui reprochait d'avoir assisté indûment à un incident qui ne concernait que le F. B. I. Comme pas mal de New-Yorkais, il était plutôt rustre de nature.

Katz relata ensuite les circonstances de la mort de Curran, appelé sur place par ses soins.

- Pourquoi Baxter avait-il été appréhendé puis relâché ? demanda Spalding sur un ton agressif.

- Je n'en sais rien, dit Katz. Curran m'avait simplement prescrit de le surveiller, et de l'empêcher éventuellement de sortir du pays. J'ignore pourquoi il avait été amené ici.

Coplan, prudent, et pour tirer une épine du pied de Spalding, avança :

- Permettez-moi de vous signaler que ce Baxter avait été interpellé par vos agents Mac Kinnon et Mallory ce matin même, au siège de l'Elins Corporation.

- Ah ? fit Spalding. Dans ce cas, je vais essayer de les joindre.

Par chance, il put atteindre les deux détectives par téléphone à leur domicile respectif. Il les pria de venir au plus vite au. Q. G. sans toutefois leur donner la raison de cette convocation.

Lorsqu'il eut raccroché, Coplan lui indiqua :

- Pour gagner du temps, vous pourriez peut être écouter l'enregistrement du rapport qu'ils avaient fait à la suite d'une démarche à l'Elins. La bobine doit encore être sur le magnétophone de Curran.

Spalding haussa les sourcils.

- Est-ce lui qui vous en avait parlé ?

- Non, mais je me trouvais auprès de lui quand il a écouté ce rapport. Il comptait m'emmener chez lui, après, pour dîner.

Spalding, renfrogné, maugréa :

- Tout ça n'est pas très régulier. Vous n'aviez pas le droit d'entendre ce rapport. En tant qu'étranger au service, vous n'auriez même pas dû pénétrer dans ce local, Katz ! Allez donc chercher cet appareil.

- Bien, chef.

Lorsque Katz fut sorti, Spalding posa une question plus précise à son interlocuteur :

- A part le fait que vous avez apporté des documents confidentiels aux États-Unis, avez-vous une autre mission à remplir ici?

- Oui. Je devrai passer quelques jours au Pentagone et emporter un dossier à Paris.

- Combien de temps séjournerez-vous en Amérique ?

Une quinzaine de jours, je pense.

- A quel hôtel êtes-vous descendu ?

Coplan commençait à être agacé par le ton rogue et inquisiteur du policier fédéral. De plus, sa tête ne lui revenait pas.

- Au Park Sheraton. dit Coplan. Désirez-vous mon numéro de chambre ?

Spalding ne répondit pas. Il fit mine de s'intéresser aux formulaires qu'il avait devant lui. Son attitude trahissait un complexe de supériorité des plus déplaisants, laissant deviner qu'il considérait les Européens comme des sous-développés anachroniques.

Si c'était cette espèce de brute qui devait informer l'épouse de la mort de Curran... Spalding, entre parenthèses, n'avait pas l'air de s'en préoccuper beaucoup.

Katz revint avec le magnétophone et l'installa sur le bureau. En quelques gestes méthodiques, Spalding mit l'appareil en marche.

Coplan entendit pour la seconde fois la relation de Mac Kinnon, et pendant que les deux membres du F. B. I. écoutaient l'enregistrement avec une attention concentrée, il réalisa soudain qu'il se trouvait dans une étrange situation : lui, Francis Coplan, était le seul au monde à savoir ce que Baxter avait révélé à Buck Curran !

En effet, Mallory et Mac Kinnon n'avaient assisté qu'à une partie de l'interrogatoire, le docteur était absent quand Baxter avait parlé sous l'influence du pentothal et il n'existait aucune déposition écrite des assertions de l'ingénieur.

Or, les deux principaux protagonistes, maintenant, étaient morts, et personne aux États-Unis ne pouvait mesurer l'importance des renseignements capitaux que détenaient les Russes.

Coplan réfléchit rapidement sur la conduite à tenir. Indiscutablement, il possédait un atout, mais quel usage pourrait-il en faire ?

Provisoirement, faute de pouvoir évaluer sur-le-champ les possibilités d'exploitation de ce filon, Coplan résolut de n'en rien dire.

Après l'audition de la bande enregistrée, Spalding parut encore plus ennuyé qu'auparavant. Il lui était souverainement désagréable qu'un Français fût informé d'un vol de documents secrets se rapportant à des ordinateurs utilisés par la Défense, alors qu'il venait précisément remettre aux U. S. A. des renseignements ultra-confidentiels concernant la théorie des cerveaux électroniques.

Sur ces entrefaites, Mac Kinnon et Mallory firent leur entrée à quelques minutes d'intervalle.

La mine soucieuse de Katz et le faciès contracté de Spalding leur indiquèrent tout de suite qu'il y avait de la catastrophe dans l'air. Ce que leur narra Spalding, sur les événements de Brooklyn et la mort brutale de Curran, les atterra.

- Au départ, comment cela s'est-il engrené ? questionna leur supérieur. A la suite de quoi Curran vous a-t-il envoyés à l'Elins Corporation ? Les soupçons qu'il a soudain nourris à l'égard de cet ingénieur, il ne les a pas sucés de son pouce !

Les deux G-Men affichèrent des expressions perplexes. Mac Kinnon, le plus ancien, toussota et dit

- Curran nous a simplement demandé d'appréhender Baxter et de le tenir à l’œil pour qu'il ne fasse pas de bêtises. Il ne nous avait pas dit de lui signifier une inculpation quelconque. Le suspect devait être entendu par lui, sans plus.

- Ah ? fit Spalding, dérouté.

Mais Coplan était encore plus ébahi que lui. Ainsi, au Q. G. du F. B. I. de New York, personne ne savait que l'interpellation de Baxter avait été motivée par un coup de téléphone anonyme ?. Curran, qui avait reçu cet appel, n'en avait pas fait mention auprès de ses collègues... Il est vrai que le F. B. I. recevait des dizaines de communications de ce genre tous les jours, et qu'elles émanaient la plupart du temps de maniaques ou de fantaisistes.

Coplan fut tenté de jeter un peu de clarté dans cet imbroglio, et puis un démon intérieur l'en dissuada. L'idée de laisser Spalding se débrouiller tout seul lui plut. Après tout, c'était son affaire et il ne manquait pas d'éléments.

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais me rendre à mon hôtel, dit Coplan. Katz est en mesure de vous fournir tous les détails voulus sur cette bataille de Pineapple Street et je ne tiens pas à être mêlé officiellement, même en qualité de témoin, à cette tragique bagarre.

Spalding réfléchit en s'écrasant le nez.

- Dites-moi, monsieur Coplan, Curran ne vous aurait-il pas fait certaines confidences au sujet du cas d'Erwin Baxter pendant qu'il vous emmenait à Brooklyn ?

- Il m'en a touché un mot, bien sûr, admit Francis. Curran m'a dévoilé qu'il s'agissait, selon toute probabilité, d'une tentative d'espionnage, et qu'un témoin de première importance venait d'être abattu.

Spalding maugréa :

- Êtes-vous certain qu'il a employé le mot « témoin »?

- Parfaitement. Il ne croyait pas à la culpabilité de Baxter.

Mac Kinnon et Mallory confirmèrent, par un hochement de tête, qu'ils partageaient cette impression.

- Bien, conclut Spalding avec une nuance de regret. Si c'est tout ce que vous pouvez m'apprendre, je n'ai aucune raison de vous retenir davantage. Quand devez-vous partir pour Washington?

- Dans deux ou trois jours, vraisemblablement.

Spalding écrivit quelques mots sur un bloc-notes, puis il se leva pesamment pour signifier à son visiteur que ce dernier pouvait s'en aller.

Katz intervint :

- Dites, Coplan, est-ce qu'on pourrait se voir demain soir ?

- Volontiers. Venez m'attendre dans le hall de l'hôtel, nous dînerons ensemble. Au Sheraton ou ailleurs.

D'un signe de la main, Coplan prit congé des quatre agents fédéraux et sortit.

Un silence suivit son départ.

Puis Spalding déclara, en fixant sur Katz un regard insistant :
- Il m'a l'air d'un drôle de type, votre copain, non?
- Il l'est encore beaucoup plus que vous ne le croyez, chef, dit Katz.

A l'heure où Coplan quittait les locaux du F. B. I. et se mettait en quête d'un taxi pour se rendre à son hôtel de la Septième Avenue, dans un appartement de Manhattan, un quinquagénaire congestionné, sanglé dans un tuxedo d'une coupe impeccable, fumait un gros cigare en lorgnant une fille splendide qui semblait ne pas avoir de secrets pour lui.

Assise dans un fauteuil bas, nue si l'on exceptait son soutien-gorge et un ravissant porte-jarretelle bleu ciel, elle enfilait un premier bas en tendant droit devant elle, avec une magnifique impudeur, une jambe dont le galbe aurait fait rêver le plus blasé des metteurs en scène.

Brune, les traits faussement puérils, elle tirait légèrement la langue tout en déroulant son bas vers le haut de sa cuisse et accordait le plus grand soin à cette délicate opération.

L'homme qui lui faisait face, debout, ne la quittait pas des yeux, même quand il buvait une petite gorgée au ballon de cognac qu'il tenait dans sa main gauche. Mais ce n'était pas le visage de la fille qui le fascinait. Il contemplait sans vergogne la toison triangulaire qu'auréolait la dentelle du charmant accessoire féminin auquel venait se rattacher le bas.

- Vous ne dites rien, Chester, constata distraitement l'aguichante jeune femme en boutonnant l'une des jarretelles. Auriez-vous des ennuis, par hasard ?

Chester Kane déposa son cigare dans un cendrier, mit son verre sur un guéridon, vint vers son interlocutrice et la prit fermement aux épaules. Ses paumes en épousèrent les rondeurs, descendirent aux aisselles. Son regard était un peu trouble, et ce fut d'une voix enrouée qu'il murmura :

- Je vous admirais, chérie. Mais il est vrai que je suis préoccupé. J'attends un coup de téléphone qui doit me donner le résultat d'une affaire importante.

- Toujours vos affaires, prononça la fille sur un ton impatient. Allons, laissez-moi m'habiller.

Elle écarta du coude la main qui, appuyée sur le haut de sa cuisse, tentait de gagner le pli de l'aine, puis elle inséra son pied gauche dans le second bas. L'homme aurait mis ce mouvement à profit pour toucher ce qu'il convoitait si la sonnerie impérative du téléphone n'avait soudain dissipé son vertige. Il se retourna vivement, alla décrocher le récepteur.

- Chester Kane à l'appareil, annonça-t-il, de méchante humeur.

- Ici l'agence T. K., répondit une voix grinçante. Mr Kane, je vous avise que votre fils a quitté le pensionnat et que nous avons pris soin de lui comme vous nous l'aviez demandé. Nous devrons cependant vous réclamer un supplément d'honoraires assez élevé.

- Ah bon ? Et pourquoi donc ?

- Parce que certaines dépenses n'ont pas été couvertes par le forfait. Nous avons eu des difficultés.

- Trêve d'explications. Combien?

- Trois mille dollars.

Kane, interloqué, mit du temps à réagir.

- Trois mille dollars, répéta-t-il, le front plissé. Diable, il faudra que vous me donniez des justifications.

- Mille par employé, spécifia le correspondant, laconique. Vous connaissez nos conditions.

Il n'y avait pas à tergiverser.

- C'est entendu. Je vous ferai parvenir la somme par la voie habituelle, grommela Kane. Bonsoir.

Puis, le regard absent, il raccrocha.

Cette histoire lui coûtait passablement plus cher qu'il ne l'avait prévu. Enfin, si les désagréments se limitaient à une question d'argent, il n'y aurait pas trop lieu de se plaindre.

Kane. se retourna. Son amie, campée devant un miroir, offrait à sa vue d'adorables rondeurs qu'enserrait un slip diaphane..

Repris par l'envoûtement charnel que suscitait en lui le corps svelte et harmonieux de sa jeune maîtresse, Kane secoua ses appréhensions.

Tout compte fait, cette communication téléphonique qu'il venait d'avoir comportait une signification parallèle : le résultat escompté allait dépasser les prévisions les plus optimistes.

Kane s'approcha de la fille et, d'un geste gaillard, il enveloppa de la main un des globes provocants que moulait le slip.

- Bientôt prête ? s'enquit-il, la prunelle allumée.

D'un balancement des hanches, Dora se dégagea de cette emprise gourmande.

- Si vous continuez de me chipoter, je n'en finirai jamais, dit-elle. Êtes-vous satisfait de ce qu'on vous a dit ?

Kane alla reprendre son cigare et son verre d'alcool.

- Assez, convint-il.

CHAPITRE V

Le lendemain matin, à neuf heures, Francis Copias pénétra dans le gratte-ciel qui abritait les locaux de l'Elins Corporation.

Dans la salle d'accueil, il lut reçu par une secrétaire au physique banal, dotée de lunettes, et qui devait avoir entre vingt-deux et vingt-cinq ans.

- Me serait-il possible de voir Mr Donago ? lui demanda Coplan.

Elle le regarda comme si elle avait l'impression de l'avoir déjà rencontré antérieurement puis, la mine sérieuse, elle déclara que Mr Donago ne serait là que bien plus tard, comme à l'ordinaire.

Coplan s'en doutait et c'était, précisément pour cela qu'il était venu à la première heure..

- Dans ce cas, pourrais-je voir quelqu'un de compétent ? insista-t-il. Je suis étranger et ne dispose que de quelques heures à New York. Il me faudrait des renseignements sur les performances des calculatrices que vous vendez. En l'occurrence, ce sont les gros « computers » qui m'intéressent.

- Ah... Eh bien, je vais en référer à Mr Melrose. Si vous voulez vous asseoir ?

Coplan se carra dans un des clubs, se croisa les mains.

Il attendit quelques minutes, puis la secrétaire réapparut avec divers catalogues. Elle était suivie d'un homme au visage pointu, aux cheveux bruns clairsemés et dont les yeux étaient rendus globuleux par des lunettes de myope au verre très bombé.

- Melrose, se présenta-t-il d'une voix douce. Que puis-je pour vous, Sir ?

La secrétaire déposa ses catalogues sur une table basse et s'éclipsa discrètement.

Coplan, se prétendant un acquéreur éventuel, décrivit grosso modo les tâches que devrait accomplir le type d'ordinateur qu'il désirait. Il énonça assez d'exigences pour que Melrose crût avoir affaire à un acheteur important, posant des questions très techniques sur les mémoires qui étaient incorporées dans les machines de l'Elins.

Melrose consulta sa montre-bracelet.

- Un de mes collègues pourrait mieux vous documenter que moi sur ce point, avoua-t-il. Mais je ne sais s'il est là, je ne l'ai pas encore vu ce matin.

De loin, il s'adressa à. la secrétaire.

- Miss Saunders, Erwin vous a-t-il prévenu qu'il comptait s'absenter ce matin ?

- Non, Mr Baxter ne m'a rien dit, émit la dactylo après un instant de réticence. Melrose, ennuyé, demanda au visiteur :

- Êtes-vous vraiment pressé ? Sinon, je vous suggérerais de revenir dans une heure ou deux.

Coplan, qui n'avait nul besoin de prolonger cette conversation, s'extirpa de son fauteuil et dit en ramassant les catalogues :

- J'essaierai de faire un crochet par ici, si j'en ai la possibilité. A toutes fins utiles, j'emporte vos publications.

- Oui... Lisez-les entre-temps. Vous y trouverez déjà bon nombre de caractéristiques de nos derniers modèles.

- A bientôt, Mr Melrose.

Coplan se dirigea vers la porte, sortit.

Il longea le couloir, parvint devant les ascenseurs, pressa le bouton d'appel unique.

Il observa, sur les voyants lumineux placés au-dessus des battants coulissants, les mouvements des trois cabines qui desservaient le building.

L'une d'elles montait. Elle fit un arrêt au 25e niveau, reprit son escalade. Une ampoule verte s'éclaira et une note musicale retentit lorsqu'elle s'arrêta au 34e,

Les panneaux s'écartèrent. Plusieurs personnes débarquèrent, et Coplan eut une sensation désagréable en reconnaissant parmi elles Mac Kinnon. Il avait bien espéré, en venant peu après l'ouverture des bureaux, qu'une telle rencontre ne se produirait pas.

Le détective, apercevant l'émissaire français qu'il avait côtoyé la veille au soir dans le bureau de Spalding, ne sut trop quelle contenance adopter. Coplan le tira d'embarras en lui décernant un petit signe de tête.

Or, Mac Kinnon escortait un homme plus âgé, élégant, qui était fort probablement Donago, si l'on en jugeait par son allure autoritaire et, sa façon de précéder le policier.

Coplan s'engouffra dans la cabine, dont les portes se refermèrent silencieusement. L'instant d'après, il s'avisa qu'il avait dû se tromper de bouton car l'ascenseur le propulsait vers le haut. Déjà, le voyant intérieur indiquait 38, 39, 40... Et l'édifice ne comptait pas moins de 62 étages.

Philosophe, prenant son mal en patience, Coplan s'abandonna à ses réflexions. En somme, trois questions se posaient après le meurtre de l'ingénieur : Qui l'avait mis en vilaine posture ? Dans quel but l'avait-on fait ? Et pourquoi avait-on éliminé Baxter après son audition au F. B. I. ?

Il serait bien difficile, désormais, d'établir si c'était Baxter ou quelqu'un d'autre qui avait photographié clandestinement certains schémas du bureau d'étude de l'Elins. Dans la seconde hypothèse (celle que Coplan, comme Curran, tenait pour bonne) il existait donc une collusion entre un membre du haut personnel de l'Elins et le personnage que Baxter avait rencontré à Grand Central. En d'autres termes, Baxter avait été la victime d'un de ses collègues.

Arrivé au sommet du gratte-ciel, l'ascenseur entama la descente et fit de fréquents arrêts. Coplan n'accorda qu'un intérêt médiocre aux gens qui empruntaient la cabine : tous arboraient une impassibilité granitique.

Au rez-de-chaussée, Coplan se fraya un passage dans la foule et aboutit sur le trottoir. Là, il marqua un temps d'hésitation.

Il venait de voir le lieu de travail de l'ingénieur, ainsi que les trois personnes citées dans le rapport verbal de Mac Kinnon.

Pourquoi ne pas aller jeter un coup d'œil à la gare ? Elle n'était qu'à quelques minutes de marche, à Park Avenue.

Il s'y rendit, dévala les escaliers de marbre du hall, circula d'un bout à l'autre de la salle des guichets, avisa l'Information Desk.

C'était donc ici que tout avait commencé, la veille au matin.

A New York, il est de bon ton d'ignorer totalement son prochain. Les regards ne se croisent jamais, on s'effleure ou on se bouscule sans se dévisager. Mais ici, c'était encore plus remarquable qu'ailleurs. Un mur d'indifférence isolait chaque individu au sein de cette cohue. A cet égard, l'endroit avait été admirablement choisi : personne, parmi les usagers ou les employés de la gare qui s'étaient trouvés là, n'aurait été capable de se souvenir de Baxter ou de l'homme qui l'avait contacté.

Après une promenade circulaire, Coplan, méditatif, ressortit du grand hall. Débouchant dans la 42e Rue, il décida de prolonger sa balade jusqu'à Times Square, le cœur de la vie nocturne de Manhattan.

Chantiers, palissades, ouvriers casqués, enseignes lumineuses fonctionnant en plein jour comme de nuit, une vie trépidante animait le célèbre carrefour de Broadway, de la Septième Avenue et de la 42e Rue. Ses cinémas affichaient, sur de grands panneaux publicitaires, des programmes de films. Entre des bars et des restaurants, des librairies alternaient avec des magasins de radios et d'électrophones où, sur les vitrines, s'étalaient des enveloppes de disques parées de pin up suggestives. Ces disques de 33 tours recelaient chacun une dizaine de chansons grivoises, interprétées sur un décor sonore de soupirs profonds et de petits gémissements

allusifs, dont l'écoute était recommandée lors de « parties » réunissant des amis de deux sexes.

Pas de doute, New York avait quelque peu changé. Outre les kiosques à journaux, surchargés eux aussi de revues aux couvertures provocantes, il y avait les boutiques de « posters », avec leurs reproductions d'affiches en couleurs psychédéliques glorifiant des formes féminines aux courbes exagérées.

Coplan, gagné par la contagion de cet univers sensuel, s'immobilisa devant un bar d'où s'échappait une musique tonitruante. Un écriteau signalait qu'à partir de midi des « Go-go girls » se produisaient dans l'établissement.

Or, à cet instant, une idée bizarre vint se ficher dans l'esprit de Coplan comme une flèche dans un tronc d'arbre. Il venait de réaliser que, s'il ne s'occupait pas lui-même de cette affaire de l'Elins Corporation, un second meurtre allait être commis.

Repoussant sa manche sur son poignet, il consulta sa montre : onze heure et demie. Il n'entra pas dans le bar, continua de marcher jusqu'à un drugstore. Là, il regarda l'un des catalogues que lui avait remis la secrétaire, nota mentalement le numéro de téléphone de l'Elins. Après quoi, s'étant muni de monnaie, il pénétra dans une cabine et forma cet indicatif.

Une voix féminine se fit entendre au bout du fil.

- Je voudrais parler à miss Saunders, dit Coplan.

- C'est moi-même.

Coplan revit en pensée le visage sérieux de la jeune femme, avec ses lunettes à monture d'écaille qui en aggravaient l'austérité.

- Vous souvenez-vous de moi ? Je suis le gentleman qui est venu vous voir ce matin à neuf heures et qui a eu un entretien avec Mr Melrose.

- Oui, je vois.

- Je ne pourrai pas revenir chez vous comme j'en avais l'intention mais j'aimerais, si possible, vous rencontrer à midi, car je prends l'avion de Washington aussitôt après le déjeuner. J'ai fixé mon choix sur un de vos modèles et je voudrais vous passer commande.

Soit que la fille fût déconcertée par cette procédure inhabituelle, soit qu'elle soupçonnât que la proposition de son correspondant

déguisait une arrière-pensée, elle prit un temps de réflexion.
Puis, dans le doute, elle répondit :
- Où faudrait-il vous rencontrer ?
Coplan appuya plus fort l'écouteur contre son oreille, se boucha l'autre et dit d'une voix naturelle :
- Mettons... à midi un quart devant l'Information Desk du hall de Grand Central ?
- Très bien, Sir. J'y serai.
- Merci, miss Saunders. A bientôt.
Coplan raccrocha, alla boire un jus d'orange au milk-bar, acheta des comprimés sédatifs au rayon pharmacie, quitta ensuite le magasin et reprit à pied le chemin de Park Avenue.
L'horloge marquait midi dix quand il descendit le large escalier de marbre. Il traversa le hall en oblique et s'adossa à l'un des énormes piliers carrés qui supportent la voûte.
Deux ou trois minutes plus tard, il distingua la silhouette de Molly Saunders parmi les gens qui empruntaient le vaste escalier.
Elle avait l'allure parfaitement banale de milliers d'employées qui, à cette heure, vont prendre un lunch frugal aux alentours de la firme où elles travaillent. Vêtue d'un tailleur vert olive, chaussée de souliers beiges à talons moyens, il y avait quelque chose de mièvre et de timide dans son attitude. Son visage quelconque, au teint brouillé, n'avait qu'une particularité notable : une bouche bien faite, aux lèvres sensitives, rehaussées d'un rose nacré.
Mais Coplan ne concentra pas toute son attention sur la jeune femme. Il s'était placé de telle sorte qu'elle ne pût l'apercevoir d'emblée, alors que lui pouvait s'assurer si elle n'était pas suivie.
Il attendit qu'elle se fût approchée du comptoir des renseignements et, quand il eut acquis la conviction qu'elle n'était pas tenue à l’œil par un agent du F. B. I., il avança vers elle, lui toucha le bras.
Elle se détourna vivement vers lui.
- Je suis heureux de vous voir, Miss Saunders, dit Coplan tout en arborant un sourire qui, généralement, faisait fondre les préventions des demoiselles les plus revêches.

Les traits de la secrétaire se détendirent, bien qu'un peu de gêne persistât dans son regard.

Cet endroit ne se prête guère à des tractations commerciales, reprit Francis. De plus, je ne voudrais pas vous priver de déjeuner. Si nous allions au buffet de la gare ?

Elle fit un signe d'acquiescement et Coplan, la tenant familièrement par le bras, entreprit de la guider à travers la foule.

Ils parvinrent au restaurant, moins fréquenté que les divers snack-bars, et ils purent occuper un box vacant où ils prirent place l'un en face de l'autre.

Il y eut un instant de silence. Visiblement, Molly Saunders ne savait quelle contenance adopter. Un maître d'hôtel vint prendre la commande, ce qui créa une diversion.

Ensuite, Coplan, les deux coudes sur la table et les mains jointes, articula

- Je dois vous faire un aveu, miss Saunders. Mon but, en vous priant de venir, n'était pas de vous commander un ordinateur. Mais je présume que vous vous en doutiez ?

Elle baissa les yeux, demeura inexpressive, ne fit ni oui ni non.

Coplan poursuivit à mi-voix :

- Je ne songe pas davantage à vous faire des propositions malhonnêtes, tranquillisez-vous. Il y a simplement un point que je voudrais éclaircir, sans que cela vous nuise en aucune manière.

La secrétaire leva vers lui un regard intrigué, vaguement craintif. La bonhomie que reflétaient les traits de Coplan l'apaisa. Elle murmura :

- Vous êtes bien mystérieux... En quoi puis-je donc vous être utile ?

- En me disant la vérité, miss Saunders. Comment avez-vous été amenée à photographier certains documents techniques de l'Elins ?

Médusée, les yeux agrandis, la jeune femme contempla son interlocuteur avec effarement. Coplan lui saisit le poignet, sur la table, et ajouta :

- Je ne vous veux aucun mal, croyez-moi, mais il m'est indispensable d'être édifié là-dessus. Calmez-vous, bavardons à

cœur ouvert dans votre propre intérêt. Et surtout, n'essayez pas de nier. Expliquez-moi comment cela s'est passé.

Molly Saunders ne tenta pas de dégager son poignet. Toutefois, les lèvres frémissantes comme si elle allait pleurer, elle rabaissa les yeux sans mot dire, le front pâle.

A cet instant survint un garçon qui déposa une corbeille de pain, une soucoupe garnie de petits emballages de beurre et deux verres d'eau glacée. Il repartit alors pour chercher les salades de chou cru émincé qui figuraient sur la commande.

Cet intermède avait permis à la secrétaire de récupérer son sang-froid. Maussade, elle dit à voix basse.:

- Est-ce une mauvaise plaisanterie ou quoi ? Je crois que je ferais mieux de regagner le bureau, mister...

La pression de la main de Coplan s'alourdit.

- Une seconde, voulez-vous, prononça-t-il sur un ton nettement moins, affable. Vous étiez là quand les inspecteurs du F. B. I. sont venus arrêter Baxter, hier matin. On a trouvé sur lui des microfilms compromettants qu'il prétend avoir reçus d'un inconnu et, si étrange que cela puisse paraître, la police fédérale a accepté sa version car, des quatre personnes qui ont normalement accès à ces documents, il était le moins susceptible de risquer sa situation dans une aventure, pareille. Restent Mr Donago, Melrose et vous. Le premier est hors de cause, naturellement. Cette histoire va lui causer un préjudice grave, et peut-être le priver de commandes gouvernementales. Melrose a l'âme sereine du parfait innocent : il s'étonne de l'absence de Baxter, ignorant que celui-ci est sous les verrous. Vous ne lui avez donc rien dit ? Pourquoi ?

Molly Saunders se mordilla la lèvre inférieure. Ses cheveux brun foncé, longs et lisses, dissimulaient une moitié de son visage quand elle penchait la tête. Le raisonnement de Coplan ne la fit pas sortir de son mutisme, mais elle n'essaya plus de s'esquiver.

Coplan lui libéra le poignet parce que le garçon apportait les bols de salade et un flacon de sauce Ketchup, un coca-cola et une bière.

- Écoutez, dit encore Francis lorsque le serveur se fut éloigné. Je n'appartiens pas à la police et je n'ai pas d'attaches avec le F. B. I. J'ai des raisons personnelles de vouloir élucider comment on a pu

photographier ces plans. Dites-moi .ce que vous savez. Après, vous ne me reverrez jamais plus.

La jeune femme soupira, se mit à manger distraitement comme si elle n'avait eu personne en face d'elle.

La moutarde commençait à monter au nez de Coplan. Cette obstination à faire la sourde oreille, en dépit des arguments qu'il développait, traduisait-elle une mentalité bornée ou un conflit intérieur difficile à résoudre ?

A bout de patience, il déclara d'une voix contenue

- Très bien. Maintenant, je vais vous révêler le dessous des cartes. Baxter est mort. Il a été abattu ce matin à Brooklyn. Ceci va inciter le F. B. I. à mener rudement son enquête à l'Elins pour découvrir qui avait pris ces clichés, car Baxter avait été arrêté sur la foi d'une dénonciation anonyme. Mais comme l'auteur de cette dénonciation ne voudra pas courir le risque d'être trahi par vous, *il va vous Liquider à votre tour*, et très vite. Vous saisissez ?

Blême, Molly Saunders cessa de mastiquer. Puis deux larmes perlèrent au coin de ses eux et coulèrent sur ses joues.

CHAPITRE VI

Le garçon qui vint enlever les bols de salade peine entamés constata in petto, avec une satisfaction grinçante, que la querelle du couple prenait vilaine tournure.

Il déposa deux hamburgers garnis de frites devant ses clients tout en évaluant à une contre cinq leurs chances de réconciliation. Cette fille insignifiante ne pouvait convenir à un gars qui devait les tomber toutes...

Coplan, sans le savoir, étayait la conviction du garçon : il se désintéressait ostensiblement de sa compagne et il attaqua son steak avec un appétit que ne semblaient pas avoir entamé les larmes de sa compagne.

Molly avait ôté ses lunettes pour se tamponner les yeux avec un Kleenex. Elle reniflait par saccades et appliquait parfois le mouchoir

sur sa bouche pour en masquer le tremblement.

Après avoir avalé quelques bouchées, Francis enchaîna :

- Remarquez que je ne vous oblige pas à parler, que je ne vous menace pas. Je m'étais dit que je pourrais peut-être vous tirer d'affaire en vous évitant, soit de mourir, soit d'être incarcérée. Mais si vous préférez vous taire, ça vous regarde. Quand nous aurons terminé ce repas, je réglerai l'addition et je m'en irai. Et puis bonsoir.

En proie à une nervosité incontrôlable Molly but un peu d'eau glacée. Elle inspira à deux ou trois reprises, repoussa son assiette dont l'odeur l'écœurait. Puis, à nouveau, elle considéra Coplan.

- Je ne l'ai fait qu'une fois, chuchota-t-elle. Une seule fois.

- Je m'en doute, assura-t-il. Ces plans, on ne voulait pas les dérober. Les clichés ne devaient servir qu'à compromettre Baxter. Si on avait réellement visé les secrets de fabrication des ordinateurs de l'Elins, il eût été beaucoup plus facile, et plus prudent, de les demander à l'ingénieur, qui était une proie toute désignée pour un chantage. Quand avez-vous pris ces photos?

- Il y a six mois environ.

Il continua de manger, à son aise, apparemment plus absorbé par sa viande et ses frites que par son interlocutrice.

- Qui vous l'avait demandé ? s'enquit-il négligemment.

- Un homme...

Elle s'interrompit, les traits vacillants, les paupières humides.

- Détendez-vous, conseilla Francis. Buvez encore.

Elle obéit, puis elle s'accouda à la table et plaça ses mains entrelacées devant le bas de son visage. Enfin, estimant qu'elle pourrait s'exprimer en surmontant son désarroi, elle reprit :

- J'avais fait la connaissance d'un homme d'une cinquantaine d'années, très aimable, correct... Vous savez, je vis seule à New York et je ne sais si vous avez une idée de ce que cela représente pour une femme. On se sent perdue, inutile. Mais, d'un autre côté, j'ai toujours eu peur de me lier avec un garçon de mon âge. Ils ont de drôles d'idées sur l'amour et ne pensent qu'au sexe. Enfin, cet homme là m'avait inspiré confiance. Un jour, évidemment, il m'a invitée à prendre un drink en tète à tête et, je n'ai pas refusé.

Molly chipota du bout des doigts un morceau de pain. La suite de ses confidences devenait plus difficile à raconter.

- Il m'a reçue dans un bel appartement... Je n'étais pas craintive, m'étant dit que, tôt ou tard, il ferait de moi sa maîtresse. Bref, cela s'est produit ce jour-là. Et pendant que nous... pendant euh, que nous étions sur le lit, un flash a illuminé la pièce. On nous avait photographiés. Je croyais que Chester (c'est ainsi qu'il s'appelle) allait bondir, faire du scandale, mais il s'est mis à rire. Moi, complètement nue, je ne savais où me cacher. Alors, la porte de la chambre s'est ouverte et un type est entré. Je ne l'avais jamais vu auparavant : un grand mince, blond, qui devait avoir environ trente ans.

Coplan cilla. Cela répondait trait pour trait au signalement du nommé Howard... Il se garda pourtant d'interrompre la jeune femme qui, avec plus de confusion encore, poursuivit son récit en baissant le ton :

- Cet individu avait un appareil muni d'un flash électronique. Il l'a déposé sur un fauteuil et puis il a commencé à se déshabiller. Chester le regardait faire sans broncher. L'autre rigolait cyniquement. J'ai voulu fuir mais Chester m'a rattrapée. Il m'a renversée sur le lit et m'a immobilisée avec une force peu commune. En souriant, il m'a dit : « *Ne te débats pas, petite. On ne va pas te faire de mal, au contraire*... » J'ai essayé de le mordre, de lui donner des coups de pied. Ils ont ricané de plus belle. L'autre s'est approché de moi et...

- Et Chester a pris une seconde photo, compléta Coplan. Ensuite, ils vous ont menacée d'envoyer des épreuves à Mr Donago si vous ne leur procuriez pas quelques clichés des documents qui se trouvaient dans le coffre. Ne vous frappez pas, c'est une manœuvre classique dans un certain monde... Aux mains de ces salauds, vous étiez sans défense.

Maintenant, elle avait du rose aux joues. Le souvenir de cette scène lui avait fait monter une bouffée de chaleur au visage.

Francis questionna :

- Avez-vous entendu parler le complice de Chester ?

Elle acquiesça :

- Oui, et je suis sûre que c'était un étranger. Il avait un accent mais je ne pourrais dire lequel.

- Et ensuite, avez-vous revu ces deux crapules?

- Une seule fois : le jour où je leur ai remis les microfilms. En échange, ils m'ont donné les négatifs... après m'avoir fait subir à nouveau leurs violences,

Coplan posa sur elle un regard incertain. Il s'abstint de lui dire qu'en réalité on l'avait doublement dupée, car jamais ces deux maîtres chanteurs n'auraient fait usage de photos sur lesquelles ils figuraient eux-mêmes.

Pour une fille telle que Molly, perdre sa place eût été un drame. Psychologiquement ils avaient bien préparé leur coup.

- Vous n'auriez pas conservé ces négatifs, par hasard ? s'enquit Francis. Ne croyez pas à une curiosité malsaine de ma part mais cela me permettrait d'avoir quelques indications supplémentaires sur le physique de ces deux personnages.

La secrétaire lui décocha un coup d'œil oblique, marmonna :

- Vous pensez bien que j'ai déchiré ces horreurs... Depuis, je n'ai plus jamais autorisé un homme à m'adresser la parole.

Cette triste expérience avait dû la traumatiser, en effet.

- Comment était-il, ce Chester?

Elle eut un demi-sourire acrimonieux.

- Oh, il avait l'air très respectable. Des cheveux blancs, le teint couperosé, une taille un peu, inférieure à la vôtre. Tout à fait le type de businessman.

- Il n'avait pas d'accent, lui ?

- Non. Je crois que c'est un vrai New-Yorkais.

- Dans quelles circonstances des relations s'étaient-elles établies entre lui et vous ?

Molly, embarrassée, avoua :

- Eh bien... A peu près de la même manière que ceci. Il était venu à l'Elins Corporation pour se documenter sur nos ordinateurs.

Coplan déposa son couvert dans son assiette vide, but d'un trait son verre de bière puis demanda :

- Où habitez-vous, miss Saunders ?

Elle le scruta de son regard de myope. Untsown, au 82 de la 127e Rue. Soudain, elle se rendit compte que le temps passait. Elle abaissa les yeux vers sa montre-bracelet : il était une heure dix.

- Je dois m'en aller, dit-elle. Nous n'avons qu'une coupure d'une heure pour déjeuner. Coplan haussa les épaules.

- Il n'est plus question de retourner à l'Elins voyons. Je parie que les Fédéraux vous attendent déjà là-bas.

- Mais alors, que vais-je faire ? Elle semblait paniquée à l'idée de ne pas se rendre à son travail.

- Vous ne pouvez pas davantage rentrer chez vous, miss Saunders. Ce que je vous ai dit tout à l'heure est très sérieux. Votre vie est en danger, croyez-moi. Ne connaissez-vous personne chez qui vous pourriez chercher refuge pendant quelques jours ?

- Non... Je n'ai ni parents ni amis à New York. Et puis, comment voulez-vous que j'aille loger ailleurs ? Je n'ai ni linge ni vêtements ni argent.

- Ne vous attardez pas sur ces bagatelles. La seule chose qui importe, c'est de vous mettre à l'abri. J'irai prendre à votre domicile ce qui vous est nécessaire. Quant à l'argent, ne vous tracassez pas : je pourvoirai à vos frais. L'essentiel, à présent, est de déterminer l'endroit où vous allez vous cacher.

Elle secoua la tête, accablée.

- C'est impossible. Que deviendrai-je si je perds mon emploi ?

- Mais il est perdu, d'ores et déjà ! Et vous n'aurez une chance de le récupérer que si vous restez vivante; mettez-vous cela dans la cervelle, bon sang.

Totalement désemparée, elle ouvrit son sac à main pour se regarder dans le petit miroir et effacer les traces qu'avaient laissées ses larmes.

- Je ne sais pas, souffla-t-elle. Conseillez-moi.

Le garçon surgit à l'angle du box, montrant la carte des desserts. L'assiette intacte de la jeune femme attestait qu'elle n'y avait pas touché.

- Deux cafés, dit Coplan. Puis, à Molly :

- Combien de temps faut-il pour aller d'ici chez vous et en revenir ?

- Par le subway, environ une heure.

- Bien ! Confiez-moi la clé de votre appartement. Je vais faire un saut chez vous et ramener tout ce dont vous aurez besoin. Attendez-moi ici, c'est plus sûr. Ensuite, je vous emmènerai à mon hôtel.

Bien que subjuguée par son autorité, la jeune femme objecta :

- A votre hôtel ? Vous voulez que je vous accompagne et je ne sais même pas qui vous êtes.

Ce fut au tour de Coplan de faire un retour sur lui-même. Au fond, il était bel et bien en train de s'embarquer dans une histoire qui pouvait lui attirer pas mal de soucis, et cela pour les beaux yeux de cette fille un peu sotte, sans discernement ni caractère?

Dans la situation où elle se trouvait, il ne pouvait cependant pas l'abandonner. Après le langage qu'il lui avait tenu, c’eût été une lâcheté.

- Je m'appelle Coplan, dit-il. Je ne suis pas Américain. Mes occupations ne me font pas un devoir de secourir les jeunes filles en détresse, mais je ne veux pas qu'il vous arrive malheur.

Non sans répugnance, Molly Saunders fouilla dans son sac pour en retirer une, clé Yale. Elle la tendit à Francis, qui la glissa dans sa poche.

Il prit ensuite son portefeuille, y préleva un billet de dix dollars qu'il mit sur la table.

- Tâchez quand même de manger quelque chose, suggéra-t-il. Ne bougez pas d'ici et, surtout, ne téléphonez à personne. Je reviendrai le plus vite possible.

Sur le point de se lever, il se ravisa et s'enquit

- Avez-vous- informé quelqu'un, à l'Elins Corporation, que vous deviez me rencontrer ici ?

- Non... Mr Donago était en conférence et il m'avait donné l'ordre de ne le déranger sous aucun prétexte.

Bien sûr. Mac Kinnon était avec lui.

- Êtes-vous certaine de n'en avoir parlé à personne d'autre ? A Melrose, notamment ?

- Il avait été appelé aussi chez le directeur.

- Okay. Maintenant, ne vous faites plus de soucis. Patientez. sagement.

Il quitta la table, mi-satisfait, mi-mécontent d'avoir assumé de nouvelles responsabilités.

Molly Saunders le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût franchi la porte du restaurant. Avait-elle eu raison de se confier à cet inconnu ? En tout état de cause, ce ne pouvait être pire, pour elle, que d'être interrogée par le F. B. I.

Vingt-cinq minutes plus tard, Coplan émergea d'une bouche de métro au coin de Lexington Avenue et de la 125° Rue est.

Ayant remonté l'avenue, il obliqua sur la gauche après le second bloc d'immeubles et parvint bientôt devant un édifice gris, haut de six étages, à l'architecture affligeante : du solide, mais fonctionnel et rébarbatif. A loyer modéré, social.

Francis pénétra dans le vestibule. D'après les indications des boîtes aux lettres, la secrétaire avait son logement au quatrième.

L'ascenseur, portes ouvertes, attendait.

Lorsqu'il eut atteint l'étage, Coplan localisa l'appartement. Il introduisit la Yale dans la serrure, ouvrit et entra.

Le deux pièces-cuisine-salle de bains était plus confortable et plus propre qu'on ne l'aurait supposé en voyant la bâtisse. Il était assez typique du style de vie américain, avec ses meubles en beau bois clair aux angles arrondis, sa moquette bleue et ses fauteuils aux lignes agréables, le tout dénué de personnalité mais formant un ensemble plaisant.

Coplan se mit en quête d'une valise. Il en dénicha deux sur les planches supérieures d'un placard. Elles étaient un peu anciennes et démodées pour le Park Sheraton mais, baste, ceci était tout à fait secondaire en l'occurrence. Il les amena dans le living afin de les remplir.

Dans une commode de la chambre à coucher, il sélectionna de la lingerie; la sûreté de son choix prouva qu'il avait, bien qu'étant célibataire, des notions très précises sur les nécessités vestimentaires d'une femme.

Combinaisons, culottes, bas et mouchoirs s'empilèrent rapidement dans la plus petite des valises. Il y joignit une robe de chambre en nylon, deux chemises de nuit, une paire de mules dans un sachet en plastique, des gants de toilettes, un soutien-gorge qui

séchait dans la salle de bains, puis des accessoires d'usage courant.

L'autre valise reçut une jupe, trois corsages, deux robes, un imperméable, deux paires de chaussures. Francis s'aperçut alors qu'il pouvait aisément loger le tout dans un seul bagage, et il rangea différemment son butin.

Ceci fait, il promena un regard circulaire pour s'assurer qu'il n'oubliait aucun objet indispensable.

Ses yeux repérèrent un portrait de Molly, la seule photo qui était exposée dans l'appartement. Il prit le cadre pour contempler de plus près ce visage mélancolique, indéchiffrable; et il se demanda pourquoi Molly avait eu le désir de s'offrir une image d'elle-même.

Par association d'idées, il songea aux autres photos dont elle lui avait parlé et qu'elle affirmait avoir détruites.

Il n'en était pas convaincu. Si pénible qu'eût été pour elle l'agression dont elle avait été l'objet, cette regrettable aventure n'en avait pas moins rompu la monotonie de son existence. Il est des souvenirs qu'on ressasse avec une sombre délectation, surtout quand le cœur et l'esprit sont vacants. De plus, les femmes ont un mal fou à se défaire de quoi que ce soit.

Coplan, fort de cette croyance, se livra à une fouille en règle. Il n'eut d'ailleurs pas à chercher longtemps : les pellicules étaient serrées entre les pages d'un livre, avec deux épreuves qu'on en avait tirées en format carte postale.

Évidemment, il était compréhensible que Molly Saunders eût été terrorisée à la pensée que ces photos pussent être vues par des tiers, et en particulier par son patron.

Sur la première, elle était étalée sous un homme qu'elle tenait embrassé. Si on la reconnaissait parfaitement, il n'en était pas de même pour son partenaire. Celui-ci, de dos, avait cependant une coiffure caractéristique : des cheveux blancs frisottants, séparés par une raie sur le côté de la tête. Le nommé Chester, vraisemblablement.

L'autre épreuve était un peu plus instructive. Molly, aux prises avec un individu dont le masque révélait une satisfaction sardonique, gisait les bras écartés et les yeux clos. Mais ici le personnage se

présentait de profil, et un bon agrandissement révélerait les plus infimes détails de sa physionomie.

Était-ce réellement l'homme qui avait refilé les microfilms à Baxter ?

Coplan scruta l'image avec plus d'intensité. Oui, il était blond, mince et musclé. Arc-bouté sur ses mains, le buste détaché de celui de la fille, il abusait d'elle avec une ardeur qu'accusait le creusement de ses reins.

Molly Saunders, nue, avait de plus jolies formes qu'on ne l'aurait imaginé en la voyant tout habillée. Ses petits seins juvéniles se dressaient fermement bien qu'elle fût étendue, et son visage, privé de ses lunettes, acquérait une finesse imprévisible.

Peut-être s'était-elle débattue avant de succomber à l'étreinte de son agresseur, mais là, il était indéniable qu'elle ne lui opposait plus qu'une résistance passive... Les bras en croix, le menton sur l'épaule, et la bouche entrouverte, elle n'avait pas sur son visage une expression douloureuse ou une crispation qui eût trahi son dégoût. Elle subissait, avec une indifférence fataliste qu'on eût presque pu qualifier de complaisante, un viol qu'on devinait impétueux.

Méditatif, Coplan se pétrit le menton. La peur peut rendre une femme complètement inerte, dans de telles circonstances, et abolir en elle toute espèce de réaction.

Il inséra négatifs et photos dans sa poche intérieure, d'une part pour ne pas laisser traîner ces indices plus que gênants, et de l'autre pour extraire le maximum d'informations de ces clichés en vue de l'identification ultérieure des deux gredins.

Il revint alors vers la valise, en rabattit le couvercle et les verrouillages de fermeture. Il la saisit par la poignée, de la main gauche, et se dirigea vers la porte palière, qu'il ouvrit.

Son saisissement ne fut pas moindre que celui des deux hommes avec lesquels il se trouva nez à nez.

Bandits ou détectives fédéraux ?

En une fraction de seconde, Coplan réalisa que les deux éventualités étaient aussi fâcheuses l'une que l'autre. Quant aux

deux arrivants, ils ne surent pas davantage à qui ils avaient affaire et se demandèrent même s'ils ne s'étaient pas trompés de porte.

Non, ces individus ne pouvaient appartenir au F. B. I. Les Fédéraux, attendant Molly dans les bureaux de l'Elins, ne seraient pas venus chez elle avant de l'avoir entendue.

L'un des hommes ouvrit la bouche pour maugréer une question.

Les traits figés de Coplan ne traduisirent nullement la décision qu'il venait de prendre. Tout en regardant fixement son interlocuteur il laissa tomber la valise puis, son poing partant comme une flèche, alla percuter la face de l'autre quidam..

Négligeant aussitôt celui-ci, Francis empoigna l'autre par les revers de son veston et lui décerna un coup de tête en pleine figure et le gratifia par surcroît d'un coup de genou dans le bas-ventre, après quoi il le relâcha.

Mais le bénéficiaire de la première attaque, vacillant, étourdi, repassa quand même à l'offensive. Il expédia, avec une rotation du torse, un crochet qui visait la mâchoire de Francis. Celui-ci esquiva en se baissant et, simultanément, il agrippa le bas du pantalon de son adversaire, bloqua l'élan de ce dernier en fonçant en avant, la tête la première, dans son estomac. Violemment rejeté en arrière, l'homme dégringola sur les fesses, acheva de basculer. Son crâne heurta le dallage avec un bruit sourd.

Débarrassé de cet antagoniste, Coplan se tourna vers le second, lequel, assis par terre et la figure en sang, s'efforçait de dégainer une arme.

Coplan lui sauta dessus, ses talons visant les joues du type. Sa décharge musculaire fut telle que sa victime fut projetée sur le dos aussi brutalement que si elle avait été frappée par le pare-chocs d'une voiture. Lessivé.

Plus à l'aise, Francis respira en observant les deux truands inanimés, mais qui n'allaient probablement pas tarder à revenir à eux.

L'algarade s'était déroulée sans un éclat de voix et ne semblait pas avoir troublé les locataires de l'immeuble. La plupart d'entre eux devaient d'ailleurs être absents à cette heure.

Coplan traîna successivement les deux hommes à l'intérieur de l'appartement, subtilisa leurs revolvers et s'assura, en les fouillant, qu'ils n'étaient pas porteurs d'insignes de la police municipale. Non, ces inconnus n'avaient rien de commun avec des inspecteurs. Leur arme n'était d'ailleurs pas d'un modèle réglementaire.

Dans ce cas...

Francis leur assena encore sur la caboche un bon coup de crosse, afin de prolonger leur anesthésie, puis il les délesta de leur portefeuille, à toutes fins utiles. Il ôta les balles des barillets des deux revolvers et laissa ceux-ci sur la moquette, alla arracher le fil du téléphone, essuya enfin ses mains à son mouchoir en promenant les yeux sur les types affalés.

Il aurait parié à cent contre un que ces individus étaient venus chercher les photos qu'il s'était approprié. A moins qu'ils n'eussent eu l'intention d'attendre Molly Saunders pour la réduire définitivement au silence...

Il rajusta sa cravate, regarda sa montre. Elle indiquait trois heures, déjà !

Ce qu'il avait redouté s'était produit, mais plus vite qu'il ne l'avait prévu.

Il se dirigea vers l'entrée, ramassa la valise, sortit et referma à clé.

Parvenu dans la rue, il regagna d'un bon pas la station de métro, se disant qu'un taxi ne le ramènerait pas plus vite à la gare de Grand Central.

Pendant le trajet en subway, il se demanda s'il devait informer Molly Saunders de la bagarre qu'il venait d'avoir chez elle.

Il n'avait toujours pas pris position quand il pénétra dans le restaurant. Mais un frémissement lui parcourut la nuque quand il constata que la jeune fille n'était plus assise sur la banquette où il l'avait laissée.

CHAPITRE VII

Par vitesse acquise, mais les jambes subitement molles, Coplan se rendit à la table qu'il avait occupée et se glissa sur la banquette, en face de la place vide. De l'incrédulité flottait dans son esprit.

Molly s'était-elle absentée quelques minutes pour aller aux toilettes? Ou bien, lasse d'attendre, était-elle allée acheter un magazine à l'une des book-shops du hall ?

La table, en tout cas, était dégarnie. Coplan patienta.

Un garçon, le même qui les avait servis au paravant, s'approcha.

- Donnez-moi un café, dit Francis, soucieux.

Puis, désignant du menton la banquette vacante en face de lui, il demanda :

- La jeune femme qui était là n'a-t-elle pas laissé de message avant de partir?

- Non, elle ne m'a rien dit.

- Il y a combien de temps qu'elle a quitté la salle ?

Boh... sûrement plus d'une bonne heure. Elle n'est pas restée longtemps après votre départ.

- Merci.

Demeuré seul, Copiait échafauda des hypothèses. Une appréhension grandissante s'infiltrait en lui.

En somme, il n'y avait que deux possibilités : ou bien Molly Saunders, bravant les risques, était retournée à l'Elins Corporation, ou bien, affolée, elle s'était enfuie en songeant à mettre fin à ses jours.

Les deux perspectives étaient également réfrigérantes. Si, cuisinée par les agents du F. B. I., Molly finissait par raconter tout, Coplan se trouverait dans de beaux draps ! Cela lui vaudrait, au strict minimum, une entrevue des plus orageuses avec l'aimable Spalding.

Dans l'autre cas, les bonnes intentions de Francis à l'égard de la jeune femme auraient eu un résultat diamétralement opposé à celui qu'il espérait.

Exaspéré par la disparition de la secrétaire, il eut un moment la tentation de sauter dans un taxi et de filer au siège de la Police Fédérale pour déballer tout et confesser son erreur.

Mais il se ressaisit promptement, ayant évalué les conséquences proches et lointaines d'une telle démarche.

Il grilla deux cigarettes puis, renonçant à l'espoir de voir réapparaître la jeune femme, il vida son café d'un trait, prit le ticket pour aller payer à la caisse.

Que faire à présent de la valise ?

Coplan jugea que le mieux était de la confier à la consigne de la gare. En se dirigeant vers l'entrepôt des bagages, il regarda cependant de part et d'autre, à tout hasard, mais il fut évidemment déçu car il n'aperçut pas la silhouette de Molly dans la foule.

Lorsqu'il eut remis la valise au préposé, il inséra le bulletin de consigne dans son portefeuille et se résigna à regagner son hôtel.

A nouveau, il emprunta la 42e Rue jusqu'à Times Square, remonta la Septième Avenue en haut de laquelle s'élevait le Park Sheraton, non loin de Central Park.

Au cours de cette promenade, il fut constamment harcelé par la cascade d'événements auxquels il avait été mêlé depuis vingt-quatre heures. L'obligeance de Curran l'avait entraîné loin...

Préoccupé, Francis pénétra dans le hall de l'hôtel après avoir débouché d'un couloir intérieur bordé de boutiques. Une vraie ruche, ce caravansérail de 1 600 chambres, à côté duquel on édifiait un second building qui en doublerait la capacité. Hindous, Japonais, couples d'Américains et hôtesses de l'air de plusieurs compagnies stationnaient devant les trois ascenseurs.

Coplan s'adjoignit à un groupe qui s'enfournait dans l'une des vastes cabines, monta au 16°.

Arrivé dans sa chambre, il commença par décrocher le téléphone et forma le numéro de l'Elins Corporation.

Quand il eut la communication, il demanda : Pourrais-je parler à miss Saunders?

- Elle n'est pas ici en ce moment, répondit une grosse voix que Francis reconnut comme étant celle de Mac Kinnon. A qui ai-je l'honneur?

- Je suis un de vos clients, dit Coplan. Je rappellerai plus tard.

Et il reposa le combiné.

Où donc pouvait errer la malheureuse Molly ? Elle n'avait même pas la clé de son propre appartement et ignorait où logeait l'homme qui avait enlevé son linge et ses vêtements !

L'ambiance luxueuse de la chambre, son confort et son éclairage discret n'atténuèrent pas la morosité de Coplan.

Il se versa une rasade de whisky de la bouteille plate qu'il emportait toujours lors de ses voyages, et ceci lui rappela le rendez-vous qu'il avait dans la soirée avec Katz, solide buveur devant l'Éternel.

Peut-être obtiendrait-il de lui des indications intéressantes sur les enquêtes en cours.

Après avoir ingurgité une gorgée de scotch, Francis entreprit de faire l'inventaire de ce qu'il avait subtilisé aux deux visiteurs chez Molly.

Leurs portefeuilles ne contenaient pas de pièce d'identité, ni de cartes de visite. Uniquement de l'argent, quelques dizaines de dollars. Prudents, les gars.

Coplan, déprimé, se reprocha de n'avoir pas interrogé un de ces types, qui devaient certainement avoir partie liée avec Chester et Howard.

Décidément, rien n'avait marché correctement depuis le matin.

Pourquoi, en définitive, Molly Saunders s'était-elle sauvée ?...

A huit heures du soir, Coplan redescendit dans le hall. Rasé de frais, vêtu d'un complet bleu foncé, une cigarette aux lèvres et une main dans la poche, il paraissait exempt de tout souci.

Il se promena dans le hall, dévisageant les personnes qui se reposaient dans les fauteuils de velours ou sur les longs canapés.

Katz, assis devant une table basse, avait pris l'un des magazines destinés à la Clientèle et il lisait un article intitulé : « *Vous devez vaincre l'embonpoint*. »

Ses pas amortis par le tapis, Coplan s'approcha de lui et lui tapota l'épaule :

- Hey, amigo.

L'interpellé leva vers lui sa bonne face poupine qu'éclairait un sourire.

- Hey, Cop.

Il dut s'appuyer sur les accoudoirs pour extraire la lourde masse de ce siège trop moelleux. Debout, il dépassait Coplan de trois doigts et devait peser une dizaine de kilos de plus que lui.

- Un apéritif ? suggéra Francis.

- Avec plaisir, assura le détective.

Ils déambulèrent de concert vers le bar du « Mermaid Room » où régnait une demi-obscurité distinguée. Au comptoir, Katz déclara :

- Pour moi, ce sera un Cinzano... le premier depuis Anvers.. Et vous, vieux copain ?

- Un scotch... Cutty Sark, de préférence. Avec soda.

L'Américain, jovial, passa la commande au barman. Puis, d'une voix plus discrète, il émit avec une satisfaction rentrée

- Vous vous souvenez du massacre dans ce petit café, le « Bagatelle »?

- Comment donc ! fit Coplan, amusé. Ces types qui traversaient la salle en vol plané avant d'atterrir sur les rangées de bouteilles... Ils en auront gardé un moins bon souvenir que nous.

Puis, plus bas

- A propos, Katz, à l'époque, vous faisiez partie de la C. I. A. Vous avez donc changé de service ?

De service, oui, mais pas de fonctions. Toujours le contre-espionnage. Après une dizaine d'années en Europe, je n'ai pas été fâché de revenir aux States. On m'a muté au F. B. I. et je ne m'en plains pas. Ici, à New York, on en voit parfois de plus dures qu'à l'étranger. Vous avez vu hier soir, à Brooklyn.

Le colosse afficha une mine assombrie en pensant à Curran, tandis que le barman déposait devant eux leurs consommations.

Katz et Coplan trinquèrent, puis Francis questionna

- L'enquête a-t-elle progressé, depuis ?

Katz esquissa une grimace.

Il jeta un coup d’œil aux alentours puis, se penchant vers son camarade, il répondit sur un ton de confidence

- Spalding nage dans le brouillard. L'algarade en question n'a fait que compliquer les choses. Les trois types qui sont restés sur le carreau sont des chevaux de retour, des gangsters professionnels fichés, ayant passé plusieurs années en prison et originaires de Los

Angeles... D'habitude, les gens de la pègre évitent d'être mêlés à des histoires d'espionnage Industriel.

- Hum, fit Coplan. Les tueurs à gages d'un syndicat du crime ne se soucient pas des raisons qui peuvent pousser un commanditaire à supprimer quelqu'un. Ils remplissent la mission, touchent leur argent et se défilent.

- Oui, bien sûr. Mais ce qui turlupine surtout Spalding, c'est le point de départ. Pourquoi Buck Curran a-t-il fait interpeller Baxter ? Qu'est-ce qui a attiré son attention sur cet ingénieur ? Spalding n'a d'autre ressource que de pousser ses investigations du côté de l'Elins, puisque Mac Kinnon et Mallory n'ont pu le renseigner sur ce point.

- Effectivement, il n'y a rien d'autre à faire, opina Francis. Mais si Baxter a réellement pris lui-même les photos des plans, en dépit de ses allégations, Splading pourra se gratter le cuir chevelu jusqu'au sang, il ne découvrira plus rien.

Katz élargit ses épaules massives et son faciès rembruni exprima de la perplexité.

- Cela n'est pas certain, objecta-t-il. D'abord, il convient de constater que les microfilms n'ont pas été livrés à une personne étrangère à la firme. Disons : à l'acheteur...

Coplan aurait pu répondre qu'à son avis les microfilms avaient atteint leur destination, étant donné que l'auteur du coup du téléphone avait précisément voulu qu'ils tombent dans les mains du F. B. I.

Katz, prenant son silence pour une approbation, énonça une seconde remarque :

- Ensuite, Baxter n'était peut-être pas seul en cause, même s'il était coupable. Tenez, pas plus tard que cet après-midi, la secrétaire de Donago s'est littéralement volatilisée. Elle n'est pas revenue au bureau après le déjeuner et n'a même pas donné un coup de fil pour s'excuser.

- Curieux, concéda Coplan. Ne s'est-on pas préoccupé de savoir si elle n'était pas tout bonnement chez elle ?

- Que oui ! On a envoyé deux de mes collègues à son adresse et devinez ce qu'ils ont trouvé...

- Un cadavre, avança Coplan, comme si c'était ce qu'on découvrait le plus fréquemment au domicile d'une jeune fille.

- Non, rétorqua le détective sans sourciller. Deux individus complètement sonnés ! Et la charmante fille qui les avait mis dans cet état a déguerpi avec une valise pleine de vêtements, comme pour un départ en voyage. C'est plutôt raide, non ?

Coplan ne broncha pas.

- Eh bien, elle n'a pas froid aux yeux, cette petite, émit-il.

- Justement. Et avouez que c'est bien étrange... Spalding a fait diffuser un avis de recherches. Où qu'elle soit, elle ne tardera pas à se faire épingler.

- Mais qu'est-ce que ces types fichaient dans son appartement ? Que racontent-ils ?

Katz, la bouche en arc de cercle, se gratta la nuque.

- Ils restent muets comme des carpes. En fait, on ne sait trop quel motif invoquer pour les garder à vue. Ils avaient une arme non chargée et ne possédaient pas de papiers d'identité, mais aux States cela ne constitue pas un délit. De plus, ils prétendent que leurs ecchymoses résultent d'une altercation qu'ils ont eue ensemble. Et comme ils étaient enfermés à double tour, on ne peut les accuser d'avoir pénétré par effraction dans ce logement.

Coplan dissimula son envie de rire en sirotant une gorgée de whisky-soda.

- Oui, Spalding doit être assez embarrassé, dit-il ensuite. S'il place ces deux types devant les cadavres de ceux qui ont péri hier à Brooklyn, ils jureront évidemment leurs grands dieux, qu'ils ne les connaissaient pas.

Katz, écœuré par cet embrouillamini, plaqua sa paume sur l'omoplate de Coplan et conclut

- Suffit, vieux frère. Nous ne sommes pas ici pour nous casser la tête. Je vous emmène dîner dans un endroit plus gai.

Bonne idée, Katz. Chassons nos ennuis. A la vôtre !

Dans son bureau de la Cinquième Avenue, au même moment, Chester Kane rangeait soigneusement quelques papiers dans son coffre-fort.

Ceci fait, il alluma un cigare avant de s'atteler à une autre besogne.

S'asseyant ensuite à son bureau, il se mit à compter des billets de dix dollars réunis en liasses de cent coupures.

Les bank-notes usagées de faible valeur s'écoulent sans risque, mais leur encombrement est parfois gênant quand il faut réunir de fortes sommes.

Kane, le teint congestionné, les yeux froids, vérifia toutes les liasses et aboutit à la conclusion qu'elles totalisaient le montant exact dont il avait besoin. Il alla déposer les paquets de billets dans

le coffre resté ouvert, puis referma l'épais battant blindé et replaça le tableau destiné à le masquer.

Alors, il eut un instant d'indécision.

Se mirant dans une glace, il passa une main légère sur sa coiffure et observa la dégradation de ses traits. « *L'heure de la retraite approche* » songea-t-il en détaillant de nouvelles rides et la flacidité de ses joues.

Dans l'ensemble, pourtant, il avait encore de la prestance. Sa corpulence le servait : elle donnait à sa personnalité un caractère pondéré, stable. Il incarnait vraiment l'homme arrivé en qui on peut avoir toute confiance, au jugement sûr et d'une loyauté parfaite.

Pour un gredin de son espèce, cette apparence avait une valeur inestimable. Elle méritait les plus grands soins, corporels et vestimentaires.

Kane tourna les yeux vers une pendule, au moment précis où le téléphone sonnait. Neuf heures : ce ne pouvait être que l'agence T. K. dont la ponctualité était exemplaire.

- Allô ? Chester Kane à l'appareil.

- Agence T. K. Bonsoir, Mr Kane. J'ai le regret de vous annoncer que nous n'avons pu exécuter le travail demandé. Il semble que vous nous ayez fourni, pour la seconde fois, des indications erronées, et ceci nous contraint à vous réclamer une indemnité.

Le ton du correspondant, âpre et acerbe, recelait indubitablement une menace.

Kane accusa le coup. Néanmoins, il répondit posément :

- Vous me surprenez beaucoup. Aurais-je surestimé l'efficacité de votre organisation ?

- Nous en serions désolés, Mr Kane, grinça la voix métallique. Sachez cependant qu'à l'avenir nous ne pourrons plus traiter avec vous si vous ne nous exposez pas, au préalable, les véritables difficultés de l'entreprise. Cette fois, nos employés ont dû recourir aux services d'un avocat conseil.

Kane tiqua. En clair, cela signifiait que les émissaires de T. K. avaient eu maille à partir avec la police. Il secoua la cendre de son cigare d'un geste impatient et grommela en plissant le front

- Comment se fait-il qu'ils ont dû faire appel au concours d'un homme de loi s'ils n'ont pas exécuté le travail?

- Eh bien, c'est simple : Ils se sont rendus à l'adresse indiquée mais ils n'ont pas vu la personne en question. Ils sont tombés sur un énergumène qui leur a cherché une mauvaise querelle, et la police est arrivée sur les lieux dix minutes plus tard. Vous nous coûtez cher en personnel, ces temps derniers.

Une lourdeur naquit au creux de l'estomac de Kane. Des embêtements commençaient à l'assaillir de tous côtés. Il ne s'agissait pas, en plus, de se mettre à dos les gens de l'agence.

- Je vous avais fourni des renseignements corrects, plaida-t-il. Vous ne pouvez me rendre responsable de vos échecs : dans ce genre d'opération, il faut toujours laisser une marge à l'imprévisible. C'est votre métier... Enfin, combien voulez-vous ?

- Nous appliquons le tarif habituel des accidents de travail : mille dollars par tête, payables dans les vingt-quatre heures.

- Honnêtement, vous devriez en prendre la moitié à votre charge ! Ces ratages me placent dans une situation déplaisante, je vous assure.

- Deux mille dollars. C'est à prendre ou à laisser.

- Bon, vous les aurez, mais c'est la dernière fois. Je veux qu'à l'avenir on introduise une clause supplémentaire dans le contrat, pour couvrir le risque de non-exécution. A demain !

Il plaqua rageusement le combiné sur son socle, puis il fit un effort pour récupérer son calme.

Mâchonnant son cigare, il contourna son bureau et se laissa tomber dans un fauteuil à côté duquel se trouvait un guéridon surmonté d'un plateau garni de verres et d'une carafe en cristal.

Il la déboucha, se servit une rasade de bourbon. Avant de boire, il examina le verre par transparence tout en essayant de faire le point.

Cette communication avait bouleversé ses plans.

Que Molly Saunders eût échappé au traquenard qu'il lui avait préparé était infiniment plus déplorable que la perte de deux mille dollars... Tant que cette fille aurait la faculté de parler, il y aurait une

faille dans le système. Car il fallait absolument que le F. B. I. crût à la culpabilité d'Erwin Baxter, et à la sienne seule.

Au surplus, comment, à six mois d'intervalle, Molly aurait-elle deviné qu'il existait une corrélation entre le chantage auquel elle avait été soumise et l'arrestation de l'ingénieur ? Qui était cet « *énergumène* » qui avait mis à mal des durs de l'agence T.K.?

Un agent du F. B. I.?

L'idée que Molly avait pu solliciter la protection de la police fédérale fit passer un frisson dans le dos de Kane.

Pour la première fois depuis des années, il eut la sensation qu'il perdait le contrôle des événements. Des lézardes apparaissaient dans l'édifice qu'il avait construit, et il lui semblait en percevoir les craquements.

Il but une grande gorgée d'alcool pour se remonter le moral.

Indiscutablement, il allait devoir jouer serré, et témoigner une grande prudence. Savoir ce qu'était devenue Molly était certes la tâche la plus urgente.

Kane avala le reste du contenu de son verre, se leva d'un élan et fila vers la chambre de sa maîtresse.

Ce boudoir aux tons bois de rose formait un cadre digne de la beauté de la femme qui l'occupait. Dora vêtue d'un déshabillé blanc diaphane, étendue sur un canapé, dégustait des chocolats en regardant les images d'un magazine de mode. Les pans écartés de sa légère parure dévoilaient très haut ses jambes de nymphe à la peau d'une texture soyeuse.

Dora ne se soucia pas de dissimuler ses charmes à la vue de Chester lorsque celui-ci entra. Elle haussa simplement les cils car, d'ordinaire, il ne venait jamais avant dix heures.

Le quinquagénaire, qui s'était composé un masque détendu, dit avec un enjouement factice

Honey, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Nous partons ensemble en Floride demain.

- Non? fit Dora, transfigurée, en se redressant.

Puis, quittant son canapé, elle vint au devant de Chester en ondulant des hanches et lui mit les bras autour du cou.

Kane, les narines flattées par le parfum pénétrant qui s'évadait du décolleté généreux de la splendide créature, l'enlaça, et sa main caressa la naissance de sa croupe. Il pensa une fois de plus que Dora pouvait lui rendre d'énormes services : bientôt, elle aurait l'occasion d'utiliser ses atouts physiques et de déployer ses talents.

Il se demanda comment elle prendrait la chose, l'heure venue... Quand il l'avait enlevée à son comptoir du rayon de parfumerie, chez Macy's, il avait évalué tout le parti qu'il pouvait tirer d'une jeune femme aussi sexy et dont la moralité semblait s'accommoder de quelques compromissions.

- Nous ferons d'abord une courte escale à Washington, expliqua-t-il. Une journée, tout au plus, puis nous repartirons pour Miami. Sauf contretemps, nous prendrons l'avion demain après-midi. Mais il faut que je donne des instructions à Steve ce soir même; je vais m'absenter pendant une heure.

- Ne tarde pas trop, grande brute, lui dit tendrement Dora tout en frottant sa joue contre celle de l'homme avec une câlinerie consommée que n'eût pas désavouée la plus experte des courtisanes.

- Pense à ce que tu devras emporter dans tes bagages, conseilla Kane, paterne et d'excellente humeur.

Il l'écarta de lui, fila dans le hall, enfila un pardessus léger et quitta l'appartement.

Il descendit au garage de l'immeuble, monta dans une superbe Oldsmobile bleu marine, étincelante, qui démarra sans bruit.

Longeant la Cinquième Avenue jusqu'à Madison Square, il emprunta ensuite Broadway; après avoir suivi cette artère en direction du bas de la ville, il contourna Union Square puis bifurqua dans la 13° Rue.

Ayant réussi à garer sa voiture dans cette voie; il mit pied à terre et se dirigea d'un pas tranquille vers un building qui portait le numéro 1639. Un ascenseur le conduisit rapidement au dixième étage, où quatre appartements débouchaient sur un hall central.

Chester Kane sonna à la porte de l'un d'eux et alluma un cigare en attendant qu'on vînt lui ouvrir. Le panneau glissa latéralement, sans question préalable du parlophone.

Kane entra comme chez lui. Il accrocha son manteau à une patère et pénétra dans une pièce où trois hommes et quatre femmes parlaient et riaient dans un brouillard de fumée de cigarettes.

Hello, Chester ! s'exclaffia un des membres de la réunion, un type mince aux cheveux blonds qui tenait dans la même main sa cigarette et une coupe de champagne. Kane s'était rembruni. Pourquoi Steve ne l'avait-il pas prévenu qu'il organisait une party ce soir-là ? Le moment était mal choisi. Hello, maugréa Kane à l'adresse de son interpellateur, sans regarder les autres invités qui, à vrai dire, ne lui prêtèrent qu'une attention médiocre.

Ils étaient tous manifestement ivres, et le désordre flagrant de la toilette de ces dames démontrait que la soirée allait tourner à l'orgie.

- J'ai deux mots à te dire, Steve, grommela Kane en désignant de la tête la porte d'une pièce contiguë.

Sans perdre son sourire béat ni paraître gêné le moins du monde, Steve déposa soigneusement son verre. Ayant dédié une mimique d'excuse à ses amis, il gagna son cabinet de travail aux portes capitonnées. Kane lui emboîta le pas.

Lorsque les deux hommes furent seul à seul, la voix de Kane résonna avec une fureur contenue :

- Je t'ai déjà dit que je te défendais de fumer de la marihuana ! Qui sont tous ces imbéciles ?

Steve, secouant les épaules, tenta de minimiser

- Bah... des rigolos. Tu sais, Chester, on a bien le droit de s'amuser un brin. La marihuana, ce n'est pas pour moi, c'est pour exciter les filles.

Les poings dans les poches et le mufle mauvais, Kane gronda

- Espèce de lavette... Tu n'es capable de faire l'amour que dans des conditions spéciales, toi ! Je viens t'apprendre une bonne nouvelle, figure-toi. Pendant que tu es en train de faire le guignol, Molly Saunders se balade librement dans. New York : elle a échappé aux délégués de l'agence !

Les jambes coupées, Steve se laissa tomber sur un siège.

- Non, c'est pas vrai ? articula-t-il, subitement enroué.

CHAPITRE VIII

Le lendemain après-midi, Coplan prit l'avion pour Washington.

Il souffrait d'un léger mal au crâne, consécutif à la quantité incroyable de boissons alcoolisées qu'il avait ingurgitées la veille. Il avait encore l'impression d'avoir de la boue dans son estomac.

Katz n'avait pas changé : il éclusait toujours sans dommage des vitriols de toutes marques.

Coplan gagna la place qu'on lui avait assignée avant son entrée dans l'appareil. Il allongea ses jambes tant qu'il le put et appuya sa tête sur le dossier, indifférent aux autres passagers et se promettant de s'endormir aussitôt après le décollage.

Des voyageurs pénétraient en file indienne dans la carlingue, cherchaient le numéro de leur fauteuil, se débarrassaient de leur manteau, jonglaient avec des sacs et des magazines. Une femme ravissante, habillée d'une rédingote beige clair, attira cependant l'attention de Coplan. Elle était accompagnée par un quinquagénaire élégant, visiblement fortuné.

Le couple alla occuper des sièges deux rangées en avant de celui où Francis était assis, disparut à ses yeux.

Les hélices se mirent à chantonner lentement, l'avion se dégagea de l'aire de stationnement pour rejoindre, d'une allure plus allègre, sa piste d'envol.

Quelques minutes plus tard, il quitta le sol avec une légèreté de javelot et monta vers l'azur.

Tout en jetant un dernier regard aux gratte-ciel que l'appareil laissait sur sa gauche, Coplan recommença à se creuser les méninges pour deviner ce qui s'était passé dans l'esprit de Molly Saunders.

Jamais, jugea-t-il amèrement, il n'aurait dû l'abandonner au buffet de la gare alors qu'elle était commotionnée, en proie à un profond désarroi moral.

Il ferma les yeux. Aussitôt surgirent derrière ses paupières closes des images de la nuit précédente : des girls évoluant sur la piste du Copacabana, le trio de musiciens noirs de l'African Room et

l'adorable négresse presque nue, au visage d'idole encadré par un turban, qui se contorsionnait sur une toute petite estrade au rythme de leur jazz syncopé. Puis Katz, hilare, emberlificoté dans des serpentins dans une boîte de Greenwich Village.

Francis ne comprit pas pourquoi une jeune fille sérieuse, dotée de lunettes, aux cheveux noirs dépeignés, et qu'il avait sûrement déjà rencontrée, refusait de danser avec lui. Elle le fixait avec des yeux hagards, emplis d'épouvante, bien qu'il lui manifestât la plus grande déférence. Pour la rassurer, il tendit vers elle des mains bienveillantes, mais elle se rétracta, se leva brusquement et s'enfuit dans l'obscurité. Il courut après elle sans réussir à la retrouver. Alors un homme lui posa une main sur l'épaule et lui murmura quelque chose à l'oreille.

- Quoi ? Que dites-vous ? s'inquiéta Coplan, émergeant de son rêve.

- Accrochez votre ceinture, s'il vous plaît.. Nous atterrissons, répéta l'hôtesse de l'air.

Il écarquilla les yeux, les tourna vers le hublot. Effectivement, l'appareil survolait Washington, virait sur l'aile pour s'aligner sur le cours du fleuve Potomac.

Bien réveillé, Coplan rajusta son nœud de cravate défait tandis que le Constellation plongeait vers la piste. Peu après, l'appareil se posa et freina, dans un sifflement de tempête, pour emprunter une voie de dégagement. Il n'était pas encore immobilisé que les passagers se levaient pour rassembler leurs affaires. L'évacuation de l'avion s'opéra sans trop de bousculade.

Coplan, debout dans l'allée centrale, revit la jolie fille qu'il avait remarquée lors de l'embarquement à Kennedy Airport. L'homme qui l'accompagnait se tenait derrière elle. Francis lui décocha un coup d’œil distrait; sans réaliser pourquoi, il trouva dans l'apparence du bonhomme quelque chose qui ne lui était pas totalement inconnu. Se disant que sa cuite de la veille devait aggraver une déformation professionnelle déjà trop envahissante à son gré, il poursuivit sa marche vers la sortie.

Lorsqu'il eut récupéré sa valise, Coplan se dirigea vers l'extérieur. Négligeant les cars à l'arrêt, il cingla vers les taxis, monta

dans l'un d'eux et indiqua comme destination le Pentagone.

Avec le mou balancement d'une suspension moelleuse, la Chrysler fila vers un échangeur d'autoroute puis, par la voie appropriée, s'élança vers le colossal édifice blanc qu'on apercevait dans le lointain et qui, à lui tout seul, avait les dimensions d'une localité.

En quelques minutes, le taxi arriva aux abords du gigantesque caravansérail. Un réseau routier assez complexe desservait les environs du polygone aux cinq façades identiques.

- Où faut-il vous amener ? s'enquit le chauffeur. A proximité du bâtiment ou à l'entrée principale souterraine?

- Oui, au centre d'accueil des visiteurs, stipula Coplan.

Par une rampe inclinée à plusieurs pistes, et mêlée à un trafic important où les bus étaient aussi nombreux que les voitures privées, la Chrysler descendit vers l'étage en sous-sol qui, pour une grande partie du personnel civil et militaire, constitue l'accès normal aux aménagements intérieurs.

Une véritable gare routière précédait un énorme hall éclairé a giorno par des tubes lumineux. Bureaux de change, guichets de banque, officines d'agences de voyage, bureaux télégraphiques et magasins de toute espèce bordaient l'immense hall; il y avait foule. Même des enfants circulaient dans ce vaste espace dallé où s'érigeaient en îlots, des centres d'information.

Coplan s'approcha de l'un de ces comptoirs, exhiba la lettre qui devait lui servir de laissez-passer et dit à la dame d'âge mûr qui le transperçait d'un regard perspicace :

- Je devrais voir le colonel Rockdale. Voici mon ordre de mission.

La préposée saisit le document; avant de le parcourir, elle déclara

- Il vous faut déposer votre valise en consigne. Il y a des coffres automatiques là-bas. Revenez me voir ensuite.

Coplan obtempéra. A son retour, il la trouva assiégée par d'autres personnes, mais elle lui fit signe d'approcher.

- Le local où travaille le colonel se situe dans la zone non accessible au public, l'informa-t-elle. Veuillez mettre ce badge à votre revers et attendre qu'un guide vienne vous prendre en charge.

Francis opina, accrocha l'insigne à la boutonnière de son veston, s'écarta pour laisser la place au suivant. Les deux mains dans les poches, observant avec détachement les allées et venues des gens de tous âges et de toutes couleurs qui déambulaient dans le hall, il attendit. Moins de trois minutes.

Un homme jeune, bien bâti, à la physionomie ouverte, muni d'une carte que lui avait délivrée l'employée du centre d'information, vint lui parler sur un ton amical :

- Pourrais-je voir votre passeport, monsieur Coplan ?

- Bien sûr.

L'agent du service de sécurité examina le carnet, le feuilleta, regarda Coplan dans le blanc des, yeux.

- O.K., acquiesça-t-il, souriant. Suivez-moi Ce n'est pas difficile, mais il faut avoir l'habitude... et l'autorisation.

Il montrait la carte sur laquelle figurait l'adresse de Rockdale : 4-D-148.

- Je connais les usages de la maison, dit Francis, qui traduisit en clair ces indications :

Fourth Floor, D Ring, in first Corridor, turn left to Room 148.

Le sourire de son cicerone s'accentua. Il émit, caustique

- Nous n'avons de secrets pour personne, décidément.

De fait, quelqu'un de non averti aurait pu avoir l'impression que l'on était en droit de se promener librement dans le sanctuaire de la défense des États-Unis, le centre névralgique d'où, à n'importe quelle seconde, pouvait partir l'ordre d'anéantir un continent sous un déluge de missiles à tête nucléaire.

Les deux hommes, marchant de conserve, empruntèrent une rampe en spirale qui montait vers le rez-de-chaussée (partie encore, ouverte aux pérégrinations des visiteurs) mais dès qu'ils eurent pris place dans un des ascenseurs, ils passèrent de l'autre côté d'une barricade qui, pour être invisible, n'en était pas moins d'une efficacité à toute épreuve. Aux étages, un indésirable n'eût pas fait dix pas sans être intercepté par un membre du service de surveillance.

Au terme d'un itinéraire qui conduisit Coplan au quatrième couloir concentrique en partant de la cour centrale, son guide le fit entrer dans un bureau. Un officier en tenue, d'âge moyen et bien pris dans

son uniforme vert foncé, se leva pour accueillir l'homme qu'on lui avait. annoncé.

- Colonel Rockdale, se présenta-t-il, le visage éclairé. Heureux de vous voir, monsieur Coplan. Asseyez-vous, je vous prie. Je crois que nous allons bavarder longuement.

- Je le crains, fit son hôte tout en lui serrant la main. Ne m'épargnez pas : entrez tout de suite dans le vif du sujet. On m'a préparé au pire...

Rockdale le considéra un moment, puis il s'assit à son tour et déclara

- Le nécessaire a été fait : les documents que vous emporterez dans quelques jours pour le gouvernement français sont pratiquement au point. Il ne reste qu'à y ajouter des renseignements annexes et à vous livrer les procédés qui permettront aux spécialistes d'interpréter correctement les résultats.

- Fort bien, approuva Coplan en étendant ses jambes. Mais donnez-moi quelques précisions, car si on m'a dévoilé la portée générale de ces documents, on ne m'a pas dit de quelle question particulière ils traitent.

Le colonel, cherchant un début qui ne serait pas trop abrupt, réfléchit un instant, puis il posa une question

- Vous souvenez-vous du premier bombardement aérien de grande ampleur de la Seconde Guerre mondiale ? La ville de Coventry, en Angleterre, avait été littéralement pulvérisée par un raid de l'aviation allemande, en 1939.

Coplan, de la tête, fit signe qu'il avait eu connaissance de cet événement, et Rockdale poursuivit :

- Savez-vous quand on a évalué, avec exactitude, l'étendue des dégâts commis dans cette agglomération ?

- Eh bien, quelques jours après le raid, j'imagine.

- Non, monsieur Coplan. On les a connus six mois avant que les bombardiers ne réduisent la ville en un amas de décombres.

Francis comprit où son interlocuteur voulait en venir mais il n'eut qu'une réaction de léger étonnement.

Rockdale insista :

- Parfaitement : six mois avant. Et savez-vous dans quelles circonstances le cuirassé allemand von Tirpitz a été coulé ? Pourquoi l'efficacité des stations de radar mobiles a été améliorée par l'élevage des oies ?

Coplan ne bronchant toujours pas, l'officier enchaîna :

- Dans les trois affaires que je viens d'évoquer, il y a un point commun : les travaux du Groupe de Recherches Opérationnelles fondé en Angleterre au début de la guerre. En ce qui concerne Coventry, un professeur de l'Université de Cambridge avait calculé, des mois auparavant et avec une précision stupéfaite, ce qui se produirait si cette ville était attaquée par une vague de cinq cents bombardiers. Les avions sont venus, et ils ont confirmé d'une manière éclatante - c'est le cas de le dire- la justesse des prévisions de ce professeur.

Rockdale, en révélant cela, afficha la satisfaction sereine du technicien qui admire une concordance entre la théorie et la réalité.

- Fichtre, lâcha Coplan, qui ne détestait pas de passer pour un ignare lorsqu'il attendait d'un interlocuteur un maximum d'informations techniques.

- Pour le Tirpitz, reprit le colonel, le Groupe avait calculé le nombre optimum et le type d'avion qui devait participer à l'attaque du bâtiment, lequel s'était réfugié dans un fjord norvégien. L'étude préalable fixa ce nombre à trente et détermina que le cuirassé serait coulé par trois coups au but, les autres torpilles lancées allant se disperser autour de la cible; c'est bien ce qui est arrivé.

- Magnifique, dit Coplan. Mais expliquez-moi quel peut-être le rôle des oies dans l'emploi du radar.

Rockdale sourit.

- Voilà qui peut certes paraître irrationnel, et pourtant... A cette époque,, le fonctionnement d'une station radar de campagne était en partie tributaire du terrain sur lequel elle s'édifiait. Donc, en vue de normaliser ces terrains souvent très dissemblables, on avait entouré les camions porteurs d'un réseau de fils métalliques posés sur le sol, afin d'avoir un rendement à peu près constant. Seulement, dans certains cas, ce rendement s'est progressivement dégradé sans qu'on sache pourquoi, et les ingénieurs en électronique ont

commencé à s'arracher les cheveux. Alors on a fait appel aux ressources d'imagination du Groupe de Recherches Opérationnelles, et celui-ci n'a pas tardé à relever un étrange parallélisme : la puissance des signaux émis par la station décroissait mesure que l'herbe poussait entre les mailles du filet de cuivre... Le Groupe a donc suggéré de faire vivre des oies sur chaque terrain où existait du gazon, afin qu'elles le mangent et le maintiennent à une hauteur tolérable, permanente (Authentique, de même que les autres exemples cités plus haut. Le Groupe en question réunissait des savants de diverses disciplines et avait été placé sous la direction... d'un romancier de science-fiction).

- Très astucieux, reconnut Francis. Mais je ne vois toujours pas le rapport avec ma présence ici.

- Vous allez le voir tout de suite dit Rockdale. Depuis lors, les états-majors ont apprécié à leur juste valeur la fécondité de l'imagination et l'utilité des mathématiques. L'apparition des ordinateurs a, par surcroît, singulièrement élargi les possibilités de ces deux instruments. C'est ainsi qu'actuellement, nous avons au Pentagone un bureau de Recherches Opérationnelles qui, jour et nuit, s'acharne à résoudre des problèmes d'une complexité infiniment plus grande que ceux que je vous ai exposés. Sans trahir un secret militaire, je puis vous dire que nous calculons sans discontinuer, heure par heure, les chances que nous aurions, soit de gagner, soit de perdre une bataille en de nombreux points du globe. Nous savons à l'avance quelle serait l'issue du combat, étant donné les forces dont dispose l'adversaire aux environs de ces endroits et celles que nous pourrions mettre en ligne. Le même travail s'effectue, bien entendu, à l'échelle d'un conflit généralisé, planétaire.

- En somme, vous faites constamment la guerre sur le papier pour éprouver la solidité de votre corps de bataille ?

Effectivement, et nous allons encore plus loin. Grâce à nos cerveaux électroniques et aux renseignements qui affluent dans leurs mémoires, en provenance de toutes les parties du monde, nous ajustons nos capacités offensives aux frontières du Bloc occidental. En d'autres termes, nous établissons nos Lignes de

Force par un tracé sur des cartes. Ces Lignes avancent ou reculent en fonction de la puissance des armes qu'un adversaire potentiel peut opposer aux nôtres.

- Si bien qu'en perfectionnant encore un peu la méthode, vous pourriez gagner une bataille sans la faire réellement, avança Coplan avec une pointe d'humour.

- Mais, mon cher ami, nous en sommes là ! affirma Rockdale. Et les Russes aussi. C'est pourquoi les probabilités de voir éclater un conflit de grande envergure s'amenuisent de jour en jour. La plupart des guerres ont résulté d'une sous-estimation des forces de l'adversaire. Ce danger n'existe plus. Chacun sait parfaitement ce que l'autre pourrait lui infliger en cas d'agression, et on y regardera plutôt deux fois qu'une avant de déclencher des hostilités. Notre véritable souci, à l'heure actuelle, n'est donc plus l'affrontement nucléaire qui déchaînerait une catastrophe fantastique sur toute l'humanité, mais la riposte calculée, appropriée à un conflit local et appliquée avec des armes conventionnelles.

- La maîtrise de l'escalade, en quelque sorte, résuma Francis, approbateur. Il est évident que votre expérience dans le domaine de l'adaptation des moyens au péril envisagé peut influencer la stratégie de notre haut commandement.

Le colonel appuya sur un bouton avant de déclarer :

- Nos spécialistes vont vous initier à cette branche de recherches et vous indiquer les données très diverses qui doivent entrer en ligne de compte. Ainsi, vous serez en mesure de tirer tous les enseignements des documents que vous ramènerez à Paris. De plus, vous allez voir de vos propres yeux comment nous opérons quotidiennement.

Un planton apparut sur le seuil de la porte. S'adressant à lui, Rockdale annonça :

- Je vais m'absenter pendant une demi-heure environ, Hopkins.

Puis, à Coplan :

- Si vous voulez me suivre ? Je dois faire établir un laissez-passer qui vous autorisera à venir chaque jour au Pentagone et à pénétrer dans les locaux où se calcule la « situation ». Il faudra vous

tenir strictement à l'itinéraire qui vous sera assigné, sans quoi vous risqueriez les plus graves ennuis.

Coplan n'en doutait pas.

Il accompagna le colonel dans le couloir de l'étage « gris »; par un ascenseur, les deux hommes accédèrent aux aménagements souterrains.

Prodigues de détails sur la configuration générale du plus grand édifice du monde, les brochures qui le décrivent s'abstiennent de fournir la moindre indication sur les étages qui s'enfoncent dans le sol. Coplan, lorsqu'il sortit de la cabine, n'aurait pu dire à quel niveau il débouchait.

A la suite de Rockdale, il entra finalement dans une salle d'environ quinze mètres sur vingt où régnait une activité studieuse. Huit personnes, cinq hommes et trois femmes, y étaient réunies.

D'immenses cartes géographiques, imprimées sur verre, tapissaient les parois du local, et deux grandes tables en occupaient le centre.

Les deux côtés les plus étroits de ce vaste rectangle étaient réservés à des ordinateurs et à leurs organes annexes. Ailleurs s'alignaient des télétypes, un standard téléphonique et d'autres appareils de télécommunications, y compris des écrans de visualisation. Des cliquetis rapides et un doux ronronnement formaient une toile de fond sonore dans ce haut lieu des spéculations militaires.

A l'entrée des deux visiteurs, les regards se tournèrent vers eux. Le colonel dit d'une voix forte :

- Mes amis, voici un délégué du gouvernement français, M. Coplan, qui vient faire un stage parmi vous.

Un mouvement d'intérêt se dessina. A l'exception de la standardiste, rivée à sa place par sa tâche, les occupants de la salle convergèrent vers Coplan et son cicerone, qui les présenta successivement

- Mr Blore, miss White, Mrs Karen, Winner Phelps, Donaldson, Biggles, le maître de céans, et enfin...

De la main, il désigna la téléphoniste qui, tout en manipulant ses fiches avec dextérité, dédia de loin un gracieux sourire; Rockdale

acheva l'énumération en disant :

- .... là-bas miss Lorrie. Au total, vous avez ici une équipe tellement remarquable qu'elle parvient à éreinter les cerveaux électroniques.

Coplan eut pour chacun une mimique amicale. Le colonel le prit par le bras pour l'entraîner vers les machines et ajouta :

- Les ordinateurs sont susceptibles... Il faut que je vous présente à eux également. Voici Bill, le plus jeune mais aussi le plus intelligent de la famille. De temps en temps, il nous déroute. Ça ne durera pas. Ici son aîné, Ernest. Lui a fait ses preuves et, s'il est plus lent que son cadet, il ne se trompe jamais. Il a une mémoire extensible dont il peut extraire et transmettre jusqu'à deux millions d'informations par seconde. Viennent ensuite les anciens, Castor et Pollux, tous deux très diligents, rivaux, qui appliquent avec une vélocité exemplaire les programmes qu'on leur assigne.

Coplan ne posa qu'un regard inerte sur ces armoires grises dans lesquelles s'accomplissaient à un rythme fulgurant des opérations que des générations de mathématiciens n'avaient pu mener à bien. C'était en elles que se forgeait la destinée du monde moderne, hors de tout parti pris, de préjugé ou de passion. Froidement, mécaniquement.

Rockdale poursuivit son périple autour de la salle.

- Voici les imprimantes par lesquelles nos ordinateurs expriment en langage clair le fruit de leurs calculs, en réponse à ce que nous leur avons demandé. Mais comme elles ne peuvent suivre le débit ultra-rapide de l'unité de traitement, on en atèle plusieurs à un même cerveau, et un dispositif intermédiaire les alimente à tour de rôle.

Un reflet d'amusement éclaira la face glabre de l'officier, qui baissa un peu la voix pour demander :

- Savez-vous pourquoi, en son temps, le général MacArthur a été rappelé du poste qu'il occupait au Japon?

- Non.

- Parce que la politique que proposait Ernest n'était pas conciliable avec celle qu'entendait faire prévaloir l'ancien héros des Philippines, et c'est l'ordinateur qui a eu le dernier mot !

- Ils ont parfois la dent dure, ces génies à circuits intégrés, remarqua Francis. Pour eux, la gloire et le prestige ne sont jamais des facteurs déterminants.

- Non, certainement pas, dit Rockdale. Ils tranchent et vous jettent crûment leur opinion à la figure, que cela vous plaise ou non. Et malheur à vous si vous persistez à ne pas tenir compte de leurs jugements.

Entre-temps, les membres de l'équipe étaient retournés à leurs occupations.

Miss White, une célibataire d'une quarantaine d'années au visage pointu, allait d'une imprimante à l'autre et ramassait dans les tiroirs où elles s'accumulaient, repliées, les copies délivrées par l'une des machines, puis elle les portait à Biggles, le chef du bureau, qui en étudiait la signification.

Biggles communiquait ensuite à Vanner et à Phelps de nouvelles données qui permettaient à ceux-ci de traduire graphiquement l'évolution des forces en présence en un point du monde : ils déplaçaient des cordons adhésifs de couleurs variées sur l'une des grandes cartes de verre de sorte que l'on pût, d'un coup d'œil, apprécier instantanément la puissance ou la vulnérabilité des positions américaines aux endroits où naissaient des risques d'affrontement.

Ce bureau n'était certes pas le seul où les responsables de la sécurité des États-Unis venaient puiser la documentation qui leur était indispensable pour élaborer leurs décisions d'ordre militaire ou diplomatique, mais il n'en restait pas moins que les secrets les mieux gardés, de même que tous les renseignements obtenus par les multiples services d'espionnage U. S. se concentraient dans ce local souterrain pour façonner une image aussi exacte que possible des moyens pouvant être mis en œuvre, tant par l'Amérique et ses alliés que par leurs ennemis éventuels.

La photographie d'une de ces cartes murales eût été payée très cher par des gouvernements du clan adverse. Car si elles révélaient les lignes de force du bloc Atlantique, elles dénonçaient aussi les points faibles.

Rockdale interrompit la rêverie de Coplan.

- Venez, dit-il. Allons voir Biggles. C'est lui qui assume la liaison entre les grands chefs du Pentagone et les ordinateurs. Il est l'interprète des uns et des autres.

Expert en Informatique, Biggles était un homme pâle, très maigre, doté d'un front étonnamment haut et dégarni. Ses yeux profondément enfoncés dans leur orbite brillaient d'un éclat qu'on retrouve chez les visionnaires et les prophètes. Mais, tout savant qu'il fût, Biggles n'avait aucune propension à la gravité. En voyant approcher les deux visiteurs, il cligna de l'œil en montrant du pouce les « computers » dénommés Bill et Ernest et dit :

- Ces deux-là font la mauvaise tête, aujourd'hui. Parfois, il leur prend la fantaisie de nous raconter des blagues; je n'aime pas beaucoup ça.

- Cela leur arrive souvent ? s'enquit Francis.

- Non. Ils procèdent par crises. Maladie de jeunesse.

- A propos, intervint Rockdale. On me réclame avec insistance l'étude 1024. Oserez-vous la confier à Bill ?

- Pourquoi pas ? fit Biggles avec un petit haut-le-corps. Il est temps qu'il s'y mette, non ? Après tout, il est le plus doué. Mais je prendrai la précaution de le mettre en concurrence avec Ernest, ce qui me permettra de confronter leurs performances respectives.

- Très bien, approuva le colonel. Quand croyez-vous pouvoir me fournir ce travail?

- Demain, en fin de matinée.

- Entendu. Je vous appellerai vers onze heures. Quant à M. Coplan, vous êtes au courant, n'est-ce pas? Je vous le laisse, afin que vous lui expliquiez quels éléments entrent dans la programmation des ordinateurs pour l'élaboration d'une tactique. Tâchez d'être clair car il ne dispose que de quelques jours.

- J'essayerai, dit Biggles en esquissant un rictus qui ne promettait rien de bon. Rockdale prit congé et s'en alla.

Biggles appuya sur Francis son regard inquiétant.

- J'ai vu les études fondamentales que vous avez apportées à New York, dit-il. C'est absolument sensationnel. Vous avez des gars qui ont une fameuse caboche, dans votre pays.

- Vous avez déjà parcouru ces documents ? s'étonna Coplan.

- Oui... Eddy Bradford, à qui vous les aviez remis, me les a montrés avant-hier soir. Il opère la liaison avec les bureaux de Recherches Opérationnelles de la Navy, de l'Air Force et de l'Armée. Ici, nous appliquons les méthodes particulières aux trois armes et nous en réalisons une synthèse. C'est pourquoi j'ai été l'un des premiers à consulter vos mémoires.

Sur cette lancée, Biggles entreprit de donner à son hôte une conférence sur les procédés utilisés par le Pentagone pour déterminer les éléments de sa stratégie. Coplan l'écouta avec une attention soutenue, réclamant de temps à autre des renseignements complémentaires.

Cette première leçon se prolongea jusqu'à huit heures du soir. Entre-temps, un militaire était venu apporter à Coplan le laissez-passer et le badge dont il aurait besoin lors de ses prochaines visites.

Coplan quitta le Situation Room en compagnie de Phelps, de miss White et de Donaldson. Par le Concourse (le centre ouvert au public) ils gagnèrent la gare routière intérieure et prirent place dans un des autobus réservés exclusivement au personnel de la cité administrative.

Le véhicule les conduisit, avec une trentaine d'autres fonctionnaires, au Square Lafayette, eu plein cœur de la capitale fédérale, derrière la Maison Blanche.

Aussitôt débarqué, Coplan se hâta vers un hôtel qu'on lui avait recommandé, l'Occidental. A la réception, il remplit les formalités habituelles et monta ensuite, directement, à sa chambre. Il lui tardait de prendre une douche et d'éliminer les derniers vestiges de migraine que sa conversation avec Biggles, superposée aux effets des libations de la veille, avait passablement entretenue.

Il terminait à peine sa toilette que le timbre du téléphone vibra. Enveloppé dans une sortie de bain, Francis vint décrocher tout en se demandant qui pouvait l'appeler. Il entendit la voix de la standardiste :

- Monsieur Coplan ? On vous parle de New York... Ne quittez pas.

Immédiatement après résonna une voix d'homme que Francis reconnut sur-le-champ

- Hey, Cop?

- Oui Katz.

- Il y a du neuf depuis hier soir. On a retrouvé la piste de Molly Saunders.

L'esprit de Coplan se tendit, mais sa voix demeura calme :

- Où donc ?

- On a appris qu'elle avait déjeuné hier, entre midi et une heure, au buffet de la gare de Grand Central avec un grand type aux cheveux châtains.

Katz s'esclaffa, reprit :

- Un type qui a exactement le même signalement que vous, par le fait. C'est rigolo, non ?

- Pas tellement, dit Francis. Mais elle, l'a-t-on retrouvée ?

- Non, pas encore. On sait seulement qu'en quittant la gare, elle s'est engagée dans la 42e Rue en direction de l'East River.

- Et c'est tout ce que vous avez à me raconter ? Franchement, Katz, ça ne valait pas un appel à longue distance,

- Je voulais aussi savoir comment vous alliez.

- Sûrement moins bien que vous, incurable pochard !

Mais Katz ne rit pas.

- Je ne me sent pas très bien non plus, avoua-t-il. Ce matin, j'ai assisté à l'enterrement de Buck Curran.

CHAPITRE IX

Après avoir raccroché, Coplan médita pendant quelques secondes.

Les gars du F. B. I. n'avaient pas perdu leur temps. Déchaînés, irrités par la mort de Curran que tous estimaient, ils fonçaient sur la moindre anomalie pour la tirer au clair.

La disparition de la secrétaire de Donago avait dû exciter au plus haut degré la suspicion de Spalding. Sans doute recherchait-il aussi,

faute de mieux, l'individu nommé Howard que Baxter prétendait avoir rencontré à Grand Central. Légitimement, le soudain effacement de Molly Saunders pouvait laisser supposer au détective qu'une collusion existait entre elle et ce mystérieux personnage.

Embêté, Coplan fourragea dans ses cheveux encore humides. Cette histoire l'empoisonnait de plus en plus.

Mac Kinnon l'avait croisé à la sortie de l'ascenseur, dans le building de l'Elins. S'il avait rapporté ce minime incident à Spalding, ce dernier ne manquerait pas d'établir un rapprochement et de se dire que, peut-être, Molly Saunders avait bel et bien vu Coplan au buffet de la gare. Plusieurs témoignages risquaient de l'ancrer dans cette conviction : ceux du garçon et des deux types ramassés dans l'appartement de la jeune femme.

Coplan, de mauvais poil, acheva sa toilette. Mêlé à son corps défendant à une affaire peu claire, il avait encore eu la bonne inspiration de fermer sa bouche à un moment crucial, uniquement parce que la tête de Spalding ne lui revenait pas !

Comment se dépêtrerait-il désormais si les choses se gâtaient ?

Quand il arriva au B. O. R. du Pentagone, le lendemain matin, il nota tout de suite que l'atmosphère n'était plus la même que la veille. Le personnel avait un air moins décontracté.

Biggles, le front soucieux, discutait âprement avec Phelps et Winner. Miss White, la vieille fille, arborait une mine revêche en allant d'une imprimante à l'autre. Les machines crachaient à plein régime et les bandes de papier se dévidaient, couvertes de signes, dans les corbeilles terminales. Miss White venait donc livrer, à des intervalles rapprochés, des brassées de résultats aux trois analystes.

Lorsque Coplan eut salué les occupants de la salle, Biggles lui dit

- Excusez-moi, il me sera difficile de m'occuper de vous ce matin. Le jeune Bill fait des siennes et je crains de ne pouvoir remettre à l'heure prévue l'étude que m'avait demandée Rockdale.

- Je vous en prie. Je vais jeter quelques notes sur le papier, à propos de ce que vous m'avez dit hier, mais puis-je me promener ici et regarder tous ces appareils d'un peu plus près ?

Le visage de Biggles se détendit brièvement; il railla

- Les capots qui protègent les unités ne sont pas « Top Secret ». Faites donc à votre aise.
Coplan entama une tournée. Il s'immobilisa d'abord devant un pupitre de commande pourvu d'un clavier. Mrs Karen, l'opératrice, pouvait communiquer par ce terminal avec les ordinateurs et leur enjoindre d'exécuter un programme parmi d'autres, voire leur réclamer une certaine catégorie d'informations.
Comme elle tapait précisément sur les touches de l'imprimante d'entrée, Coplan lui demanda, souriant :
- A qui parlez-vous, en ce moment ?
- A Castor, dit-elle en montrant d'un signe de tête l'armoire du computer, à dix mètres d'elle.
Francis, ne voulant pas la distraire, se dirigea vers la silhouette ingrate de miss White, que son approche parut agacer : sans lui accorder le moindre regard, elle continua de s'affairer, recueillant des liasses dans les paniers.
La voix de Biggles domina soudain le bruit des imprimantes. Sur un ton emporté, le technicien rétorquait à ses deux interlocuteurs :
- Et moi je vous dis que c'est impossible ! Bill a été testé sous toutes les coutures pendant trente heures d'affilée avant de nous être livré !
Francis n'entendit pas ce que répondit Phelps, mais Biggles répliqua vertement :
- Ça ne tient pas debout ! La viabilité de ce matériel est aussi grande que celle des dispositifs électroniques ! Une erreur a été commise dans la transcription du programme, voilà le fin mot de l'histoire... Mrs Karen, pouvez-vous venir ici ?
L'interpellé abandonna son clavier pour venir se joindre au trio. Coplan, qui s'était éloigné des parages de la réfrigérante miss White, se tenait à proximité d'un écran de télévision sur lequel se succédaient des images bizarres. Intrigué par le problème qui préoccupait les analystes, il prêta l'oreille à leurs propos.
Phelps bougonna :
- Il n'y a pas à sortir de là : ou Bill s'est trompé, ou bien c'est Ernest, ou bien leurs programmes ne sont pas identiques.

- Évidemment, renchérit Biggles. Moi je suis persuadé que la troisième hypothèse est la bonne mais, en attendant, nous sommes dans de beaux draps. Karen, prenez vos dispositions pour une vérification des deux programmes et dites-moi si une différence apparaît. Voilà ce que c'est que d'avoir des computers de marque différente à programmes incompatibles !

- Les programmes ont été comparés avant qu'on les introduise dans les ordinateurs, objecta Winner. Je l'ai fait moi-même et je vous garantis que l'un est la traduction fidèle de l'autre.

- Écoutez, dit Biggles d'une voix plus conciliante. Je veux bien vous croire sur parole mais je vous parie à dix contre un que l'erreur ne provient pas des unités de traitement. Toutes deux ont fonctionné correctement lors des vérifications de routine opérées par l'équipe de nuit. Alors ?

- Alors ? Il faut bien qu'une défectuosité se manifeste à un moment quelconque, non ? Un truc marche toujours bien avant qu'il tombe en panne.

Phelps intervient :

- Attendons. Ce n'est pas la première fois que ça se produit, avec ces sacrés engins trop neufs. Et puis, après la période de rodage, tout rentre dans l'ordre. Combien de blagues n'avons-nous pas eues avec Castor et Pollux ?

- Vous raisonnez encore comme il y a dix ans, maugréa Biggles. Actuellement, une telle chose est inadmissible.

Le groupe se rendit auprès de Mrs Karen qui, par le truchement de son clavier, demanda la conversion du programme codé de l'un des ordinateurs dans le langage employé par l'autre. Et réciproquement.

Deux imprimantes disponibles entrèrent en action. En quelques minutes, Biggles et ses collègues furent en possession de textes chiffrés qu'ils purent comparer visuellement.

Un examen attentif ne révéla aucune discordance.

Biggles sortit de ses gonds :

- Ça, c'est trop fort ! clama-t-il en tapant de la main sur sa table. Est-ce que par hasard ce ne serait pas une donnée numérique erronée qui aurait été logée dans la mémoire d'un des computers ?

- Non, trancha Winner. Les données ont été transmisses aux mémoires par la même bande perforée, chaque ordinateur recourant à son propre dispositif de lecture.

Il y eut un silence.

Biggles rejeta avec mépris, dans la poubelle marquée « Pour incinération », les copies des programmes.

- Rien à faire, soupira-t-il. Il faut atteler de nouveau Bill et Ernest à une même procédure d'essai général. Mrs Karen, donnez-leur le test J. L. 92.

Pendant que l'opératrice obéissait aux instructions de son chef, Coplan vint se joindre aux trois techniciens. Ceux-ci, absorbés, ne se soucièrent pas de lui. Ils avancèrent vers les imprimantes qui allaient démontrer si, oui ou non, un des ordinateurs en cause présentait un défaut.

La frappe commença.

Lorsqu'elle eut pris fin, il ne fallut guère de temps aux spécialistes pour constater que les résultats des deux unités de traitement concordaient parfaitement et que, par conséquent, leurs circuits ne pouvaient être accusés.

Biggles fixa ses collaborateurs avec une perplexité proche de la fureur.

- Vous voyez, dit Winner. Phelps avait raison : tout est rentré dans l'ordre, mystérieusement.

Le chef du bureau fulminant, se contint. Pour lui, en électronique il n'y avait pas de mystères. Il ne pouvait pas y en avoir.

- Eh bien, nous allons recommencer, décréta-t-il. Mrs Karen, remettez-les sur le programme de l'étude 1024. On va bien voir.

Une légère détente suivit. Coplan en profita pour offrir une cigarette à Biggles et pour lui demander :

- Vous avez des ennuis ?

L'ingénieur prit du feu, aspira, puis répondit en rejetant de la fumée :

- Oui, nous avons un pépin. A vrai dire, je ne sais pas quoi. Le cas s'est d'ailleurs déjà produit à deux ou trois reprises, et je ne vois pas à quelle cause il faut l'attribuer. Nous obtenons parfois une réponse fantaisiste d'une machine qui, après contrôle, se révèle être

en excellent état. Qui plus est, chacun de nos ordinateurs nous a déjà fait le coup.

- Et puis ça passe, tout se remet à fonctionner normalement ? avança Francis qui venait d'en avoir un exemple.

- Apparemment, admit Biggles, embarrassé. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne parviens pas à deviner d'où cela provient. J'en ai du reste parlé aux fabricants, mais quand ils envoient ici leurs meilleurs spécialistes, tout marche à merveille, comme par hasard. C'est extrêmement ennuyeux, car on en arrive à ne plus oser tabler sur la validité des résultats, si bien qu'on est contraint de faire vérifier par un second ordinateurs le travail que vient d'effectuer le premier. Ces pertes de temps coûtent un argent fou.

- En fin de compte, la stratégie de votre pays repose partiellement sur la qualité d'un transistor ou d'une soudure, persifla Coplan.

Biggles braqua sur lui des yeux surpris.

- Ma foi, c'est presque vrai, convint-il. Du moins, pendant de courtes périodes. Après une hésitation, il rectifia :

- Entendons-nous. Nous ne communiquons au Joints Chiefs of Staff (Grand État-Major que des informations sûres, solides comme du roc. Le genre de panne auquel j'ai fait allusion ralentit la cadence de nos travaux mais n'affecte pas, à la sortie, la valeur de nos diagnostics...

A cet instant, la porte principale du local s'ouvrit et le colonel Rockdale entra. Biggles fit une petite grimace avant de se porter à sa rencontre, sachant qu'il devrait lui annoncer un retard dans la réalisation de l'étude 1024.

Lorsqu'il l'eut dit, Rockdale exhala sa mauvaise humeur :

- Sacré bon sang ! Que se passe-t-il encore ?

Le chef du bureau lui exposa les déboires qu'ils avaient connus depuis le début de la matinée et lui promit formellement que le rapport serait prêt dans une heure.

Rockdale, un peu radouci, maugréa

- Si ça continue, nous allons remballer toutes ces machines et les remplacer par une seule, du dernier modèle et à puissance de calcul quadruple de celles que nous avons...

- Oui, dit Biggles, je vois ce que vous voulez dire. Mais celle-là comporte environ un million huit cent mille transistors et trente-deux millions d'anneaux magnétiques. De quoi s'amuser en cas de panne !

Coplan questionna :

- Par qui ont été construit les ordinateurs que vous employez actuellement ?

- Oh, dit Biggles. L'un a été mis au point dans une université, l'autre vient de chez I. B. M. et les deux derniers ont été fournis par l'Elins Corporation.

Coplan sourcilla. Décidément, il ne pouvait faire un pas sans buter sur cette firme.

Il existait donc une liaison directe entre l'Elins et le Bureau de Recherches Opérationnelles du Pentagone ?

Francis méditait sur les implications possibles de cette corrélation lorsque Eddy Bradford pénétra dans la salle, le cigare aux lèvres. L'émissaire du F. B. I. tenait à la main une serviette. Il reconnut immédiatement l'agent français qu'il avait rencontré trois jours plus tôt à New York et vint vers Coplan en affichant un sourire en coin qui démasqua deux dents aurifiées.

- Comment allez-vous ? lança-t-il, jovial, un peu surpris de le revoir dans un des locaux les plus secrets du Pentagone.

Les deux hommes se congratulèrent, puis Bradford fit le tour du bureau pour saluer Rockdale et Biggles. Ensuite, il alla dire un mot aux autres membres du personnel : il pinça l'oreille de la standardiste, miss Lorie, décerna un compliment grivois à miss White, ce qui provoqua des sourires car la vieille fille puritaine détestait ce genre de plaisanterie.

Ayant ainsi respecté ses habitudes, Bradford prit le colonel à part afin de lui parler confidentiellement. Après, il se tourna vers Biggles et lui remit une liasse de feuillets qu'il avait retirés de sa serviette. L'intéressé parcourut en diagonale ces documents, puis il alla les ranger dans une armoire métallique.

Coplan se demanda si sa présence était utile. A ce train-là, sa mise au courant risquait de traîner en longueur. Pour tuer le temps, il

entreprit de mettre sur papier les premiers éléments que Biggles lui avait inculqués la veille.

Le colonel Rockdale et Bradford quittèrent peu après la salle.

Alors Biggles, s'étant assuré que les choses se déroulaient normalement, estima qu'il pouvait consacrer un peu de temps à l'envoyé de Paris.

L'étude 1024 fut prête à deux heures de l'après-midi. Du moins, la version établie par Bill. Elle concordait avec celle qu'il avait fournie antérieurement. Si cette fois Ernest était d'accord avec lui - et on allait le savoir dans les minutes suivantes - le document pourrait être transmis à l'état-major général.

Biggles, un peu anxieux, observait la trotteuse de l'horloge électrique. Logiquement, il n'avait plus rien à craindre, mais pour peu qu'un incident surgît inopinément, à la dernière seconde, ce serait le drame.

Coplan, gagné par la nervosité des autres assistants, les suivit près de l'imprimante qui livrait les résultats de la seconde unité de traitement.

Les caractères s'imprimaient à un rythme rapide, et tous les regards étaient braqués sur le texte qu'ils composaient. Biggles, la première version à la main, confrontait au fur et à mesure les deux reproductions.

Lorsque la machine s'arrêta, un intense soulagement se peignit sur le visage de l'expert. Les deux ordinateurs avaient émis le même verdict !

- O. K., conclut Biggles en promenant ses yeux sur son entourage. Nous voilà enfin tranquilles.

Il regagna sa table, ramassa les copies précédentes qui n'avaient plus de raison d'être et les jeta dans la poubelle, puis il alla prélever dans son armoire une chemise en carton dans laquelle il inséra, en double exemplaire, le mémoire définitif. Avant de clore le dossier, il apposa sa signature et la mention « Approuvé » au bas de chaque page.

D'un pas vif, il se dirigea ensuite vers miss Lorie, la standardiste, et la pria d'aviser Rockdale que l'étude 1024 était à sa disposition.

- Et voilà ! jeta-t-il à Coplan, l'air satisfait. Encore une analyse pour laquelle les Russes payeraient une fortune.

- A votre place, j'aurais froid dans le dos à l'idée que, malgré les précautions coutumières, un pareil dossier pourrait tomber dans leurs mains. C'est un véritable concentré de renseignements qu'une multitude d'agents auraient bien. du mal à rassembler.

- Rassurez-vous, une telle éventualité ne peut pas se produire, affirma Biggles avec une superbe assurance. Tenez : supposons un instant que moi-même et tous les membres de mon équipe ici présents soyons des agents soviétiques... Vous voyez, je prends un cas extrême ! Eh bien, nous serions incapables de faire parvenir ces renseignements à l'extérieur.

- Là, vous me surprenez, ricana Coplan, qui savait à quoi s'en tenir sur l'efficacité des systèmes de contrôle et qui n'avait plus d'illusions à cet égard. On parvient toujours à faire sortir n'importe quoi de n'importe où.

- Non, rétorqua Biggles. Nous, du B. O. R., nous sommes fouillés de la tête aux pieds, tant à notre entrée qu'à notre sortie du Pentagone, vous l'avez constaté vous-même hier soir. Essayez donc de venir ici avec un appareil de photo, si miniaturisé soit-il ! Si l'un de nous était un espion, il n'aurait qu'une ressource : ce serait de mémoriser un certain nombre d'indications fournies par les ordinateurs, mais il lui faudrait pour cela un don exceptionnel, extravagant.

Sceptique, Coplan ne voulut pas pousser plus avant la discussion. Il se borna à déclarer :

- Vous manipulez ici des documents d'une importance vertigineuse, car ils intègrent une foule de données ultra-secrètes qui font apparaître aussi, après le traitement de ces informations, une vue générale, synthétique, d'une valeur inestimable pour un adversaire. Vos calculs et vos supputations équivalent à la force de frappe d'un stock de bombes H... Cela vaut d'être défendu par des précautions minutieuses.

- Nous les avons prises, affirma Biggles, péremptoire. Et maintenant, si nous reprenions ce cours d'initiation ?

Quand il rentra à l'hôtel Occidental, Coplan avait la tête saturée de notions nouvelles. Les guerres de Papa étaient bien révolues. En dehors de la guérilla - mode de combat seulement applicable dans des circonstances très particulières - un conflit ne pouvait désormais se concevoir qu'avec un arsenal électronique aux réactions automatisées, calibrant à la fois la décision et la riposte avant même qu'un cerveau humain en fût informé.

Éprouvant le besoin de se distraire, Coplan ne resta dans sa chambre que le temps de changer de complet. Redescendant aussitôt, il alla se promener dans les artères de la capitale.

Tout y était plus calme, plus digne et plus harmonieux qu'à New York. Francis déambula jusqu'à la grandiose perspective verdoyante qui s'étire entre l'obélisque du monument élevé à la gloire de George Washington et la Maison-Blanche, puis il suivit Constitution Boulevard en direction du Capitole. Ce qui, incidemment, le fit passer devant l'immeuble du Département de la Justice et le siège fédéral du F. B. I. Ce rappel à ses préoccupations l'incita à remonter vers un quartier plus commercial de la ville.

Il cherchait des yeux un bar ou un drugstore où il eût pu boire un café, lorsque son regard fut captivé par le dos et les hanches d'une femme qui marchait à quelques pas devant lui.

Indubitablement, cette jeune personne avait été gâtée par la nature. Sa robe, dessinant l'évasement de sa taille, accusait une chute de reins d'une rare splendeur. Le lent balancement de sa croupe sous un torse qui demeurait immobile, était plus provocant qu'une oeillade assassine.

La coiffure de la femme (une blonde bouclée) fit penser à Coplan que cette promeneuse ne lui était pas inconnue. Impulsivement, il hâta le pas.

Aucun doute : cette fille était la secrétaire qu'il avait vue dans l'antichambre du bureau de Bradford, à New York.

Rien d'étonnant à ce qu'elle fût à Washington, puisque Bradford y était.

Assez emballé par cette heureuse coïncidence, Coplan rejoignit sans délai la troublante Américaine qui semblait désœuvrée.

Il l'aborda en disant :

- Puis-je vous donner un pas de conduite, Myra ?

Elle le dévisagea tout d'abord avec une froide hostilité, mais sa physionomie se modifia dès qu'elle eut reconnu le visiteur qu'avait amené Buck Curran.

- Hello, Gary, répondit-elle avec cette familiarité tranquille qu'on adopte aisément outre-Atlantique. Que faites-vous donc ici ?

Je m'ennuie comme une tortue déposée sur une table en marbre, avoua-t-il. Ne me dites pas que votre soirée est prise.

Les grands cils de Myra se haussèrent, sa bouche sensuelle esquissa un sourire teinté d'un rien de cynisme.

- Et si je devais voir quelqu'un ? avança-t-elle.

- Ça m'étonnerait. Vous marcheriez plus vite. Et moins bien.

Une lueur d'indulgence passa dans les prunelles bleues de Myra.

- Vous observiez ma façon de marcher ?

- C'est ce que j'ai vu de plus joli à Washington, jusqu'à présent.

Elle le regarda de travers, tout en reprenant sa promenade.

- Français, hein ? glissa-t-elle amusée.

- Parisien. Figurez-vous que j'ai vu Bradford tout à l'heure, au Pentagone. Êtes-vous ici en service commandé ?

- Pas après six heures du soir, en tout cas.

Coplan réalisa subitement qu'en dépit de son air évaporé, Myra appartenait au F. B. I. et qu'en lui faisant la cour il risquait fortement de se heurter à un bec de gaz. Encore que le buste arrogant de Myra n'eût rien de commun avec un réverbère.

- Ne connaîtriez-vous pas, par hasard, un bon restaurant pas trop loin d'ici ? Peut-être pourrions-nous dîner ensemble, pour commencer ?

Myra s'arrêta pour réfléchir. Coplan ne cessa de la considérer, se demandant si ce visage candide reflétait une parfaite pureté intérieure ou s'il masquait admirablement les désirs charnels qu'un corps aussi voluptueux devait allumer en elle.

La jeune femme jetant un coup d'œil circulaire, prit une décision.

- Oui, il y a un restaurant assez recommandable dans les environs, dit-elle. Il est tenu par un Grec. Venez.

Ils ne mirent pas plus de dix minutes pour atteindre l'établissement. Celui-ci était agencé de manière à créer une ambiance orientale, avec des lampes de cuivre finement ouvragées suspendues à un plafond en bois peint, garni d'arabesques.

Coplan et sa compagne s'assirent l'un en face de l'autre, dans un box, ce qui rappela fâcheusement à Francis son déjeuner avec Molly Saunders.

Il écarta cet irritant souvenir pour contempler à loisir le physique attirant de la secrétaire de Bradford, autrement plus séduisant que celui de l'employée de l'Elins.

Et pourtant, il se passa en lui une chose curieuse : si fascinants que fussent les traits de Myra, ils ne parvinrent pas à éloigner l'image de Molly.

- Hé! fit Myra. Vous rêvez ?

Il se ressaisit, prit le menu qui était fiché dans le porte-cartes attaché à la cloison. Mais lorsque ses yeux errèrent sur la liste, il fut accaparé par une découverte.

En examinant Myra, il venait de comprendre pourquoi on avait dénoncé Erwin Baxter au F. B. I.

Et pourquoi on l'avait assassiné par la suite.

CHAPITRE X

Pendant qu'il tenait à la blonde New Yorkaise des propos badins et galants, Coplan glana dans ses souvenirs plusieurs indices susceptibles d'étayer la théorie qui s'était ébauchée en lui.

Au cours de tout le repas, il fut un vivant exemple de dédoublement de personnalité, offrant d'une part à sa compagne l'image d'un play-boy plein de verve et raisonnant par ailleurs avec l'implacable lucidité d'un chasseur d'espions.

Or, à mesure que s'édifiait sa conviction, il entrevoyait les conséquences effarantes qui en découlaient logiquement, et un sentiment d'insécurité s'installa en lui.

En guise de pousse-café, il but deux whiskies secs, ce qui le rasséréna quelque peu et l'incita à profiter de l'heure présente. Myra était trop belle pour ne pas être honorée comme elle le méritait, quels que fussent les problèmes du monde occidental.

Coplan recourut sans scrupule à ses talents de suborneur, usant avec une habileté consommée de toutes les ficelles qui mènent une femme, Américaine ou non, à une reddition inéluctable.

De son côté, la secrétaire de Bradford ne demandait probablement qu'à tomber dans un piège si bien tendu car, une heure plus tard, la porte d'un studio aménagé avec une large compréhension des nécessités d'un couple effervescent se referma sur eux.

Coplan prit la jeune femme dans ses bras et la souleva de terre pour embrasser cette bouche gourmande qui, dès leur première rencontre, avait attiré son désir. Le contact des lèvres chaudes et satinées de cette fille souple eaux formes prometteuses enflamma autant Francis que les rondeurs fermes qui s'appuyaient sur sa poitrine.

Myra, les bras autour du cou de son ravisseur, stimulait sciemment sa fièvre par de petits baisers pénétrants, allusifs, devenant de plus en plus explicites.

Coplan amena Myra près du lit et la renversa lentement. La vue de ses longues jambes, dévoilées jusqu'au-dessus du revers des bas, fouetta encore davantage son envie de s'emparer d'elle. Glissant un doigt entre la peau et la ceinture élastique du slip blanc qui ceignait les hanches galbées de la fille, il tira ce fragile dessous vers le bas.

Myra rehaussa ses reins pour lui faciliter la tâche, puis elle joignit ses mains derrière la nuque de Francis et l'attira vers elle.

L'instant suivant, ses paupières s'abaissèrent lorsqu'elle fut envahie impérieusement, jusqu'au plus profond d'elle-même.

Après un temps qui marquait l'union intime de leurs corps, Francis et Myra s'animèrent; cédant au vertige qui abolissait en eux

toute pensée cohérente, ils resserrèrent leur étreinte pour se précipiter mutuellement dans un abîme de plaisir.

Quand il arriva au Pentagone, le lendemain matin, Coplan observa d'un œil critique l'examen auquel il était soumis à l'entrée.

Étude du laissez-passer, questions, fouille méticuleuse, regards sur les semelles et talons des chaussures. A priori, rien semblait ne pouvoir échapper à la vigilance des membres de la Military Police préposés au filtrage des visiteurs allant dans les locaux appartenant aux départements clés.

Pourtant, Coplan aboutit à la conclusion que le système comportait une faille. Celle, précisément, à laquelle il avait songé la veille.

Il ne sous-estimait pas Spalding; sans aucun doute, l'arrestation de Molly Saunders aurait de désagréables répercussions. La jeune employée de l'Elins pouvait être interceptée d'un moment à l'autre et alors s'abattrait sur Coplan un filet qui, à tout le moins, l'empêcherait d'agir à sa guise.

Or, depuis qu'il avait compris l'objectif de l'homme - ou du groupe - qui avait dénoncé Erwin Baxter, il avait résolu de contrer leurs manigances. Le tout était de savoir s'il aurait le temps de réunir des preuves pour démasquer cette organisation qui, elle, jouissait d'une totale liberté de manœuvre.

Ce jour-là, au B. O. R., Biggles et son équipe étaient attelés exclusivement à la mise à jour de la « situation ». Tout se déroulait comme à l'ordinaire, quand aucun événement insolite ne venait troubler l'application du personnel.

Coplan, déjà considéré comme un familier, alla dire bonjour à tout le monde. Les nerfs en repos, après sa nuit tumultueuse avec Myra, il se fit la réflexion que l'hypothèse soulevée la veille par Biggles était beaucoup moins saugrenue que l'analyste ne se l'imaginait, le pauvre... Il y avait un espion dans cette salle.

S'approchant en dernier lieu de Biggles, Francis désigna les ordinateurs d'un signe de la tête et demanda :

- Comment vont-ils ce matin, vos calculateurs indisciplinés ?

Son interlocuteur, se passant la main sur le haut de son front dégarni, maugréa :

- On peut être superstitieux tout en étant mathématicien. Ne réveillez pas le chat qui dort.

- Plus d'alerte ? insista néanmoins Francis.

- Non, tout est normal.

Biggles eut un rictus dégoûté, puis il reprit :

- Ce qui me rend malade, c'est que ces défectuosités disparaissent aussi mystérieusement qu'elles apparaissent, sans raison apparente. Bien sûr, mécaniquement, ces machines sont d'une complexité inouïe, mais elles obéissent comme les autres à des facteurs physiques. Or, si une pièce ou un circuit comportent un défaut, le même dérèglement doit se reproduire tant qu'on n'y a pas porté remède. Et si tout est parfait, il ne doit pas y avoir d'altération du fonctionnement, cela tombe sous le sens. Ici, ces deux principes sont étrangement battus en brèche... On dirait une maladie ! Un ordinateur débite soudain des valeurs inexactes, il ne révèle aucune faiblesse quand on le vérifie de fond en comble, et il se remet à marcher correctement sans qu'on y ait changé quoi que ce soit ! C'est à se taper la tête contre le mur !

- Certaines conditions de température, peut-être ? avança Coplan.

Biggles, sceptique, secoua la tête :

- Les marges sont étroitement surveillées. Et puis, comment expliquer qu'Ernest, par exemple, qui est en fonction depuis plus d'un an, ait les mêmes sautes d'humeur que Bill, de fabrication beaucoup plus récente et moins sensible que lui aux écarts de température ? Serait-ce par contagion ?

- Pourquoi pas ? dit Coplan avec un sourire teinté de malice. Ils ont des contacts entre eux, ne fût-ce que par leur alimentation en courant.

Biggles le fixa longuement, comme pour voir s'il plaisantait. Puis il grommela :

- Vous êtes un imaginatif, monsieur Coplan. Si le courant était en cause, ils présenteraient les mêmes symptômes aux mêmes

moments et nous nous en apercevions sur-le-champ. Non, il y a quelque chose qui m'échappe. En tout cas, ne racontez pas nos déboires à Paris. On s'y ferait une piètre idée de l'équipement de notre centre de Recherches Opérationnelles.

- Soyez tranquille, je m'en garderai bien, assura Francis tout en songeant qu'une petite dose d'imagination supplémentaire aurait évité de nombreux maux de tête aux occupants de la salle et à leurs supérieurs.

Il se mit au travail. En l'occurrence, il devait élaborer un programme en partant d'une série de données et définir un traitement en fonction de la question de base, laquelle se posait dans les termes suivants : « Comment améliorer la sécurité d'un convoi de navires marchands, exposé à des attaques aériennes et sous-marines d'unités de tel type, progressant à la vitesse de douze nœuds et protégé par six escorteurs disposant de tel armement. Déterminer l'espacement optimum entre les navires, la fréquence des changements de cap et de vitesse, la distribution des escorteurs autour du convoi, etc. »

Pendant que Francis piochait ce problème, seul le crépitement sourd des imprimantes meubla le silence.

Miss White, l'air pincé, allait de l'une à l'autre comme une institutrice se déplaçant entre les bancs d'une classe pendant la dictée.

A l'autre bout du local, Phelps et Winner, juchés sur des marchepieds mobiles, transcrivaient par des traits de craie de couleur le renforcement ou le délestage des effectifs américains le long de certaines frontières stratégiques.

Coplan avait du mal à se concentrer sur sa tâche. Trop de préoccupations encombraient son esprit. Le souvenir de Myra, insatiable, vagabondait entre d'autres cogitations moins idylliques.

Le regard pensif de Francis erra sur le joli profil de la standardiste, puis sur Mrs Karen, l'accorte quadragénaire préposée au dialogue avec les unités de traitement.

Effacé, le nommé Blore, un petit homme chauve à la carrure étroite, décodait dans son enclos personnel les messages en provenance de la C. I. A. qu'amenait périodiquement sur sa table le

réseau de tubes pneumatiques. Les renseignements étaient ensuite codés par ses soins en langage machine et transférés dans la mémoire d'un des ordinateurs par Mrs Karen.

Qui, parmi tous ces braves gens, trahissait la cause du monde libre ?

Coplan ne parvenait pas à fixer ses soupçons. Le fait même de supposer que l'une de ces personnes déjouait les mesures de surveillance au profit d'une puissance étrangère paraissait inconcevable, et pourtant il fallait l'admettre.

Perdu dans ses songes, Coplan se ressaisit lorsque la porte s'ouvrit, cédant le passage au colonel Rockdale accompagné d'Eddy Bradford. Les deux hommes se dirigèrent vers Biggles, qui déposa son stylo-bille quand il les vit.

- N'avez-vous rien pour New York ? s'informa l'officier. Eddy repart tout à l'heure... Entre autres, avez-vous rédigé le rapport pour l'Elins Corporation?

- Oui, assura Biggles tout en se mettant à fourrager dans les innombrables papiers qui jonchaient son bureau. Il faut absolument que cette firme mette au point une mémoire magnétique sur disque d'accès plus rapide et qu'elle nous fournisse un « routine-test » accéléré.

Alors que l'analyste et Rockdale continuaient d'échanger des propos concernant le service, Bradford s'était approché de Coplan, Il lui serra la main et dit sur un ton détaché, quoique vaguement sarcastique :

- Il paraît que vous êtes sorti avec ma secrétaire, hier soir?

- C'est rigoureusement exact, reconnut Francis. Je l'ai rencontrée par le plus grand des hasards.

- Oh, vous savez, je n'y vois pas d'objection, se hâta d'ajouter l'agent du F. B. I. Mais lui avez-vous dit que nous nous étions vus ici, vous et moi ?

Coplan fronça imperceptiblement les sourcils.

- Non, mentit-il, sous le coup d'une inspiration subite. Cela aurait-il porté à conséquence si je le lui avais dit ?

- Oui et non. Je préfère qu'elle ne sache pas que je viens régulièrement au Pentagone. En réalité, elle ignore mes fonctions

véritables. Elle croit que je traite des affaires de radio et de télévision. Mon bureau de New York est une façade bien commode en diverses occasions.

- Ah bon, je comprends, dit Francis. Myra n'est donc pas attachée au F. B. I.?

- Pas le moins du monde. Elle est même loin de se douter qu'elle est mêlée à des activités policières. Ainsi, quand vous êtes venu à la 14e Rue avec Curran, elle a cru à un simple rendez-vous d'affaires.

Il extirpa un cigare de la pochette de son veston, le vissa dans sa bouche, puis il poursuivit :

- Vous devez sûrement recourir aux mêmes procédés en France. Le contre-espionnage a toujours besoin d'entreprises camouflées. Moi-même, je cache à tout le monde que je suis un agent fédéral, et seuls quelques initiés savent ce que dissimule ma raison sociale.

- Oui, c'est pareil chez nous, admit Coplan. Mais - et je vous parle en connaissance de cause - les titulaires de postes de ce genre sont rarement gratifiés d'une secrétaire aussi bien balancée que la vôtre.

Amusé, Bradford montra par une mimique narquoise qu'il n'était pas fâché d'avoir engagé une ensorceleuse. Il alluma soigneusement son cigare, puis déclara :

- Si vous faites une halte à New York, au retour, faites un saut jusqu'à mon bureau.

- Je n'y manquerai pas, promit Francis.

Bradford le quitta pour aller taquiner miss White. Celle-ci tomba dans le panneau, comme d'habitude. Elle leva même la main sur le détective parce que celui-ci lui avait pincé la taille. Rigolard, l'émissaire du F. B. I. se réfugia auprès de Rockdale et de Biggles, toujours en conversation.

L'analyste, qui avait retrouvé entre-temps le rapport pour l'Elins Corporation, tendit le dossier à Bradford.

- Voilà ce qui est destiné à Donago. A remettre en main propre, naturellement.

Le G-Man acquiesça et inséra le dossier dans sa serviette, signa ensuite le récépissé que lui tendait le colonel.

Après un dernier échange de vues, Bradford et Rockdale prirent congé de Biggles.

Lorsqu'ils furent sortis, Coplan se replongea dans son pensum.

Au bout d'une dizaine de minutes, se sentant incapable de fixer son attention sur cette matière toute théorique, il décida de laisser tomber.

Il se leva, alla vers Biggles.

- Désolé, je ne me sens pas en forme, avoua-t-il, une main crispée sur son estomac. Ces douleurs m'empêchent de réfléchir.

- Ah ? fit l'analyste, interloqué. Vous souffrez ?

- Oui... Ce n'est pas la première fois. J'ai laissé à l'hôtel le médicament qui apaise ces crises. Mieux vaut que je m'en aille : je ne fais rien de bon quand ça m'arrive.

- Dans ce cas, débinez-vous, mon vieux. Nous rattraperons demain le temps perdu. Santé d'abord !

Coplan s'esquiva.

Il parcourut d'un pas rapide le dédale qui menait au poste de surveillance, se soumit aux formalités de sortie, gagna ensuite le Con-course où il trouva immédiatement un taxi.

A l'hôtel, il monta dans sa chambre, décrocha le téléphone et demanda en urgent le numéro du Q. G. de la police fédérale à New York. L'ayant obtenu, il se fit mettre en communication avec Spalding.

Celui-ci décrocha, s'annonça d'une voix bourrue.

- Ici Coplan, à Washington. Vous vous souvenez de moi ?

- Parfaitement. Le copain de Katz, hein?

- Je voudrais vous demander un renseignement : avez-vous retrouvé Molly Saunders?

Un silence. Finalement, Spalding rétorqua :

- En quoi cela peut-il vous intéresser, je vous prie ?

- Vous pensez bien que je ne vous pose pas la question pour mon plaisir. Avez-vous remis la main sur cette fille, oui ou non?

- Je refuse de vous répondre, opposa froidement Spalding. Ça ne vous regarde en aucune manière.

- C'est possible, mais je vous garantis que ça vous regarde, vous, et à un point dont vous n'avez pas la moindre idée. Libre à

vous de vous taire, c'est votre droit le plus strict. Toutefois, je vous promets que si vous ne me donnez pas satisfaction, vous vous en repentirez.

- Dois-je comprendre que vous avez un intérêt particulier pour Molly Saunders ou que vous m'avez dissimulé certains faits qui auraient pu être utiles à la bonne marche de l'enquête?

- Je me fiche de ce que vous comprenez ou ne comprenez pas, répliqua Francis d'un ton sec, repris par son antipathie pour ce lourdaud prétentieux. En tout cas, retenez bien ceci et faites-en votre profit : si cette jeune femme tombe aux mains de la police, dépêchez-vous de la mettre au secret le plus absolu. Faites en sorte qu'elle n'ait l'occasion de parler à quiconque !

Spalding respira fortement pour contenir la colère qui frémissait en lui. L'audace de ce Français dépassait les bornes. Se figurait-il que, parce qu'il était accrédité auprès des hautes autorités du Pentagone, il avait le droit de dicter une ligne de conduite à un Assistant du F. B. I. ?

- Je sais ce que j'ai à faire ! éclata soudain Spalding, outré. Et je la ferai parler si bon me semble, même s'il faut lui appliquer le troisième degré !

Coplan s'exprima d'une voix nette, mesurée mais coupante :

- Entendu, Spalding, négligez mon avertissement. Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes aux prises avec une affaire explosive et que le moindre faux pas peut vous coûter très cher. Je vous le dis pour la dernière fois : si vous retrouvez cette fille autrement qu'à l'état de cadavre, bouclez-la dans l'infirmerie et faites-lui absorber un puissant somnifère, afin qu'elle dorme jusqu'à ce que je vienne vous voir. So long !

Il plaqua le récepteur sur le socle de l'appareil, continua de ressasser pendant quelques secondes sa mauvaise humeur.

Si ce rustre s'avisait de ne pas se conformer ces conseils, il battrait la semelle sous peu, dans Manhattan, à la recherche d'un gagne-pain ; Coplan se le jura.

Puis il consulta sa montre : midi dix. Les avions pour New York se succédaient à intervalles rapprochés. Il lui serait possible d'en emprunter un moyennant une courte attente à l'aéroport.

Il ôta son veston pour se harnacher du holster de son automatique, se rhabilla puis, retirant son arme de l'étui, il en vérifia le chargement, fit jouer la culasse, garnit de balles le chargeur entamé, mit le cran de sûreté en place. Ensuite, il se munit de deux chargeurs de rechange, remplis.

Jetant alors sa gabardine sur son bras, et n'emportant pour tout bagage qu'un nécessaire de toilette dans une mallette, il quitta sa chambre.

Dans le hall, il prévint la préposée aux clés et au courrier qu'il s'absentait pour quelques jours mais qu'il conservait la location.

L'avion se posa sur le terrain de l'aéroport de New York en respectant l'horaire avec une ponctualité plutôt exceptionnelle. Coplan s'arrangea pour être parmi les passagers qui, les premiers, sortirent par l'un des couloirs mobiles adaptés aux portes de l'avion. Ceci lui rappela son arrivée précédente à New York, le jour ou Bick Curran, si proche d'une fin brutale, l'attendait à sa descente.

De l'eau avait coulé sous les ponts, depuis.

Au snack de l'aérogare, Coplan prit sur le pouce un repas qui aurait stupéfié Biggles... La perspective de passer à l'action décuplait toujours son appétit.

Après avoir bu, pour terminer, une tasse de café noir, il se rendit au stationnement de taxis. Là, il réserva une voiture en spécifiant au chauffeur que celui-ci devait l'attendre ailleurs que dans la file et se tenir prêt à démarrer dès qu'il reviendrait. Un billet de cinq dollars stimula considérablement la compréhension de son interlocuteur. Francis lui confia gabardine et mallette.

A trois heures moins cinq, revenu dans le hall de l'aérogare, il alla se poster prêt d'une cabine téléphonique située à proximité du couloir par où débouchaient les voyageurs arrivants.

Un autre appareil venant de Washington fut annoncé par la voix de velours d'une hôtesse invisible.

Coplan attendit, les yeux fixés sur l'issue des portes de débarquement.

Bientôt un flot de passagers se mit à déferler. Quand Francis distingua parmi eux Eddy Bradford et Myra (c'était elle qui, la veille, lui avait signalé qu'elle regagnerait New York à cette heure-là) il

dédia une pensée au Vieux et eut la sensation de larguer les amarres.

CHAPITRE XI

Le « courrier » du F. B. I. et sa fracassante secrétaire empruntèrent un taxi. A quelques secondes d'intervalle, Coplan rallia le sien, enjoignit au chauffeur de suivre l'autre voiture.

Ce n'était pas aussi simple qu'on aurait pu le croire : si l'intense trafic qui régnait sur l'autoroute allant vers le Tri-Borough Bridge se prêtait à une filature, le fait que de nombreux taxis de la même compagnie filaient dans la même direction augmentait les chances de se tromper de véhicule. Pour éviter toute confusion, Francis se grava dans la tête le numéro d'immatriculation du Yellow Cab de ses prédécesseurs.

Le trajet qu'effectua celui-ci ne tarda pas à indiquer que Bradford avait l'intention de se rendre à son bureau de la 14e Rue, mais Coplan n'en désira pas moins rester sur ses traces.

L'itinéraire se poursuivit cependant selon ses prévisions : Bradford et Myra, abandonnant leur taxi, s'engouffrèrent dans le building qui abritait leur bureau de vente.

Supposant avec quelque raison qu'ils allaient expédier les affaires courantes jusqu'à l'heure normale de fermeture, Coplan se mit en quête d'une maison vendant des appareils à rayons X. Dans un drugstore voisin, il consulta l'annuaire téléphonique et put noter trois adresses proches de la section de la 14e Rue où il se trouvait.

Il visita la première de ces firmes, put y acquérir d'emblée ce qu'il cherchait : un générateur portatif, de petites dimensions, alimenté par batteries, émettant un faisceau directif de rayons « durs » à usage industriel, pour la vérification de l'homogénéité interne de pièces métalliques.

L'instrument était relativement coûteux, mais son prix ne dépassait pas la somme d'argent que Francis portait sur lui. Nanti de cet achat, qui tenait dans un coffre entouré d'une housse en

plastique, Coplan revint à l'immeuble où Bradford avait son cabinet d'affaires. Il était cinq heures de l'après-midi et le crépuscule tombait sur la ville, mais l'obscurité était tenue en échec par les salves lumineuses de centaines d'enseignes et par les éclairages des vitrines.

Francis se dirigea vers les ascenseurs. Dépassant le douzième étage (celui du bureau de Myra), il monta jusqu'au niveau le plus élevé, le quinzième.

Arrivé là, il s'engagea dans le couloir, bifurqua dans un autre corridor, cherchant une de ces portes surmontées d'une ampoule rouge qui signale un accès aux escaliers de secours longeant, soit la façade, soit l'arrière, des édifices américains.

Il en aperçut une, en repoussa les deux battants à ressort et parvint sur une étroite plate-forme métallique. L'escalier dévalait en zigzag vers le fond d'un gouffre au bas duquel les parois des immeubles contigus paraissaient se rejoindre; Francis eut la sensation de se trouver au sommet d'une pyramide d'ombre renversée sur sa pointe.

La pénombre, plus accentuée ici que du côté de la rue, se piquetait de rectangles de lumière. Silencieux, Coplan descendit les marches de fonte en se tenant à la main courante, l'équivalent de trois étages.

Au douzième, il déposa coffre et mallette pour aller jeter un coup d’œil au travers des fenêtres que lui permettait d'atteindre la passerelle horizontale de l'escalier de secours. Il éprouva un soulagement lorsqu'il constata que l'une d'elles donnait effectivement, comme il l'avait espéré, sur le cabinet de travail de Bradford.

Ce dernier, un cigare aux lèvres, compulsait un dossier ouvert devant lui. A portée de sa main gisait le colt calibre 38 dont il s'était délesté pour être plus à l'aise.

Alors, Francis mesura toute la difficulté de l'aventure dans laquelle il s'était lancé. Un faisceau de présomption, si solide fût-il, ne pouvait suffire à convaincre de félonie un agent assermenté du F. B. I. On ne parviendrait à le confondre que par des preuves flagrantes, irrécusables.

Méditatif, Coplan se posta contre le mur de manière à pouvoir observer Bradford de biais sans risque d'être aperçu par lui. Ici, la porte communiquant avec l'intérieur du building était située à l'extrême droite de la plate-forme.

Le but de Coplan était d'attendre le départ de l'agent de liaison du F. B. I. pour se livrer à une incursion dans les locaux de son entreprise, mais aussi pour surveiller ses agissements, alors qu'il se croyait seul, après son retour du Pentagone. Francis était donc résigné à séjourner un bout de temps sur ce perchoir.

Vers six heures, Myra apparut dans le champ de vision. Elle apportait des lettres, vint les poser sur le bureau et se plaça près de Bradford pour lui fournir des explications relatives à cette correspondance.

Pendant qu'elle parlait, Bradford avait familièrement passé la main sous sa jupe et il lui tâtait les fesses sans se départir en rien de son sérieux. Myra ne semblait pas y prendre garde. Quand elle eut terminé, elle se dégagea lestement et s'en alla en lui jetant un *bye-bye* enjoué.

Francis souhaita fermement que Bradford ne s'attardât plus longtemps. Or, loin de se préparer à partir, celui-ci pêcha une bouteille d'alcool dans l'armoire latérale de son bureau et s'en servit une rasade.

Ayant déposé son cigare, il but une gorgée de bourbon, la mâchonna longuement avant de l'avaler, le regard vide. Après quelques secondes, il récidiva. Puis il remit son verre sur la tablette, se gratta le cuir chevelu comme s'il lui répugnait de reprendre son travail.

A l'angle de l'embrasure, Coplan ne hasardait, par intermittences, que des coups d’œil furtifs. Bien qu'ayant une folle envie d'annuler une cigarette pour tromper son impatience, il s'en abstint.

Enfin, Bradford se leva en s'appuyant des deux mains à son bureau. En se déplaçant dans la pièce, il échappa au regard de Coplan, qui aurait dû jouer l'acrobate pour embrasser la totalité du local.

De longs instants s'écoulèrent. Puis les lamelles du store vénitien s'inclinèrent parallèlement et la fenêtre fut complètement obstruée

par un rideau laiteux.

Francis réprima un juron. Les minces interstices subsistant entre les lamelles laissaient filtrer de la lumière, mais ils n'autorisaient plus l'observation des faits et gestes de l'occupant des lieux.

Pouvait-on au moins espérer que cette fermeture du rideau préludait au départ de Bradford ? Ou bien s'enfermait-il pour se livrer en toute quiétude à une besogne un peu spéciale ?

Un bref éclair illumina des minces fentes. Celui d'un flash électronique, indubitablement.

D'autres suivirent, à la cadence d'un toutes les trente secondes à peu près. Coplan eut un soupir de satisfaction : l'éventualité à laquelle il avait songé dans la salle du B. O. R. au Pentagone était en train de se réaliser.

Il compta sept éclairs. Bradford opérant avec une régularité de métronome, avait donc pris sept clichés des documents qu'il devait porter à l'Elins Corporation.

En un tour de main, Francis débarrassa le coffre de sa housse, actionna l'interrupteur de mise en service, attendit que les aiguilles des instruments de mesure eussent indiqué que le générateur produisait des rayons X. Il fit ensuite coulisser le petit écran de plomb qui masquait le tube.

Alors, tenant l'appareil à bout de bras, il enjamba le garde-fou, posa un pied sur le rebord de la fenêtre et, méthodiquement, avec lenteur, il balaya du faisceau de lumière invisible tout l'espace intérieur de la pièce.

Il promena ce flux comme si, à l'aide d'une lampe torche, il avait voulu éclairer successivement les quatre coins du local.

Ainsi, à l'aveuglette, mais avec la certitude d'obtenir le résultat voulu, il grilla les négatifs enfermés dans la caméra de Bradford, les rayons X devant immanquablement voiler, au point de le rendre translucide, le film enroulé sur l'une des bobines.

Mais pendant que Francis continuait d'arroser de gauche à droite la moitié inférieure de la fenêtre, l'éclairage normal du bureau s'éteignit.

Coplan revint illico sur la plate-forme, s'accroupit pour couper le courant du générateur et refermer le cafre de celui-ci. Après quoi, Il

escalada souplement les marches qui le séparaient de l'étage supérieur et, par la double porte, il réintégra l'intérieur du building, marcha rapidement vers les cabines d'ascenseurs.

Il pensait être averti du départ de Bradford par l'index lumineux surmontant chacune des trois portes. Or, à la longue, il s'étonna de ne voir aucun des ascenseurs marquer un temps d'arrêt au douzième étage. Que se passait-il?

Coplan tergiversa puis, songeant que d'autres personnes pouvaient fort bien appeler au douzième sans que cela signifiât que Bradford eût quitté son bureau, il rebroussa chemin.

Revenu à l'escalier de secours, il allait s'engager sur les marches quand il entendit battre la porte du niveau inférieur, sous lui. Il déposa doucement ses colis et se pencha par-dessus le garde-fou. La rumeur du trafic de la 14° Rue s'entendait encore à cette hauteur.., Le ciel, obscur à présent, reflétait les éclats d'enseignes colossales édifiées sur le toit plat de certains immeubles.

En contrebas, Bradford respirait calmement l'air du soir. Le bout de son cigare rougeoyait de temps à autre.

Que fichait-il là?

Indécis, Coplan se demanda s'il était dans les habitudes de l'agent du F. B. I. de venir prendre l'air à cet endroit avant de regagner son domicile.

Quoi qu'il en fût, Francis devait régler sa conduite sur celle du policier fédéral. Il s'appuya donc au mur et resta immobile, l'oreille tendue, épiant un nouveau battement de la porte de secours devant laquelle Bradford était posté, les deux mains posées sur la rampe d'acier.

En dehors d'eux, aucun être humain ne se manifestait aux fenêtres des bâtiments environnants.

Or, à un moment donné, en face et deux ou trois étages plus bas, un rectangle lumineux se découpa, une silhouette masculine fut brièvement éclairée. Lorsqu'elle eut accédé à la passerelle de l'escalier de cet immeuble, l'obscurité se rétablit.

Pas assez vite cependant pour que Francis n'eût eu le temps de distinguer l'aspect général de l'homme. Il était grand, mince et blond.

Coplan ressentit un petit choc au creux de son épigastre.

Etait-il possible que cet individu fût le nommé Howard ? Celui qui avait contacté Baxter à Grand Central et avait, en compagnie de Chester, abusé de Molly Saunders ?

Dominant sa nervosité, partagé entre la crainte de prendre ses désirs pour des réalités et la confiance qu'il avait dans la qualité de son acuité visuelle, il conserva une immobilité de statue. S'il ne s'était pas trompé, cette apparition ne résultait certainement pas d'un hazard...

Un objet rond, pas plus gros qu'une balle de tennis, décrivit une trajectoire entre les deux buildings et fut attrapé au vol par Bradford.

Coincé dans un pan d'ombre, Coplan ne bougea pas.

Une dizaine de secondes plus tard, il vit l'objet accomplir en sens inverse une courbe qui l'amena trop loin de son premier expéditeur et il tomba dans le vide.

Mais il devait être attaché à un fil en nylon car l'homme d'en face eut des gestes de pêcheur remontant un filet, et il récupéra bien vite la petite boule.

Le tour était joué. De toute évidence, Bradford avait placé dans ce réceptacle la pellicule impressionnée et il transmettait par ce canal, sans contact direct, la copie de documents qu'il était chargé d'acheminer.

Ni rencontres compromettantes avec les gens de l'autre bord, ni relations téléphoniques, ni « cache » dans un endroit public comme celles auxquelles recourait le fameux agent soviétique Abel... Du beau travail, sans bavure.

Cette fois, cependant, Bradford était à mille lieues de se douter qu'il venait d'envoyer à son correspondant un film vierge, et ceci n'allait pas manquer de provoquer des remous.

A présent, c'était le type de l'immeuble d'en face qui méritait tous les égards.

Coplan se replia silencieusement à l'intérieur du building, non sans avoir repéré avec exactitude l'étage où était apparu le lanceur de la balle creuse.

Il arriva devant les ascenseurs, hésita. Avant d'appuyer sur le bouton d'appel, il convenait de s'assurer que Bradford, en quittant les locaux, ne risquait pas de se trouver nez à nez avec lui dans une

des cabines. Estimant qu'il avait tout de même, au pire, plusieurs secondes d'avance sur l'homme du F. B. I., Francis écrasa de son index le petit cercle vert. Une chance sur trois.

Une cabine se présenta, occupée par une dizaine de personnes. Et la descente s'effectua, sans escale au 12e.

Coplan avait un peu chaud quand il déboucha du hall. Il se mêla .à la foule qui cirrculait sur le large trottoir et marcha d'un pas rapide vers la Troisième Avenue afin de contourner le pâté de maisons. Il compta ses enjambées, du building jusqu'au coin de la vole transversale, pour apprécier la distance qu'il aurait à parcourir dans la 13° Rue avant de localiser le bâtiment où logeait le complice de Bradford.

Lorsqu'il eut repéré l'édifice (sa façade correspondait, comme dimensions, à celle du côté cour), Coplan jugea bon de se débarrasser momentanément des deux colis qu'il transportait. Il alla les confier à la vestiairiste d'un lunch-room » voisin, puis il revint devant l'immeuble portant le numéro 1639. Il y pénétra, monta au dixième étage. A ce niveau, il aboutit à un hall sur lequel donnaient quatre appartements. Lequel était le bon ?

Compte tenu de l'orientation, deux d'entre eux, qui étaient en façade, pouvaient être éliminés d'office. Sur la porte du troisième logement était apposé un écriteau encadré

« Mrs Olsen, kinésithérapeute. » Sur l'autre, au-dessus du bouton de sonnerie, une simple carte de visite : « Steve Dukin. »

Coplan opta pour cet appartement-là. S'il s'était trompé, il en serait quitte pour s'excuser.

Il sonna, attendit, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon. Devant lui, le panneau de bois glissa latéralement.

Une voix, venant de l'intérieur d'une des pièces, questionna

- C'est toi, Pola ?

Coplan se dirigea vers l'endroit d'où provenaient ces paroles, et il dégaina son pistolet. Il pesa sur le bec de cane, entra.

L'homme grand et mince, élégant, qui se tenait devant un long canapé placé en diagonale dans un des angles de la salle de séjour, eut un sursaut de saisissement en voyant l'intrus. Puis, médusé, il fixa le canon de l'arme qui était braquée sur lui.

- Levez les bras, intima Coplan d'une voix sourde, tout en refermant le battant derrière lui. Allez vous mettre face au mur et appuyez-vous contre lui.

A présent, Francis n'avait plus le moindre doute : l'individu qu'il avait aperçu quelques minutes auparavant, Howard, et l'agresseur de Molly Saunders étaient bien le même homme, celui qu'il avait devant lui.

- Euh... Que me voulez-vous ? réussit à prononcer Steve Dukin, les mains à la hauteur de ses épaules.

- Vous allez le savoir, dit Coplan. Faites d'abord ce que je vous ai dit, sinon je vais vous aider.

Son ton comminatoire et son attitude résolue convainquirent Steve qu'il valait mieux obéir. Les traits contractés, le teint blêmissant, il se détourna et posa ses paumes contre la cloison, le buste penché.

Coplan s'assura que Dukin n'était pas armé, puis recula d'un pas en disant :

- Ne vous avisez pas de bouger. Au moindre geste, je vous massacre. Je n'en ai que trop l'envie, crapule.

Sans le quitter de l'œil, il tâta les coussins du canapé, ceux des fauteuils, pour voir s'ils ne dissimulaient pas un revolver.

Tranquillisé sur ce point, il reprit :

- Demi-tour. Installez-vous là, les mains sur la tête.

Lorsque Dukin se fut laissé tomber sur le siège désigné, Coplan le considéra avec une animosité glaciale.

- Ainsi, c'est vous qui avez refilé un microfilm à Erwin Baxter pour le faire inculper, marmonna-t-il, vindicatif.

Un tic fit frémir la joue de l'interpellé. La dilatation de ses pupilles attestait qu'il se droguait. Se raidissant, il n'ouvrit pas la bouche pour protester. Manifestement, il se demandait encore s'il avait affaire à un maître chanteur ou à un membre de la police.

- Et vous venez de recevoir d'un locataire d'en face des photos de documents à ne pas divulguer, sans compter les autres méfaits que vous avez à votre actif, poursuivit Coplan. Mais laissons tout cela pour l'instant : ce que je veux, c'est l'adresse actuelle de votre bon camarade Chester, celui qui avait séduit Molly Saunders.

Steve Dukin parut rapetisser, tellement il se tassa sur lui-même. Le regard fuyant, il arborait un masque fermé, les dents serrées, se refusant encore d'admettre qu'il était pris au piège.

Qu'un inconnu se fût introduit chez lui par surprise, alors qu'il se croyait totalement à l'abri, lui semblait monstrueusement injuste, scandaleux!

- Allons, parlez, invita durement Coplan.

Dukin baissa la tête, inclina le buste en avant et, soudain, ses deux mains s'abattirent sur le tapis de haute laine, qu'il tira vers lui avec une force amplifiée par sa panique.

Coplan, ses pieds filant sous lui, bascula en arrière sans parvenir à enrayer sa chute. Il tomba lourdement sur le dos. Steve Dukin se précipita sur lui, la figure déformée par une haine démentielle.

Le coude de Coplan avait heurté le sol avec une telle violence que son automatique s'était échappé de sa main. Avant qu'il eût pu ressaisir son arme, Dukin l'avait pris à la gorge et ses dix doigts crochus se mirent à serrer frénétiquement larynx et carotides.

Pour se défaire de lui, Coplan, par une puissante torsion du buste, roula sur lui-même et fit s'écrouler son adversaire à côté de lui, mais Dukin ne lâcha pas prise pour autant : il resta cramponné, grinçant de fureur, usant de toute son énergie pour étrangler Francis. Alors ce dernier lui expédia un coup de genou dans l'abdomen et le frappa, du tranchant de la main, à la base du cou.

L'ardeur combative du drogué faiblit insinstanément. Les muscles de ses bras s'amollirent et il lâcha un râle de douleur. C'étaient ses parties génitales qui avaient été touchées.

Mais Coplan n'entendait pas s'en tenir là : par un second coup de reins, il se jucha sur son agresseur, l'empoigna par les revers de sa veste et se mit à lui cogner la tête contre le parquet. Trois chocs suffirent à envoyer Dukin dans les songes. Ses bras et ses jambes se détendirent mollement, alors qu'il restait la bouche ouverte, les yeux mi-clos.

Coplan se releva. S'il s'était écouté, il aurait brisé comme une calebasse le crâne de ce fumier.

Le souffle court, il s'épousseta d'un geste machinal, puis ramassa son pistolet qu'il reglissa dans son étui.

Pour ranimer Dukin, il ne trouva rien de mieux que de lui balancer un coup de pied dans le bas des côtes. L'autre poussa un grognement plaintif. Une seconde décoction de semelle acheva de le ramener au sens des réalités.

Souffrant de partout, il voulut se redresser, adopter une position assise, mais il n'y parvint pas. Ses poignets étaient mous comme du beurre. A nouveau, il éructa un gémissement.

- Cessez de geindre, dit Coplan. Dites-moi plutôt où se cache votre ami Chester. Je veux aussi son nom véritable.

Son air menaçant laissait clairement deviner que d'autres sévices allaient pleuvoir si Dukin gardait le silence. Or celui-ci, tout meurtri qu'il fût, prononça :

- Allez vous faire foutre.

Il n'avait pas refermé la bouche qu'un talon lui écrasait le milieu de la figure, lui cassant deux incisives supérieures.

- Dépêchez-vous de me renseigner, gronda Francis, penché. Je n'attends qu'un prétexte pour réduire votre beau profil en compote.

Steve Dukin cracha deux morceaux de dents, et du sang macula ses lèvres. Avec l'instabilité qui caractérise les utilisateurs de stupéfiants, il admit subitement que toute résistance était vaine. Il avait consommé toutes ses ressources psychiques.

- Chester Kane, Cinquième Avenue, articula-t-il avec un défaut de prononciation dû à la perte de ses incisives.

- Le numéro ? L'étage ?

Steve tenta derechef de se redresser car du sang lui coulait dans la gorge. Il se mit de côté, appuyé sur un coude, parvint à extraire son mouchoir de sa poche. S'étant essuyé la bouche, il déclara d'un ton morne :

- Numéro 2125... Au sixième. Mais...

- Mais quoi ?

- Il n'y est pas en ce moment. Écoutez : laissez-moi récupérer deux secondes... J'ai une proposition à vous faire.

- Voyons ce qu'elle vaut.

Dukin, mal en point, tâcha de rassembler ses idées. Il était à peu près certain, maintenant, que son interlocuteur n'appartenait pas à la police. Ce pouvait être un atout.

- Donnez-moi un peu d'eau à boire, pria-t-il.

- Pas question. Déballez d'abord votre histoire.

Eh bien... Je peux vous raconter des tas de choses, concernant Kane. Puisque c'est lui que vous visez, vous avez intérêt à traiter avec moi.

- Vous croyez ? fit Coplan, goguenard. Je n'ai pas besoin de votre aide car j'en sais déjà très long sur les manigances de Kane et les vôtres. Mais je voudrais une précision : est-ce lui qui a donné l'ordre d'abattre l'ingénieur Erwin Baxter ?

Steve Dukin remua, la mine bougonne.

- Je le suppose, maugréa-t-il. Il ne me tenait pas au courant de tout. Moi, je ne suis qu'un subalterne, vous comprenez. Je lui obéissais. Mais il a dû se douter que ça sentait le roussi car il est parti en Floride il y a trois jours.

- A quel endroit ?

Une voix, qui n'était pas celle de Dukin, résonna derrière Coplan.

- Levez les mains, mister.

Sidéré, n'ayant pas perçu le moindre bruissement annonciateur d'une approche, Francis tourna la tête. Un frisson lui descendit le long de l'échine.

A trois mètres de lui, dans l'encadrement d'une porte, Molly Sauniers le tenait en joue avec un browning.

CHAPITRE XII

Hello, fit Coplan d'un ton dénué d'enthousiasme, tout en se conformant à l'injonction de la jeune femme.

Il n'aimait guère se trouver sous la menace d'une arme tenue par une complexée, dont les réflexes sont plus chatouilleux et plus imprévisibles que ceux d'un malfaiteur chevronné.

Devinant son désarroi, Molly Saunders prononça, mauvaise

- Oui, c'est bien moi. Qu'est-ce que vous-imaginiez ? Que je m'étais jetée dans l'Hudson, peut-être?

Elle eut un petit ricanement sarcastique qui crispa curieusement son visage. Or, l'expression qui fut reflétée par ses traits édifia Francis, il avait suspecté de nombreuses possibilités, sauf celle-le.

Tout en fixant Molly dans le blanc des yeux, il esquissa une grimace d'amertume et arrondit les épaules.

- J'ai craint, en effet, que vous aviez commis un acte de désespoir, avoua-t-il. Fallait-il être bête, hein ?

Il lut de l'indécision dans les prunelles de la fille, contente d'avoir l'avantage mais, au fond, peu fière d'elle.

Un coup d'œil à Dukin lui montra que ce dernier ne manifestait aucune velléité de passer à l'attaque. Trop épaté lui aussi, sans doute.

Coplan, la mine déprimée, leva lentement les mains.

Molly avança dans la pièce.

- Que comptez-vous faire de moi ? dit Francis. Me tuer sur place ? Un grand corps comme le mien est encombrant, je vous préviens. Et puis, un pistolet, ça fait du bruit.

Elle fit un signe négatif, rétorqua :

- Nous allons vous ligoter, vous enfermer.

Nous serons loin quand vous vous serez libéré, si vous y parvenez. Steve, ne reste pas là. Assommé-le.

Spéculant sur sa myopie, Coplan, opérant un quart de tour sur lui-même, lança son pied gauche de bas en haut avec la fulgurante vélocité d'un champion de karaté, frappant du bord de sa semelle le mince poignet de Molly. Le browning voleta en l'air tandis qu'elle lâchait un cri.

Dakin encaissa un autre coup de pied dans la face et la fille prit sur le coin de la figure une baffe grandiose qui la fit valser contre le mur tout en projetant ses lunettes par terre.

- Soyons sérieux, dit Coplan. Ma patience et mes sentiments de charité ont des limités. J'avoue que je me suis fourré le doigt dans l'œil en ce qui vous concerne, Molly, mais il n'est pas trop tard pour rectifier le tir.

La secrétaire de Donago, le visage pâle et défait, serrait de sa main gauche son poignet endolori. En elle, la colère et le dépit le

disputaient à sa frayeur. La passivité qu'avait observée Steve l'indignait.

Francis reprit, comme se parlant à lui:

- J'aurais dû comprendre,, en examinant lles photos que vous aviez précieusement conservées, qu'au fond ces violences ne vous avaient pas déplu. La solitude, une chasteté qui, à la longue, devenait pesante... Vous n'avez pas détesté d'être forcée : cela vous libérait de toute responsabilité morale. Quelle aubaine ! Et moi qui entendais vous priver de continuer d'être la victime de ces deux odieux personnages, dont vous étiez la proie consentante. Vous avez vite choisi !

Pourtant, malgré son ton désabusé, il éprouvait encore de la commisération pour elle. Légalement, elle était impliquée dans une histoire sans commune mesure avec une affaire de mœurs.

Steve, toujours couché contre la cloison, tamponnait avec une indifférence d'homme ivre sa bouche tuméfiée. Molly, les yeux troubles, gardait un silence plein de confusion. Ses couleurs revenaient lentement.

Coplan, se secouant, renoua le fil de ses idées.

- Au travail, jeta-t-il d'une voix plus ferme. Où Chester Kane réside-t-il en Floride, Dukin ?

Steve remua difficilement son menton :

- A l'hôtel Allison, à Miami.

- Bon. Molly, êtes-vous bien certaine de n'avoir plus pris de photos, à l'Elins Corporation, après celles qu'on avait obtenues de vous par chantage ?

Sans le regarder, elle approuva de la tête.

- Prenez garde, dit Francis, Votre avenir dépend de la sincérité de votre réponse. Répondez-moi catégoriquement oui ou non.

- Oui, assura-t-elle dans un souffle. Je vous jure que je n'ai pas recommencé.

- Très bien. Maintenant, ne faites plus de sottises.

Il ramassa le pistolet 6,35 resté sur le tapis, marcha vers l'appareil téléphonique, forma le numéro du Q. G. du F. B. I.

Tout en actionnant le disque, il se remémora sa communication précédente avec Spalding, à propos de Molly Saunders... Dire qu'il

s'était fait du mauvais sang pour elle ! Il est vrai qu'à ce moment-là, un interrogatoire de la secrétaire eût été gênant pour lui. Allo ? Spalding ?

- Oui.

- Coplan à l'appareil. Je me trouve à New York. Voulez-vous envoyer séance tenante une voiture au 1639 de la 13e Rue ? Que vos hommes montent au dixième étage, à l'appariement d'un certain Steve Dukin.

- Pourquoi? grogna Spalding, revêche.

- Pour y cueillir Molly Saunders. Elle est en compagnie de l'individu connu de votre service sous le nom d'Howard, mais qui s'appelle en réalité Dukin.

- Vous êtes sur place?

- Oui.

- Mais, bon sang, que fichez-vous là ?

- Eh bien, je vous donne un coup de main ! D'ailleurs, rassurez-vous : je ne serai plus là quand arriveront vos G-Men. Gardez au frais les deux intéressés jusqu'à ce que je vous fasse signe; et ne les cuisinez pas, vous perdriez votre temps.

La respiration sifflante de Spalding fut retransmise par la ligne d'une façon parfaite.

- Comment avez-vous abouti à cette adresse ? s'enquit-il d'une voix contenue, saturée d'aigreur

- Vous le saurez plus tard. Agissez sans perte de temps.

- Savez-vous que vous me tapez singulièrement sur les nerfs, monsieur Coplan ? J'ai une sacrée envie de vous faire ramasser aussi, et de vous demander quelques explications !

- Essayez, si le cœur vous en dit. Pour ma part, je me charge de révéler comment la sécurité du territoire est préservée par des gars de votre espèce.

Il déposa délicatement le récepteur.

Molly et Steve, pétrifiés, anéantis par la perspective de leur arrestation imminente, le fixaient avec stupeur. Tous deux avaient cru, jusqu'à cette conversation, qu'un arrangement demeurait possible.

Indéchiffrable, Coplan alla vers Molly. Elle leva instinctivement un bras devant son visage, comme une enfant qui s'attend à recevoir une gifle. Il la fit pivoter et lui assena dans la nuque un coup d'une force suffisante pour lui faire perdre conscience. Il la retint pour amortir sa chute alors qu'elle s'effondrait.

Puis il se dirigea vers Steve qui, devinant la suite, tenta de se protéger la tête. Illusion que dissipa promptement un coup de la crosse du browning, l'atteignant à l'occiput.

Coplan réunit alors les deux corps inertes, sectionna de son canif le fil du téléphone et utilisa celui-ci pour les ligoter ensemble.

Laissant aux agents du F. B. I. le soin de découvrir la balle creuse et le film voilé qu'elle renfermait, il quitta l'appartement d'un pas souple et referma la porte derrière lui.

Parvenu dans la rue, il se rendit au restaurant où il avait laissé ses bagages. Sur le point d'en ressortir, il entendit le mugissement de sirène d'une voiture de police. De fait, une voiture noire à double feu clignotant rouge vint stopper devant le 1639.

Francis partit tranquillement dans la direction opposée et monta dans le premier taxi qu'il rencontra, donnant comme destination l'aéroport.

Durant le trajet, il eut le loisir de réfléchir à l'ensemble du problème. Par une sorte de malédiction, un grain de sable s'introduit toujours dans les mécanismes les mieux étudiés. L'erreur de Chester Kane avait été de faire descendre Erwin Baxter, mais il ne pouvait se douter à ce moment que les aveux de l'ingénieur n'avaient été recueillis que par un seul homme, Buck Curran, appelé à disparaître lui-même, accidentellement, trois heures plus tard.

A l'aérogare des North Eastern Airlines, Coplan dut faire la queue pour acheter un billet pour Miami. L'avion ne décollant qu'à dix heures du soir, Francis eut la possibilité d'aller manger deux sandwiches au fromage.

Il songea qu'il avait oublié de restituer à Molly le bulletin de consigne de sa valise à grand Central.

Elle n'en aurait pas besoin de sitôt, du reste.

Les rayons d'un soleil exubérant s'insinuèrent entre les lamelles du store vénitien qui recouvrait la baie vitrée de la chambre de Kane. Celui-ci, réveillé, contempla Dora qui sommeillait encore dans l'autre lit, ses beaux bras nus arrondis autour de sa tête décoiffée.

Il aimait les aisselles de sa maîtresse, ce coin d'ombre intime qu'entoure une chair d'une douceur exquise, imprégné d'odeur féminine. Euphorique, il détailla le buste de Dora, laissa vagabonder son imagination. Alors, des désirs naquirent en lui.

S'extirpant des draps, il alla se faufiler dans le lit voisin et empoigna la jeune femme sans ménagement.

Celle-ci, brutalement arrachée au sommeil, eut un petit cri de protestation. Elle avait horreur de ces étreintes matinales, brusquées; il le savait et tirait une partie de son plaisir à lui faire violence.

Vorace, il lui couvrit la figure de baisers tout en cherchant à la posséder. Emprisonnée dans ses bras, écœurée, elle tenta de se dérober en jouant des hanches, mais il parvint à la dominer et, quand il l'eut écartelée, il donna libre cours à son impétuosité.

Dora supporta en silence, avec une froideur lucide, l'assaut de l'homme déchaîné. Il était riche, épris d'elle, aimable à ses heures, mais répugnant par certains côtés. Accepterait-elle, indéfiniment, pour de l'argent, les caprices souvent morbides de cette brute à l'aspect faussement respectable ?

Aussitôt libérée, elle se précipita vers la salle de bains.

Quelques secondes plus tard, Kane, sortant de sa torpeur, se leva et alla. démasquer la fenêtre. La clarté flamboyante du ciel l'éblouit. A l'avant-plan, l'ombre des palmiers s'étirait sur le fond bleu de la piscine. Au loin, la mer étincelait.

- Temps splendide, annonça Chester, guilleret. Que ferons-nous ce matin ?

- Une promenade en criss-craft, décréta Dora en revenant de sa douche, sa nudité partiellement cachée par la serviette qu'elle promenait sur son corps.

- O. K., approuva Chester, enclin à la générosité.

Une heure après, le couple descendit d'une voiture de location devant le port de plaisance du club privé de Pelican Harbour, dont Kane était membre.

Il était loin de soupçonner qu'un homme les avait pris en filature à leur sortie de l'Allison et que ce personnage rangeait également sa voiture au parking.

Au vrai, Kane était préoccupé. Steve ne lui avait pas encore expédié le télégramme convenu, alors qu'il avait dû recevoir de Bradford, la veille au soir, des *fournitures importantes*.

Quant à Dora, tout en affectant une belle insouciance, elle se demandait si, au risque d'une rupture, elle n'allait pas prochainement dire à Chester tout ce qu'elle avait sur le cœur.

Kane, en bermuda et polo, franchit le premier la passerelle du criss-craft dont il avait l'usage. En habitué, il défit l'amarre, releva la passerelle dès que Dora eut, pris pied sur la plage arrière, puis il alla occuper un des fauteuils du poste de pilotage et fit fonctionner les diesels. Lentement d'abord, le bateau se dégagea de son quai d'amarrage, vira, mit le cap vers un des goulets qui réunissent les eaux de Biscayne Bay à celles de l'océan.

Coplan n'avait pas attendu l'appareillage du criss-craft pour louer lui-même un hors-bord. La vitesse de ce dernier pouvant dépasser celle de l'embarcation de Kane, il ne mit pas de hâte à la poursuivre.

Puisque le hasard lui permettait d'avoir une entrevue en mer avec ce bandit, autant que ce fût le plus loin possible du rivage de Miami Beach. La présence de cette magnifique créature qu'emmenait Kane ne serait qu'un inconvénient mineur.

Francis avait été un peu surpris quand il avait constaté que ce couple était celui qu'il avait remarqué dans l'avion de Washington. Si l'allure de ce quinquagénaire grisonnant lui avait paru familière, c'était à cause du vague portrait que Molly avait dessiné de lui. Cette rencontre, en fait, n'avait pas été fortuite, Kane ayant eu de bonnes raisons de s'arrêter dans la capitale fédérale avant de gagner la Floride.

Parmi d'autres bateaux de pêche et de plaisance, les deux engins à moteur doublèrent le cap de Surfside et poursuivirent leur course vers la haute mer, à vive allure désormais.

Ayant d'abord cinglé dans une autre direction que celle empruntée par le criss-craft, le hors-bord de Coplan décrivit un grand arc de cercle lorsque la côte ne fut plus qu'une ligne indistincte estompée par la brume. Il navigua bientôt parallèlement à Kane, se rapprocha de lui, agita le bras pour signaler qu'il avait quelque chose à communiquer.

Intrigué, Chester diminua le régime des moteurs. Francis fit de même et gouverna pour se ranger le long de la coque du yacht.

Dora, quasiment nue avec son deux-pièces qui soulignait ses charmes plutôt qu'il ne les cachait, s'agenouilla sur la banquette arrière et regarda, étonnée, cet inconnu qui voulait leur parler.

- Mr Kane ! clama Coplan. J'ai des nouvelles pour vous... De la part de Steve. L'interpellé mit en panne complètement mais, tandis que son bateau continuait d'avancer par vitesse acquise, il demanda, méfiant :

- De quel Steve

- Dukin, 13e Rue, Manhattan ! jeta Coplan.

Attendez, je vais attacher mon canot à votre yacht.

Il lança un filin lové en boucle autour d'une des bittes de fonte, l'assujettit par un nœud marin, puis sauta sur la plage du criss-craft, retira un pli de sa poche et le tendit à Kane qui, entre-temps avait quitté les commandes.

- Voilà, dit-il. J'ai reçue le télégramme ce matin. A l'Allison, ils m'ont dit que vous veniez de partir à Pelican Harbour.

Kane s'empara du papier et ce fut à cet instant qu'un crochet à l'estomac lui coupa le souffle. Interdite, Dora joignit ses mains devant sa bouche. Coplan expédia un direct dans la face cramoisie de son antagoniste, le rattrapa par son polo, lui décerna du gauche un crochet à la mâchoire et le projeta ensuite sur la banquette où se pelotonnait la fille.

- Vous, ne bougez pas ! recommanda Francis, les yeux durs. J'ai un compte à régler avec Chester, cela ne vous concerne pas.

Kane, prostré, son agressivité considérablement réduite par cette brève correction, décocha un regard venimeux à son assaillant.

- Effectivement, je vous apporte des nouvelles, dit Coplan. Steve et Molly sont sous les verrous, Bradford ne courra plus longtemps en

liberté. Quant à vous, les motifs d'inculpation vont pleuvoir. Il est temps de rentrer au port, Chester.

Dora, que ces accusations avaient effarée, regarda son amant d'un air incrédule. Elle l'avait toujours pris pour un homme d'affaires honorable, mais l'image qu'il offrait à prément était de nature à la faire changer d'avis.

La face tordue par un rictus, les yeux chargés de fureur, il semblait écrasé par le sort. L'idée de protester ne lui venait même pas à l'esprit. Il ne méditait rien d'autre que de se débarrasser à tout prix de son dangereux adversaire.

- Descendez dans la cabine, ordonna Coplan, tout en faisant un pas de côté pour céder le passage.

Puis, à Dora

- Vous, allez vous asseoir dans le fauteuil de gauche.

Kane, le front courbé, reprit appui sur ses jambes en s'arc-boutant des deux mains au rebord du siège. Mais au lieu de se redresser, il se propulsa comme un bélier vers Coplan qui, incapable de reculer, encaissa au creux de l'épigastre la tête du gredin. Butant contre la petite rambarde qui lui arrivait à mi-mollet, il bascula en arrière et tomba dans l'eau.

Un grondement de triomphe jaillit de la gorge de Kane. Il se rua vers le siège de pilotage et, fébrilement, remit les machines en route.

- Cramponne-toi ! cria-t-il à Dora. Nous sommes sauvés, les requins vont le bouffer I

Dans un énorme vrombissement, le criss-craft bondit sur les flots.

CHAPITRE XIII

Coplan, suffoqué, se débattait dans la mer tout près de la coque du bateau, dont le hors-bord, maintenu par le filin, s'était quelque peu écarté. Soudain il vit défiler à un mètre de lui la ligne de flottaison du criss-craft. Le râble de nylon qui unissait les deux embarcations se tendit au-dessus de la surface.

Réalisant en un éclair que sa vie était en péril, Francis eut la présence d'esprit de lancer son bras droit hors de l'eau pour agripper le filin qui allait passer au-dessus de la tête. Il l'attrapa mais subit

une secousse telle qu'il faillit lâcher prise. Au prix d'un effort terrible, il parvint à crocher le câble avec son autre main.

L'accélération effrénée de l'engin remorqueur provoqua autour de ses épaules un bouillonnement d'écume qui l'aveugla. La figure giflée par la vague que créait l'étrave, il tira sur ses bras pour se hisser hors de l'eau car le freinage imposé à son corps risquait de l'arracher à son point d'attache. Ses pieds, à leur tour, vinrent embrasser le filin, et alors son dos, émergeant de l'eau, ne fit plus qu'érafler la surface.

Kane, qui ne pouvait rien voir de la place qu'il occupait, tourna la tête pour chercher, dans le sillage du criss-craft, le petit point noir qu'eût représenté sur la mer la tête de son ennemi. Il ne vit rien, en conclut que celui-ci avait été noyé, ou déchiqueté, par les hélices, mais apercevant le hors-bord qu'il traînait derrière lui, il cria à Dora :

- Débarrasse-nous de ce poids mort !

La gorge serrée, bouleversée par la scène à laquelle elle venait d'assister, la jeune femme obéit machinalement : elle grimpa sur la plage arrière; s'approcha à quatre pattes du cylindre de fonte auquel était attaché le câble en nylon et tenta maladroitement d'en dégager la boucle. Mais la traction qui s'exerçait sur celle-ci excédait les forces de Dora.

Elle avança encore un peu dans l'intention de défaire le nœud, et c'est alors qu'elle vit Coplan suspendu au filin. Elle eut un réflexe de frayeur, resta figée, ne sachant à quel saint se vouer.

Francis l'avait aperçue aussi, et leurs regards se croisèrent.

Son intention avait été de se laisser trimbaler ainsi jusqu'au retour à Pelican Harbour. Maintenant, il n'avait plus le choix. Il entreprit de se hisser le long du câble pour reprendre pied sur le criss-craft.

Dora, médusée, n'essaya pas de s'opposer d'une façon quelconque à sa progression. Délibérément, elle s'abstint de prévenir Kane.

Celui-ci, calé sur son siège, ruminait sa victoire et, après un coup d’œil au compas, il modifia la course en mettant le cap sur les îles Bahamas.

Lorsque l'embarcation eut décrit un large virage, Kane voulut savoir si sa maîtresse avait réussi à larguer l'amarre du hors-bord et il lança, à la cantonade :

- Alors, as-tu bientôt fini ? Amène-toi, je vais t'expliquer.

Deux grappins d'acier se refermèrent sur son cou, le rivant à son siège. Il eut un soubresaut violent, lâcha le volant pour saisir les poignets de son agresseur, mais ses carotides étaient comprimées dans un étau mortel qu'il ne put desserrer.

Le criss-craft, privé de gouverne, amorça une courbe en s'inclinant sur les flots. Dora, transie, s'agrippa au plat-bord tout en dirigeant un regard inexpressif sur Francis, qui maintenait son étranglement. Finalement, il sentit mollir Kane et, aussitôt, il atténua sa pression. Inanimé, les bras ballants, l'homme n'était plus qu'à deux doigts de la mort.

Coplan se détourna vers la fille.

- Merci, lui jeta-t-il. Je me souviendrai de votre neutralité et ça vous épargnera beaucoup d'ennuis.

Ensuite, il redressa la course du yacht et calma les moteurs.

Dora vint auprès de lui, ses seins opulents débordant plus qu'à demi du balconnet de son soutien-gorge. Elle tremblait légèrement malgré l'ardeur du soleil.

- Qu'a-t-il fait ? interrogea-t-elle en désignant Chester.

- Qui êtes-vous ? rétorqua Francis. Sa femme, sa maîtresse ou sa fille ?

- Sa girl-friend, dit-elle. Mon nom est Dora Webb.

- Ne vous tenait-il pas au courant de ses affaires?

- I ne m'en a jamais dit un mot. Je croyais qu'il était industriel. Mais je connaissais Steve Dukin, son secrétaire. Trempaient-ils tous les deux dans des histoires louches ?

- Pis que ça !

Trempé, ses vêtements plaqués contre sa peau, Coplan se débarrassa de sa veste et de sa chemise.

- Un bon conseil, reprit-il. Lorsque nous rentrerons à Pelican Harbour, déguerpissez, allez faire vos bagages et prenez le premier avion pour New York. Réfugiez-vous provisoirement au Sheraton et

attendez de mes nouvelles. Je vais m'efforcer de vous tenir en dehors de cette combine.

- Mais qui êtes-vous ? Un flic ?

- Non, dit Francis. Un simple touriste.

Il était près de cinq heures du soir quand Coplan put regagner l'Allison.

Au yacht-club de Pelican Harbour, un quart d'heure après le départ de Dora, il avait fait appel à la police locale et lui avait livré Chester Kane en spécifiant que cet individu était recherché par le F. B. I. Ceci avait entraîné de longues palabres, la convocation de G-Men, une liaison téléphonique orageuse avec Spalding, une autre avec le colonel Rockdale, au Pentagone, qui cautionna spontanément, et sans trop savoir de quoi il s'agissait, l'émissaire de Paris.

En fin de compte, Kane avait tout de même été incarcéré à l'infirmerie du poste, en attendant son transfert à New York pour confrontation avec Steve Dukin et Molly Saunders.

A l'Allison, Coplan sut par le réceptionniste que Dora avait plié bagages. Il ne fit aucun commentaire et annonça son propre départ le soir même.

Il arriva à Washington tard dans la soirée, pas fâché de passer, enfin, une bonne nuit.

Le lendemain matin, au Pentagone, il jugea indispensable d'avoir une entrevue avec Rockdale avant de se rendre au Bureau des Recherches Opérationnelles.

- Ah, vous voilà ! dit l'officier. Que fabriquiez-vous donc à Miami ? Avant-hier matin, Biggles m'avait informé que vous étiez souffrant... Et puis j'apprends que vous avez des démêlés avec des gens du F. B. I. en Floride ! Que se passe-t-il ?

- Je vais vous le raconter, colonel, déclara Coplan avec gravité. Par un concours de circonstances qu'il serait trop long de vous relater, j'ai acquis la certitude qu'un des membres du B. O. R. est un

espion travaillant pour l'Union soviétique, et je me propose, avec votre autorisation, de l'identifier dans un très proche délai.

Rockdale se croisa les bras tout en dévisageant son interlocuteur.

- Si un autre que vous proférait une telle assertion, je l'enverrais au service psychiatrique, émit-il. Sur quoi vous basez-vous pour oser, prétendre une chose pareille ?

Coplan alluma une cigarette, exhala de la fumée.

- Oui, je vous accorde que cela peut sembler fantasmagorique, convint-il. Non seulement le fait en soi, mais aussi celui que ce soit un étranger qui vous le révèle. Pourtant, sachez que j'ai une certaine expérience dans le domaine du contre-espionnage et que je ne m'avance pas à la légère. Je vous réaffirme qu'il se produit des fuites dans le service de Biggles.

- Pourriez-vous le prouver ?

- Oui, si vous m'en donnez la possibilité.

Son assurance n'entama pas le scepticisme absolu de Rockdale.

- Mais enfin, objecta celui-ci, vous n'avez pas abouti à une conclusion aussi surprenante après un seul jour de stage dans nos locaux, j'imagine ? Si vous m'expliquiez par quel détour vous en êtes venu à suspecter la présence d'un espion au « situation Room »?

Coplan, décontracté, sentant naître de l'agacement dans le ton du colonel, exposa calmement :

- Il est évident que mon séjour ici n'est pas à l'origine de ma découverte, mais il m'a apporté des éléments. Lors de mon arrivée aux États-Unis, l'agent fédéral qui devait m'accueillir et me convoyer m'avait touché un mot d'une enquête qu'il venait d'entreprendre et qui concernait précisément des ordinateurs américains et français. Or, par la suite, j'ai assisté à certaines étapes de cette enquête, et celle-ci a pris une tournure dramatique. Puis, au Pentagone, j'ai constaté qu'elle comportait des prolongements dans le service de Biggles. Vous comprenez aisément que je ne désire pas formuler une accusation précise sans preuve irréfutable. La meilleure preuve, toujours, c'est le flagrant délit, et pour le provoquer, j'ai besoin de votre coopération.

Rockdale, impressionné par la conviction qui se dégageait des propos de son visiteur, inquiet rien qu'à l'idée que la thèse soutenue par lui pouvait avoir quelque fondement, commençait à être ébranlé.

- Par quel moyen espérez-vous confondre le traître éventuel ? S'enquit-il prudemment.

- Par une voie des plus normales. Il vous suffira de réclamer à Biggles une étude prétendument très importante, dont vous forgerez vous-même l'énoncé. Une étude qui serait soi-disant demandée par le Corps des Missiles Balistiques Intercontinentaux, par exemple, et dont les résultats seraient à livrer dans les six heures. Vous verrez ce qui se produira. Si l'expérience n'est pas concluante, elle aura eu le mérite d'être sans danger. Ne pensez-vous pas que l'enjeu en vaut la peine ?

Nerveux, Rockdale tapota son stylo-bille sur son bureau sans cesser de regarder Coplan droit dans les yeux. Cet homme du 2èmeBureau, envoyé spécial, ingénieur, affecté par ordre supérieur à une initiation aux toutes dernières méthodes de calcul opérationnel, n'était assurément pas un plaisantin. De plus, il respirait vigueur et santé, tant au physique qu'au moral.

- Très bien, conclut Rockdale avec détermination. Nous allons la tenter, cette expérience. Je vais constituer un dossier qui portera la référence « Projet 3008 » et je demanderai à Biggles de le traiter cet après-midi. D'après vous, cela devrait marcher à tout coup ?

- Certainement. Mais si vous descendez à un moment quelconque, ne faites aucune allusion à Miami ou à notre conversation, bien entendu.

- Comptez sur moi, dit l'officier, les traits durs.

A dix heures du matin, le Bureau était en pleine activité.

Coplan, à l'écart, s'était sérieusement attelé à son problème de convois maritimes.

Biggles, les yeux plus hallucinants que jamais, rassemblait des feuillets que miss White lui avait amenés de plusieurs imprimantes.

Il en opérait un premier tri, en distribuait quelques-uns dans des corbeilles d'où, par tubes pneumatiques, ils seraient acheminés à divers services du Pentagone.

Phelps et Winner, imperturbables, transcrivaient les incessantes fluctuations du potentiel de guerre américain sur leur planisphère. Bore, penché sur ses codes comme un horloger sur un infime mécanisme, enregistrait avec un serein détachement les informations glanées outremer, souvent au péril de leur vie, par les agents de la C. I. A. et du C. I. C.

Fraîche et courtoise, une téléphoniste qui remplaçait miss Lorrie, son casque d'écoute sur la tête, établissait ou coupait inlassablement des communications téléphoniques dont les correspondants étaient parfois éloignés l'un de l'autre de plus de dix mille kilomètres. Car des centres de recherche opérationnelle étaient aussi installes aux postes de commandement de zones en état le belligérance.

Rockdale, apparaissant en fin de matinée, rompit la monotonie des occupations de chacun. Il envoya un petit salut à la ronde et s'approcha de Biggles comme s'il ne s'était pas avisé de la présence de Coplan, lequel resta plongé dans ses équations.

Le colonel bavarda quelques instants avec l'analyste, puis il lui remit une chemise cartonnée marquée « Top secret - Projet 3008 » et reprit la parole à voix plus basse.

On entendit cependant plus distinctement les dernières phrases qu'il prononça :

- Il me faut cela toutes affaires cessantes, Biggles. Vous savez comme ils sont, aux Engins balistiques. Jetez un coup d’œil là-dessus et dites-moi quand, approximativement, je pourrai venir prendre cette étude.

Biggles, les sourcils levés, se fit une idée de l'ampleur du problème. Le tout était de savoir si l'on pouvait utiliser un programme existant ou s'il faudrait en créer un, spécialement.

- Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, lui dit Rockdale, qui avait élaboré son projet en conséquence. Bill n'en fera qu'une bouchée.

L'analyste opina de la tête.

- Hum... Oui. Comme je n'ai rien d'autre en route, je pense que vous l'aurez vers trois heures de l'après-midi. Ça va ?

- O. K., approuva Rockdale. Mais pourvu que nous n'ayons plus la même blague qu'avec le 1024.

Biggles leva vers lui une figure à l'expression empreinte de fatalisme.

- Wait and see, articula-t-il.

Puis il appela Mrs Karen et lui donna des instructions concernant le travail à exécuter, tandis que le colonel, affairé, quittait la salle en affichant une mine soucieuse.

Un peu plus tard, alors que l'opératrice s'asseyait à son unité de transmission pour communiquer à l'ordinateur Bill ce qu'on attendait de lui et comment il devait s'y prendre, Biggles dit à miss White :

- Pour toute sécurité, j'ai prescrit à Mrs Karen de confier à Ernest la vérification du traitement que Bill va appliquer aux données du Projet 3008. Vous n'utiliserez qu'une imprimante pour les résultats fournis par les deux computers, la numéro 4. Modifiez donc en conséquence les consignes de l'unité de conctrôle 458, de manière que l'imprimante obéisse aux deux sorties, successivement.

- D'accord, Mr Biggles, acquiesça la vieille fille.

Elle s'en fut immédiatement vers le coin de la salle où se trouvait la machine en question, un ensemble électronique contenant des traducteurs de code, une mémoire intermédiaire capable d'enregistrer les résultats fournis par une unité de traitement et de les restituer à un rythme plus lent (une imprimante ne pouvant suivre, mécaniquement, le rythme ultra-rapide du débit d'un ordinateur...) et, en plus de certains autres organes, un dispositif de commutation. Cet ensemble était doté d'un programme spécial, approprié aux fonctions qu'il devait assumer.

Il fut bientôt midi. Une moitié de l'équipe quitta le local pour aller manger à l'une des quatre cafétérias qui, outre trois restaurants et neuf débits de boissons (non alcoolisées) se trouvent dans l'enceinte du Pentagone à l'usage du personnel.

Seuls restèrent dans la salle Biggles, Blore, Mrs Karen et Coplan. Ils continuèrent de travailler sans échanger une parole jusqu'au moment où, restaurés, Phelps, Winner et miss White revinrent. La

téléphoniste fut relayée par une collègue puis le second groupe, à l'exception de Francis - encore indisposé, assura-t-il - partit déjeuner.

A deux heures, l'effectif au complet fut à nouveau attelé à ses tâches.

A mesure que le temps passait, Coplan accordait de moins en moins d'attention à son convoi. Les sous-marins hypothétiques auraient pu torpiller jusqu'au dernier cargo sans qu'il se préoccupât de voir comment il pourrait lancer à leurs trousses la meute de ses escorteurs. L'imminence du dénouement de l'affaire accaparait bien davantage son esprit.

Du coin de l'œil, il épiait Biggles et miss White, celle-ci devant incessamment apporter à son chef la solution du Projet que l'imprimante numéro 4 allait reproduire à deux reprises.

Soudain, la porte s'ouvrit. Le colonel Rockdale entra, suivi de Bradford. Coplan tiqua. L'apparition de l'agent du F. B. L dérangeait un peu le schéma. Cette coïncidence était-elle un bien ou un mal ? Peut-être y avait-il moyen d'en tirer parti, après tout.

Biggles, en voyant le colonel, eut un mouvement qui signifiait : « Vous voilà déjà ! » et il déclara

- Il vous faudra patienter quelques minutes encore... Bill doit avoir terminé mais je ne vous remettrai pas le dossier avant qu'Ernest ait apporté sa confirmation. Miss White, amenez-moi les premiers feuillets, je vous prie.

Eddy Bradford, nanti de son éternel cigare, fit sa ronde comme à l'accoutumée. Il s'attarda plus longuement auprès de Coplan, comme si l'aventure de ce dernier avec Myra avait tissé entre eux une connivence particulière. Francis lui témoigna une cordialité enjouée, fort éloignée des sentiments véritables qu'il nourrissait à son égard.

Rockdale, les poings sur les hanches, rongeait son frein en affichant un air distrait. Reprit par ses doutes, ils se disait que cette expérience n'aboutirait probablement à rien d'autre qu'à un fiasco : si le Français avait été sûr de lui, il n'aurait pas eu besoin de cette mise en scène pour désigner le coupable !

Miss White, après avoir consulté la bande de papier qui se déposait en accordéon dans le casier inférieur de l'imprimante numéro 4, nota que celle-ci, après avoir achevé la frappe de la seconde version, était déjà en train de traduire en clair les données transmises par un autre ordinateur.

Elle détacha la partie de la bande qui se rapportait au Projet 3008 et, contournant Bradford à distance prudente, elle vint la présenter à Biggles.

Celui-ci, debout, aligna côte à côte sur la table les deux messages qui, dépliés, avaient une longueur de plus d'un mètre. Rockdale, le front barré de rides, se planta près de lui pour opérer un collationnement.

Coplan, tout en ne les perdant pas de vue, continua de plaisanter avec Bradford. Il alluma une cigarette en espérant que le tabac l'aiderait à dominer son anxiété. A présent, il estimait que le cercle des suspects s'était réduit à deux personnes.

Subitement, Biggles abattit sa main sur la table et proféra, furibond :

- Voilà que ça recommence! Bon Dieu de bon Dieu, il y a de quoi devenir fou !

- Qu'y a-t-il? questionna Rockdale, interloqué.

- Ils ne sont pas d'accord, une fois de plus !

Coplan se leva tout d'une pièce. Écartant Bradford d'un revers du bras, il marcha vers l'analyste et le colonel en lançant à ce dernier.

- Que vous avais-je dit ? Quelqu'un ici, se joue de vous, et ceci va être prouvé par ce nouvel incident technique !

CHAPITRE XIV

Les paroles de Coplan avaient résonné avec tant de force que tous les occupants de la salle tournèrent vers lui des visages effarés.

Puis, au milieu d'un silence tendu, il rejoignit Rockdale et ajouta :

- Ce matin, je vous avais promis d'identifier un espion. Les circonstances me permettent de vous livrer deux fripouilles en une

fois.

Biggles, sidéré, en perdit la voix sur-le-champ. Quant au colonel qui ne discernait pas le rapport qu'il pouvait y avoir entre cet incident technique et les assertions de Coplan, il grommela :

- Soyez plus explicite, s'il vous plaît. Citez nommément ceux que vous accusez, devant tout le monde.

- Rassurez-vous, je ne vais pas m'en priver, rétorqua Francis. Sachez qu'un des coupables n'appartient pas au personnel de cette salle et qu'il est entré avec vous.

Coplan se détourna pour pointer l'index vers Bradford. Or celui-ci venait de dégainer son colt et il articula sur un ton sinistre en braquant son arme :

- Attention, mister. Vous avez eu tort de dévoiler vos batteries. Je ne conseille à personne de m'empêcher de sortir.

Ses yeux allant de gauche à droite avec une vivacité incroyable, il se mit en mouvement comme un fauve acculé, son revolver balayant à tour de rôle les occupants du local.

- Bradford ! aboya Rockdale. Ne faites donc pas l'imbécile ! Vous figurez-vous que vous allez pouvoir sortir du Pentagone ? Allons, jetez votre arme I

- Sans blague, ricana Bradford. Fiez-vous à moi, je saurai me débrouiller.

Puis, à tous les assistants :

- Allez vous mettre en ligne au fond de la salle, les bras en l'air. Le premier qui bronche, je lui envoie un lingot dans les tripes. Grouillez-vous !

Phelps et Winner, juchés sur leur escabeau, levèrent les mains car, de toute évidence, la surexcitation de Bradford pouvait le conduire au meurtre

Les femmes, Mrs Karen, miss White et la téléphoniste, pâles de frayeur, obéirent le plus rapidement.

Rockdale et Coplan, le masque figé, surent qu'une attaque brusquée serait infailliblement stoppée par le tir de l'homme du F. B. I. Biggles, dépassé par les événements, les interrogea du regard avant de refluer, lui aussi, à l'autre bout du local. Enfin, Blore émergea de son enclos vitré.

- Eddie ! fit-il sur un ton de reproche. Vous ne pourrez pas nous descendre tous... Au premier coup de feu, les M. P. vont se précipiter ici. Et si vous filez sans avoir démoli le standard téléphonique, on vous aura quand vous déboucherez au rez-de-chaussée.

Le front couvert de sueur, Bradford gronda :

- Taisez-vous, Blore. Un fin renard comme vous devrait savoir que quand un type joue sa dernière carte, il a plus d'un tour dans son sac.

- Ou bien il devient cinglé, riposta tranquillement l'employé de la C. I. A. Pour félonie, vous risquez quelques années de taule. Si vous y ajoutez un assassinat, c'est la chaise électrique.

- Bouclez-la ! clama Bradford, rageur. Alors, Rockdale, et vous, Coplan, vous décidez-vous à reculer, oui ou non ?

Le doigt crispé sur la détente, il les fixait avec des yeux déments. Le colonel effleura Francis du coude, l'invitant ainsi à se conformer aux ordres de leur adversaire. A quoi bon le défier puisqu'il restait sourd à toute exhortation ?

A l'instant précis où ils se résignaient a lui tourner le dos, la porte s'ouvrit silencieusement. Deux hercules en civil fondirent sur Bradford alors qu'il pivotait sur ses talons pour faire face à l'arrivant. Un coup de feu retentit, mais la balle alla se loger dans le plafond. Écumant, les deux bras paralysés par ses agresseurs le traître grognait des injures, cherchait à donner des coups de pied. Il fut promptement réduit à une impuissance totale, et un crochet au foie mit un terme à ses invectives.

Blore, se séparant du groupe auquel il s'était joint, retraversa la salle pour s'adresser aux gorilles du service de sécurité :

- Collez cet énergumène dans une cellule du Pentagone. Et puis revenez ici car, si j'ai bien compris, ce n'est pas terminé ?

Il avait, en disant cela, dédié un coup d’œil interrogateur à Coplan; il ajouta, pour Rockdale

- Vous voyez, il existe dans certains locaux du Pentagone des systèmes d'alarme que le personnel lui-même ignore. Mon échange de répliques avec Bradford n'avait d'autre but que de lui faire perdre du temps.

Revenus de leur émotion, les membres du B. O. R. se décontractèrent. Mrs Karen, cependant, flageolait encore sur ses jambes. Le répit qui allégea l'atmosphère fut de courte durée : alors qu'on emmenait Bradford à l'extérieur, Coplan, répondit à Blore :

- Oui, en effet, ce n'est pas terminé.

L'homme qui nous menaçait n'est qu'un comparse, mais j'ai craint un moment qu'il n'abatte le vrai coupable pour lui fermer là bouche.

- Hein ? fit Biggles, complètement ahuri. Oseriez-vous insinuer qu'il y a un espion dans mon service ?

- Je ne l'insinue pas, je l'affirme. Miss White, voulez-vous approcher, je vous prie c'est de vous qu'il est question.

Tous les regards convergèrent vers la vieille fille qui parut se transformer en un bloc de pierre. Si sa pâleur avait pu être attribuée au comportement agressif de Bradford, quelques minutes plus tôt, son immobilité présente, de même que le frémissement nerveux de ses traits, trahissaient une panique éperdue.

- Eh bien, miss White ! glapit Biggles. N'avez-vous rien à dire ?

- Oh, peu importe qu'elle nie ou qu'elle avoue, intervint Coplan. Les faits parleront pour elle. Vous, qui êtes un technicien, vous comprendrez facilement comment elle opérait.

Blore, soucieux, fit quelques pas vers elle.

- Est-il exact que vous transmettiez des renseignements à Bradford ? s'enquit-il d'une voix étonnamment douce.

Elle serra les lèvres, secoua les épaules et baissa la tête en soupirant. Son attitude indiqua clairement qu'elle renonçait à se défendre, sachant que des indices matériels accablants seraient exhibés.

- Venez, dit Blore en la prenant par le poignet.

Docile, la honte au front, elle le suivit.

Un peu plus tard, dans le bureau du colonel où Biggles et Blore l'avaient accompagné, Coplan fournit les explications que chacun attendait de lui.

- La scène qui vient de se dérouler sous vos yeux met un point final à une manœuvre extrêmement subtile des Russes, déclara-t-il à ses auditeurs intrigués. Celle-ci comportait d'une part une

intoxication psychologique de votre contre-espionnage et, de l'autre, le vol de renseignements capitaux à l'endroit même où ils se concentraient, c'est-à-dire dans le " Situation Room ». Pendant que le F. B. I. était vigoureusement lancé sur une fausse piste, on court-circuitait en quelque sorte la documentation rassemblée par vos spécialistes, tant sur vos propres forces que sur celles du Bloc communiste.

Ce préambule accrut encore le tourment des trois Américains, prodigieusement embêtés par cette affaire qui les mettait en cause et contrariés par le fait que c'était un Européen qui l'avait éclaircie.

- Je présume que ce qui vous intéresse surtout, c'est le procédé par lequel miss White faisait parvenir à l'extérieur, avec la complicité de Bradford, une foule de chiffres hautement significatifs, poursuivit Coplan. C'est le point crucial de tout le système. Tout d'abord, rappelez-vous que le convoyeur du F.B.I. était le seul individu habilité à trimbaler hors du Pentagone des documents secrets provenant du Bureau des Recherches Opérationnelles : il était donc forcément, le seul canal possible...

- Mais non, rétorqua Biggles. Je ne vois pas pourquoi vous accusez miss White. Je remettais moi-même à Bradford des dossiers très importants qu'il pouvait photographier, du moment qu'il était un espion.

- Rarement, souligna Coplan. Vous ne lui délivriez qu'une infime partie des travaux exécutés par votre équipe : simplement ce qui, à un titre quelconque, devait être transmis sous forme de courrier à des personnalités extérieures à cet édifice. Mais la formidable moisson de renseignements que vous traitiez ne sortait pas d'ici, d'où la nécessité, pour le réseau soviétique, de se les procurer par le truchement d'une de vos collaboratrices. Quand Bradford quittait la salle des ordinateurs, il emportait une copie d'autres travaux que vous aviez effectués.

- Impossible ! s'obstina Biggles, qui n'arrivait pas à admettre qu'on l'eût dupé. Le nombre des copies est strictement contrôlé, chacune a sa destination propre, aucune ne peut disparaître. Et les textes non utilisés vont à l'incinération.

- C'est là votre erreur, dit Coplan, catégorique. Les soi-disant pannes avaient pour effet de produire des copies en surnombre et toutes n'allaient pas à l'incinération : Miss White en sauvait une.

Blore et Rockdale, le front plissé, suivaient ce duel oratoire avec des alternatives d'espoir et d'inquiétude, au gré des arguments développés par les deux hommes.

Biggles se creusa la cervelle pour contrer l'affirmation de Coplan. Il objecta :

- Miss White ne pouvait pas agir sur le fonctionnement des unités de traitement. Si c'était elle qui avait perturbé la marche de Bill ou d'Ernest, nous l'aurions vu !

Coplan soupira, se faisant la réflexion que les éventualités les plus simples échappent en général aux esprits les plus avertis.

- Votre technicienne n'opérait pas à ce niveau-là, renvoya-t-il. Elle dénaturait les résultats d'un des deux computers en falsifiant le programme de l'unité de contrôle qui précède l'imprimante. Ou plutôt, en remplaçant le « bon » programme par un autre, presque identique. Elle avait le droit de toucher à cette armoire-là, non ? C'était son job ! Voulez-vous parier que vous allez trouver des bobines de ruban magnétique en trop, dans le casier ad hoc ?

Biggles se transfigura, frappé par cette possibilité qui rendait compte, logiquement, des phénomènes observés : ces défectuosités passagères qui semblaient se réparer toutes seules ne pouvaient pas avoir d'autre origine qu'une telle manipulation !

- Sacré-nom proféra-t-il, les yeux illuminés. Comment n'y ai-je pas songé ?

- Tout bonnement parce que vous aviez une confiance absolue en votre entourage, et que la chose ne se produisait que de loin en loin. De préférence quand un problème essentiel était traité.

Mais Blore et Rockdale, qui n'étaient pas aussi ferrés que Biggles en informatique, ne distinguaient pas encore le rôle exact qu'avait joué miss White, ce modèle de vertu et de conscience professionnelle.

Le colonel avoua :

- Je ne vois pas l'intérêt de ce stratagème. A quoi pouvaient servir des résultats faux ?

Ce fut Biggles qui, ayant parfaitement saisi le mécanisme de la combinaison, entreprit d'éclairer ses interlocuteurs :

- Oui, dit-il d'une voix contenue. Il n'y avait pas d'autre moyen pour s'approprier une copie supplémentaire non répertoriée. Après un premier traitement donnant lieu à des résultats discordants, nous étions obligés de recommencer, donc les premières versions étaient mises au panier. Or miss White savait pertinemment où et quand était sortie la bonne. Sous prétexte d'examiner encore les deux exemplaires, elle pouvait récupérer dans la poubelle où je l'avais jetée la copie qui l'intéressait. Ce que nous envoyons dans l'incinérateur ne fait pas l'objet d'un contrôle,

Rockdale inspira profondément, ses deux poings appuyés sur son bureau.

- A partir d'aujourd'hui, ce contrôle sera instauré, décréta-t-il le masque volontaire.

Blore demanda :

- Ainsi donc, cette femme avait la faculté de modifier les textes tapés par une imprimante ? Mais c'est ahurissant ! Cela pouvait fausser toutes nos recherches.

- Oui, dit Biggles. Il lui suffisait d'ajouter une consigne dans le programme de retransmission. Prescrivant, par exemple, de remplacer le chiffre 3 par le chiffre 6, une fois sur quatre, ou de réaliser des substitutions encore plus compliquées. Mais miss White n'avait évidemment pas intérêt à le faire trop fréquemment, sans quoi elle m'aurait mis la puce à l'oreille. En tout état de cause, ce petit jeu ne pouvait se prolonger indéfiniment.

- Aucun moyen de piller des informations n'est durable, Biggles, fit valoir Blore en secouant la tête. Dans ce cas-ci, pourtant, nous pouvons craindre qu'il ait donné aux Russes des motifs de grande satisfaction.

Se tournant alors vers Coplan, il s'enquit, les sourcils froncés :

- Au fait, qu'est-ce qui vous permet d'incriminer les Russes, et non pas une autre puissance ?

Coplan eut une mimique approbative en répondant

- Oui, Moscou est dans la course : l'assassinat d'un ingénieur qui avait choisi la liberté le prouve. Ce crime, survenu à New York, a une

relation directe avec les événements dont nous parlons : Bradford envoyait les microfilms des documents au secrétaire d'un nommé Chester Kane, lequel a fait supprimer cet ingénieur après l'avoir compromis aux yeux du F. B. I. Il faudra d'ailleurs transférer Bradford et miss White au Q. G. de district de la police fédérale de Manhattan, où une enquête avait été ouverte.

Un silence régna, puis Rockdale, curieux, avança :

- Ce meurtre entrait-il dans le cadre de l'intoxication psychologique à laquelle vous faisiez allusion tout à l'heure ?

- Il en était le pivot ! Mais, pour vous donner une vision plus nette de l'ensemble de l'affaire, je dois reprendre les faits dans leur ordre chronologique.

Coplan relata brièvement comment, au début, il s'était trouvé engagé dans les investigations menées par Buck Curran au sujet d'Erwin Baxter, ingénieur de l'Elins Corporation qui, souligna-t-il, vendait des ordinateurs à la Défense nationale et en avait notamment livré un pour le Bureau des Recherches Opérationnelles. Il mit en évidence la dénonciation de Baxter, par Steve Dukin, sur instruction de Chester Kane, puis il énuméra les conséquences qui avaient découlé de la décision de Curran, après la libération du détenu : assassinat de Baxter, mort de Curran, enquête à l'Elins, découverte du rôle joué par Molly Saunders, etc.

- Or, ajouta-t-il, quel avait été le but de Kane en jetant la suspicion du F. B. I. sur Baxter ? Pourquoi avait-il monté patiemment cette machination et fait exécuter l'ingénieur aussitôt après que celui-ci eut été relâché ? Primo, il s'agissait de convaincre des autorités américaines de la supériorité des Russes en matières d'ordinateurs. Secundo, de faire croire que l'effort de ceux-ci, au point de vue espionnage, était axé sur les firmes où l'on fabrique le matériel électronique destiné à la Défense. Tertio, en abattant Baxter, de prouver qu'il était vraiment un agent soviétique, devenu douteux quoiqu'il eût raconté pour obtenir sa libération.

Coplan s'interrompit pour allumer une cigarette, et Rockdale en profita pour intercaler :

- En somme, ce Chester Kane visait surtout à canaliser vers d'autres secteurs les investigations de nos branches de contre-

espionnage ?

Coplan opina en soufflant de la fumée par ses narines, puis il reprit :

- Il leur donnait un bel os à ronger pendant que, par ailleurs, il puisait aux meilleures sources le matériel d'information qui intéressait particulièrement le Kremlin. Vos limiers, requis par un resserrement de la surveillance des établissements où l'on perfectionne sans cesse les computers, en auraient eu plein les bras pendant quelques mois. Manœuvre de diversion classique, Blore, comme vous devez le savoir.

Sombre, l'homme de la C. I. A. se mordilla la lèvre. Mieux que tout autre, il. mesurait la portée des renseignements qu'avaient raflé les agents adverses et tout ce qu'il faudrait faire pour rendre caduques les données qu'ils possédaient... Cela durerait des mois.

Biggles, effrayé par le poids de ses responsabilités, se demandait comment un réseau parvenait à soudoyer des gens tels que miss White et les amener à trahir. Et que dire alors du retournement d'un authentique agent, du F. B. I., comme Bradford !

Rockdale fut le premier à exprimer une conclusion :

- Vous n'avez peut-être pas agi d'une manière très orthodoxe, monsieur Coplan, mais je dois vous remercier. Pour le moins, votre intervention aura limité les dégâts, et je suis certain qu'on l'appréciera comme il convient en haut lieu.

- A Washington peut-être, à Paris ce n'est pas sûr, prononça Francis avec un sourire ambigu. A présent, messieurs, je vais me retirer, car j'ai quelques formalités à remplir à New York, auprès de l'assistant Spalding, chargé de l'enquête après la mort de Curran. Ensuite, je reviendrai suivre mon stage.

Tout en échangeant des poignées de main avec les trois Américains, il songea que son entrevue avec Spalding promettait du sport... Surtout quand il devrait avouer qu'il avait, de sang-froid, supprimé une pièce à conviction de première grandeur...

Il est vrai que Bradford et Dukin ignoraient que le film était voilé. Avec un peu de bluff, on les confondrait quand même.

Enfin, après ces tracasseries administratives, Coplan se dédommagerait en rendant visite à Myra, au bureau de la 13° Rue.

Ou à la fille de Kane, au Sheraton. Ou aux deux.

FIN